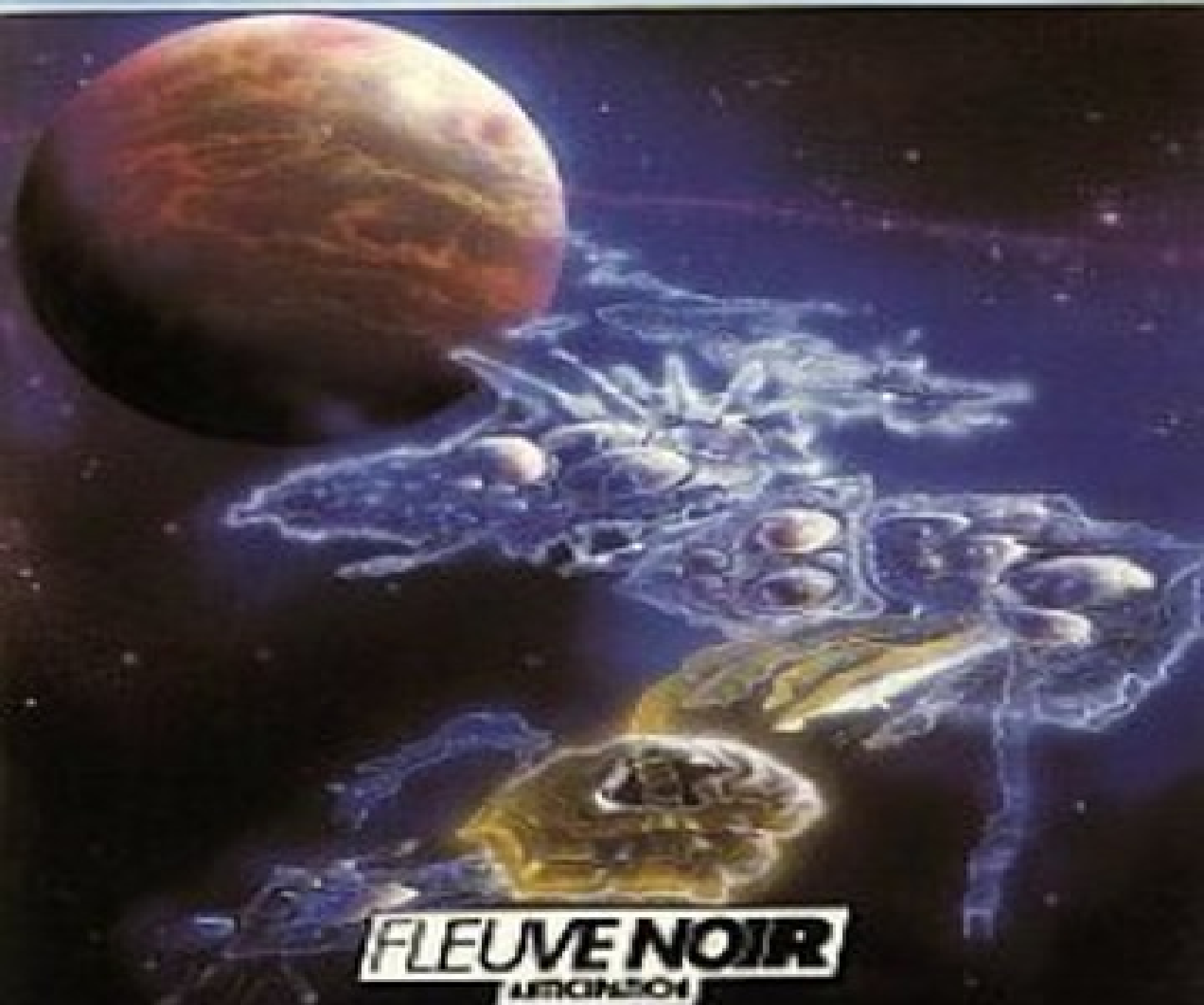


ANTICIPATION

G. MORRIS

**APPELEZ-MOI
EINSTEIN:**



G. MORRIS

APPELEZ-MOI EINSTEIN !

OceanofPDF.com

G. MORRIS
APPELEZ-MOI EINSTEIN !

COLLECTION ANTICIPATION
FLEUVE NOIR
FNA 1528
AG

OceanofPDF.com

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - Paris VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1987, « Éditions Fleuve Noir ».

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN 2-265-03514-9

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

C'est sans la moindre conviction que suivant le conseil d'un copain toubib qui m'avait trouvé, je le cite, vachement stressé sur les bords pour un mec habituellement aussi cool, je m'étais, dans un moment de profonde déprime, financé quinze jours de vacances au « Club Méd », à cheval sur fin août, début septembre.

« Club Méd », chacun sait ça, ne signifie pas « Club Médecine », mais « Club Méditerranée », cette institution tentaculaire, cette nouvelle religion qui comptera bientôt plus de fidèles que l'Eglise Catholique Romaine, et dont j'avais entendu dire trop de bien pour ne pas avoir quelques doutes. Le fait même que le Club m'ait été recommandé par la faculté, pour m'aider à récupérer toutes les miennes, ne constituait pas, à mes yeux, une recommandation suffisante. Au contraire. Et puis, j'avais toutes les raisons personnelles de jouer les sceptiques !

Mon côté farouchement individualiste et tête de cochon, d'abord. L'aspect youkadi-youkada de la formule. Tout proposé, rien d'imposé, tu parles! Rien qu'à l'idée que les «Gentils Organisateurs» de service puissent venir me chercher par la main pour me guider dans ce qu'ils appellent, globalement, « les activités », j'en avais déjà le poil à rebours. Je ne me sentais pas coopératif et « Gentil Membre » pour un kopeck. Je savais qu'une fois là-bas, tout seul comme un gland, je m'empoisonnerais plus qu'un Borgia de la bonne époque. Que par désœuvrement pur et simple, je me laisserais embringer dans quelques-unes des compétitions offertes. Que mon orgueil de mâle sous-entraîné depuis pas mal de mois en cravate et complet-veston me pousserait probablement à nager, courir, pratiquer des tas de trucs au-dessus de mes moyens, et que je reviendrais plus crevé que je ne l'avais été au départ.

A moins que saisi de boulimie au spectacle de la grande bouffe étalée, je ne rentre avec le classique pneu Michelin sur les hanches, qu'il me faudrait ensuite toute l'année pour reperdre. Heureux, encore, si je découvrais dans le cheptel disponible de quoi l'employer agréablement... mon gentil membre ! J'en connais qui se sont fait avoir par ces dépliants aguicheurs où tu vois, sur la couverture, une créature de rêve au maillot plus que réduit se pâmer dans les bras d'un Apollon de plage bronzé de frais. Le temps de s'imaginer dans le rôle et ils se sont retrouvés, à destination, jouant au scrabble avec

des Vénus du troisième âge. Pas du tout les rencontres du troisième type habilement suggérées, et pas même pour te faire rembourser, au retour. Désolé, cher monsieur, la direction n'est pas responsable de vos fantasmes !

Dernière objection, enfin, non la moindre, il faut s'inscrire et casquer d'avance, dans ces machins-là, et j'ai toujours eu horreur de savoir qu'à telle date, je devrais empoigner ma valise. J'étais sûr qu'au jour J, j'aurais beaucoup d'autres choses à faire, toutes urgentes, et pas la plus petite envie de répondre à l'appel de l'aventure. De l'aventure organisée, d'accord, mais de la coupure radicale, irrémédiable, dans les occupations quotidiennes. Toutes plus importantes les unes que les autres. La raison pour laquelle je n'ai pas souscrit d'assurance-annulation. Comme ça, du moins, je partirais, vaille que vaille. Pour ne pas perdre la brique engagée. Je ne suis pas spécialement miséreux, mais une brique est une brique. J'en ai trop bouffé, étant jeune, des rouges et des bien dures, pour ne pas respecter celles qui s'expriment, aujourd'hui, en dizaines de mille. Mais qu'en dépit des nouveaux francs institués depuis un quart de siècle, tout le monde continue d'exprimer en millions. Ça fait plus riche !

C'est ainsi qu'en cet ultime vendredi du mois d'août, sans grande conviction, je le répète, et même carrément en faisant la gueule, j'ai piqué sur Orly-sud, afin de m'y embarquer pour Gregolimano, dans l'île d'Eubée, cette longue bande de terre sise à l'est de la Béotie.

Où m'attendaient, en plus des fastes du « Club Méd », pas mal de choses que même Gilbert Tri-gano, le père fondateur de cette nouvelle église, n'avait pas prévues.

Un bon point pour le Club, avec eux, l'enregistrement et la récupération des bagages, cette chienlit des voyages par air, ne traînent pas. Quelques minutes au départ et tu ne t'occupes plus de rien, jusqu'à l'arrivée. Même si le voyage est relativement compliqué, comme pour Gregolimano où les trois heures de vol sont suivies de deux heures et demie de car et d'une traversée en bac. Je n'avais pas assez bien lu le prospectus, et ces prolongations indésirées du voyage en avion n'aidant pas, j'avais, entre-temps, retrouvé mon humeur de dogue.

Qui n'a pas résisté, cependant, à l'accueil, en pleine mer, par l'équipe des G.O. de Gregolimano arrivant sur skis nautiques, les câbles de remorque se croisant et se décroisant artistement tandis que les gars agitaient des

drapeaux de tous les pays dont ils attendaient des ressortissants. Sûr qu'ils étaient payés pour et je suis plutôt teigneux, dans ce domaine. Mais j'ai toujours apprécié le travail bien fait, et là, chapeau! Difficile de résister à tant de savoir-faire exigeant, de surcroît, tant de qualités sportives et athlétiques.

J'avais, sans le préméditer vraiment, par simple instinct de dragueur toujours en éveil, recherché le voisinage d'une blonde ravissante, encore toute frileuse des fatigues de la nuit, et quand je l'ai entendue s'extasier sur les prouesses des garçons du club, j'ai grogné avec une parfaite mauvaise foi :

— Bon boulot... mais rien de sorcier! Vous avez déjà fait du nautique ?

Du nautique et pas du *ski* nautique. Le côté pro du personnage. Sous-entendant, en outre, la pratique également assidue de l'autre ski.

Elle a donné dans le panneau, tête baissée :

— Non... Je suis assez bonne en alpin, mais sur l'eau... c'est une autre paire de manches.

— Vous voulez dire que c'est une autre paire de... planches !

Elle rit de ma faible facétie. Mais avec une paille. Du bout des lèvres, je veux dire. J'ajoute, désinvolte :

— Je vous montrerai, si vous voulez...

— Il y a les G.O., pour ça, non?

Réservée, Blondie ! Réservée à quelqu'un d'autre? Ça, ce serait la catastrophe, car en dehors d'elle, je ne vois rien, a priori, qui rassemble les deux conditions préliminaires à toute campagne de séduction rapide : esseulée et... hautement baisable. Sous ses jeans de bonne coupe à la raideur typiquement citadine, elle n'a pas du tout l'air dégueu !

Nous sommes à peine débarqués qu'une nuée de G.O. des deux sexes en shorts, légers pantalons de toile et T-shirts, sans aucun soutien-gorge visible par-dessous, chez les filles, nous soulagent de nos bagages à main, tandis que le camion qui a traversé en même temps que nous, sur le ferry, décharge nos grosses valises. Et nous voilà tous partis vers l'hôtel, par un escalier à flanc de colline, en pleine verdure. Les G.O. lestés comme des mules, et nous les mains dans les poches. Bwana et ses porteurs! Les prémisses de la fameuse formule club, tu ouvres la bouche, on te met ce qu'il faut dedans, prémâché, que je commence à trouver sympa, d'un seul coup. Le petit postérieur nerveux d'une géote ondule, deux-trois marches au-dessus de

moi, dans ma ligne de mire, mais un ami qui me voulait du bien et qui connaissait la musique m'a prévenu que c'était inutile de chasser dans le personnel. Ils-elles ont tout simplement trop de travail et les chefs de village surveillent, paraît-il, leurs ouailles comme autant de mères supérieures. La main de fer dans le gant de boxe ! J'avais donc tout interjo à me concentrer sur Blondie.

Que je n'appelle déjà plus Blondie. Parce que tout ce petit monde nous tutoie, voyez-vous. Nous demande quels sont nos prénoms, si nous avons fait bon voyage. Rien de tel pour créer une ambiance. Au sommet de l'escalier, je sais que Blondie s'appelle Béatrice, ce qui ne la change pas d'initiale, et on se tutoie, comme les autres. Ça n'a l'air de rien, mais quel temps de gagné !

Répartition des piaules, là-haut. Béatrice loge dans l'hôtel de plusieurs centaines de lits qui trône face à la plage. Moi, je touche une des chambres-terrasses aménagées en contrebas. Petite déception, mais en seconde analyse, il sera peut-être plus facile et moins voyant d'y ramener quelqu'un que de crapahuter sur les pointes dans les couloirs de l'hôtel.

C'est une heure plus tard, à l'occasion du petit déjeuner en plein air, dans la clarté miraculeuse qui nous inonde, bien qu'il soit encore très tôt, que se produit le premier incident, le premier accident auquel je n'attache, sur le moment, qu'une importance très relative. Redescendue de l'hôtel en short et T-shirt ajustés, Béma est effectivement faite au moule et pas au moule à gaufres. J'en suis béat. Prêt pour ma Béma quotidienne, dans le cadre des « activités ». A part ça, bien sûr, nous faisons un peu la pâle gueule, nous les néophytes, parmi ceux qui sont déjà là depuis un certain temps. Et c'est dans les rangs de ces heureux de la terre, qui nous toisent du haut de leur supériorité bronzée, que naît et s'enfle la rumeur insolite :

— Pépé kamikaze ! Regarde, c'est pépé kamikaze ! Il va sauter le tremplin !

Renseignements pris, que je rapporte obligeamment à Béma, il s'agit d'un Anglais de soixante-cinq berges qui se serait mis au ski nautique dès le début de son séjour, et qui aurait décidé, aujourd'hui, de se faire le tremplin dressé dans l'eau incroyablement bleue de la baie.

B.A. — pour Bonne Ame — chuchote entre deux bouchées des gâteries offertes sur les tables du breakfast :

— A cet âge-là... est-ce que ça n'est pas un peu de la folie ?

— Un peu, beaucoup ! Mais je suppose qu'il sait ce qu'il fait?

En réalité, il ne le sait pas et le prouve en se désunissant de manière assez incompréhensible, à l'approche du plan incliné. Ce qui en résulte tient plutôt du stock-car ou du football américain que de l'essor gracieux, avec retombée de libellule à la surface de l'eau, qu'il était normal d'attendre. Béa, horrifiée, cache instinctivement sa tête au creux de mon épaule et je contracte bien tout ça pour lui faire sentir la solidité, pas trop enveloppée, j'espère, de mes pectoraux. Quand elle se dégage, mi-figue, mi-raisin, mi-penaude, mi-souriante, il est évident que nos relations ont franchi un nouveau palier. Grâce au pépé kamikaze. Au prix de quelques fractures et d'un méchant traumatisme crânien — on apprendra ça dans le courant de la journée — je trouve que c'est pas cher, non? Après tout, s'il s'est pété la gueule, c'est en voulant épater la galerie. Bien le moins qu'il en sorte, en contrepartie, quelque chose de positif !

Sa veuve en puissance se lamente :

— J'ai tout fait pour l'en dissuader, mais il était comme fou... Je crois que... je crois qu'il m'aurait frappée si j'avais réellement tenté de le retenir !

Un vrai dur, ce pépé kamikaze. Un vrai dingue. Toujours prêt, toujours prompt à foncer tête baissée dans toutes les «activités». De préférence en compétition ouverte avec les plus jeunes. Il en faut, des comme ça. Ne serait-ce que pour calmer les autres.

Et de fait, Béa prend sur-le-champ la décision de s'abstenir, en ce qui concerne le ski nautique. Franchement, j'aime autant ça. Ma proposition de lui montrer comment était tout de même un peu téméraire.

Je prends sur moi de soutenir mémé kamikaze jusqu'à l'hélico qui évacue son affreux jojo déglingué sur l'hôpital d'Athènes. Sincèrement ému par sa détresse, mais l'autre œil sur Béa qui paraît apprécier, approuver mon attitude. Jamais mauvais de montrer à la dame qu'un cœur bat sous cette rude écorce !

La journée s'écoule sans autre catastrophe. Toujours un peu feutrée, cette première journée, après une nuit en avion, car, etc. Conformément à sa réputation, la bouffe du club est somptueuse. Buffet surabondant et self-service, le midi, tout à G.O.G.O., pour ne rendre personne esclave d'un horaire. Menu servi le soir par les employés grecs sous la surveillance des géos et des géotes. Béa est à ma table ou je suis à la sienne, au choix. Et pas de concurrence intempestive parmi les deux autres couples qui dînent avec

nous. Deux autres couples de bons Franchouillards d'un certain âge qui nous traitent comme si nous étions, déjà, un autre couple. Braves gens, va !

Sur proposition acceptée, petit tour au « night » proche du très beau village grec reconstitué au cœur des feuillages. Slows de l'été ou des étés précédents, il y avait un bon bout de temps que je ne m'étais pas laissé mettre en boîte, jerks et inévitable sirtaki, hoppa, tout le bazar, je ne garantis pas l'orthographe.

C'est au cours de ce sirtaki, avec des gens du cru, que quelque chose me chatouille désagréablement le pifomètre. Sans aller jusqu'à me prétendre un peu médium, l'exercice de ma profession — je suis actuaire et directeur d'agence au G.A.N., Groupe des Assurances Nationales — m'a procuré, à la longue, une certaine psychologie, une perception généralement exacte des dispositions de ceux qui m'entourent ou qui me font face. Une forme d'intuition, si l'on veut. Quand je tombe sur des types à cran qui n'ont pas envie de discuter le sujet ce jour-là, je les reçois cinq sur cinq comme un compteur Geiger reçoit les radiations, et je propose l'ajournement de la séance.

Là, d'une façon ou d'une autre, se mêle au son des bouzoukis une tension qui n'a rien à faire dans un endroit pareil. Où tout est calculé, précisément, pour engendrer la détente et la relaxation. A moins que ce ne soit moi, uniquement, qui ressente ce drôle de malaise ?

Je jette un œil alentour et constate qu'il n'en est rien. Béa danse, auprès de moi, comme si sa vie en dépendait. Pas du tout l'air de s'amuser comme une petite folle. Nos commensaux idem, les deux couples dont l'un vient de Paris, l'autre de Toulouse. Et tous les autres sirtakeurs, pareil. A les voir, on ne les croirait pas au Club, mais au bain. Obligés de souscrire à quelque rite imposé par la direction, autrement, fusillés ! Le plus extraordinaire, c'est que personne ne fait le même pas. Pour la bonne raison que les meneurs de jeu s'embrouillent les pinceaux et font à peu près n'importe quoi, au rythme de la danse ancestrale.

Et le bordel ne s'arrête pas là. Tous ceux qui sont assis dans la salle généreusement ouverte sur une nuit de gala peuplée du bruissement assourdissant des grillons et des cigales, au lieu de taper en mesure et de crier hoppa, les cons, aux moments stratégiques, claquent à contre-rythme et font des gestes absurdes comme pour chasser des mouches importunes. Il y a, un peu partout, des éclats de voix sans cause et des fracas de verres

brisés. Sans que personne ne semble accorder à ces menus incidents une attention quelconque. Même les géos et les géotes, toujours calmes et disciplinés, en principe, comme des hôtes de l'air, marchent à côté de leurs baskets et se contentent d'échanger, entre eux, des regards empreints d'une perplexité pas du tout professionnelle. Que se passe-t-il, ô dieux de l'Olympe, sous le ciel idéal, sous le ciel idyllique de Gregolimano?

J'essaie de faire le point. En laissant mes pieds, mes mains accrochées aux épaules de mes voisins se débrouiller comme ils l'entendent. Chacun pour soi et Zeus pour tous ! J'ai pleinement conscience que notre sirtaki, vu de l'extérieur, doit évoquer davantage une danse de Saint-Guy que le divertissement national de Zorba et de ses petits camarades, hoppa ! Si toutefois il reste quelqu'un, quelque part, en état de voir quoi que ce soit avec une lucidité suffisante.

Je me surprends, moi aussi, à chasser les mouches. Pourtant, il n'y a pas de mouches. Pas même des moucheron. Ou petits au point d'être invisibles, car j'ai la sensation soudaine que quelque minuscule insecte est en train de jouer les Tarzan dans les poils de ma narine gauche. Je vais éternuer. J'éternue. Je ne suis pas le seul. Je voudrais me moucher, je n'ai pas de mouchoir, mais j'avise une rombière assise qui sort des kleenex de son sac à main et lui en pique une pincée, sans demander la permission, au préalable. Elle se marre et c'est seulement alors que je réalise ma propre incorrection. *Qu'est-ce qui se passe ?*

Un souvenir littéraire m'arrache à mes incertitudes. Un double souvenir littéraire. Le docteur Ox, de notre bon vieux Jules Verne. Avec sa fête de la préfecture accélérée par l'insufflation d'oxygène dans la salle de bal. Le système du docteur Goudron et du professeur Plume, d'Edgar Poe. Où les pensionnaires d'un asile de fous ont pris en main les rênes de l'établissement. Il y a un peu des deux, ce soir, dans la salle du night-club de Gregolimano. Oh, rien de très violent ni de très ostensible.

Simplement, cette agitation, cette tension sous-jacente qui dégagent l'impression que tout ce petit monde est un peu déréglé. Désaccordé, décalé... mais par rapport à quelles normes? Le Club Méd n'est-il pas déjà une sorte d'univers parallèle où loin de leurs obligations et de leurs préoccupations journalières, les G.M. peuvent donner libre cours à leur véritable nature ? Se montrer différents, plus ou moins selon les individus, de ce qu'ils sont dans le civil? Encadrés par des G.O. qui ne sont pas eux-

mêmes, non plus, puisqu'ils sont là pour faire aux G.M. une vie qui n'existe nulle part ailleurs. Alors, la normale, dans tout ça...

N'empêche que j'en ai ras le bol et que je vais aller voir ailleurs si j'y suis. Hors du champ d'action de cette sono qui discotte à tout berzingue et de ces lumières intermittentes, psychédéliquies, stroboscopiques, tout l'attirail des boîtes de nuit, qui m'empêchent de me concentrer sur le problème. Je quitte la salle et sans plus réfléchir, je fais un truc que je ne ferais jamais, c'est évident, s'il n'y avait quelque chose dans l'air : j'empoigne Béa et l'entraîne à ma suite, tambour battant. Et le plus fort, c'est qu'elle ne proteste pas. Qu'elle m'accompagne en rigolant sur un mode légèrement hystérique et que nous nous plantons l'un près de l'autre, sous les étoiles, pour observer, du dehors, l'intérieur de la salle.

C'est la fosse aux serpents, l'intérieur de la salle. Pour autant que nous soyons, nous-mêmes, en état de le discerner, nous assistons au spectacle normal d'une salle de night-club, mais comment dire ? Une vitesse au-dessus. Danseurs en action ou buveurs atablés bougent, sinon deux fois plus vite, tout au moins deux plus qu'il ne le font d'habitude, ou c'est l'impression qu'ils nous donnent. Ça se déhanche et ça se trémousse, sur la piste, avec une énergie, un dynamisme peu communs et côté soiffards, ça s'agite et ça chahute comme s'ils avaient tous un essaim de fourmis rouges au travail dans le caleçon.

Si je peux en croire le témoignage de mes propres yeux, certains de ces chahuts, tant sur la piste que dans la salle, tournent au pelotage sans visibilité, comme disent à peu près les pilotes de ligne, et je m'aperçois, brusquement, que ma propre main préhensile, au bout de mon bras glissé autour d'une taille particulièrement flexible, enserre un sein généreux et ferme qui ne cherche pas à se dégager, au contraire. Sous le T-shirt de Béa, c'est carrément l'heure de pointe.

Elle ne résiste pas davantage quand je la remorque impérieusement, sans lâcher les positions conquises, vers ma chambre-terrasse qu'en cette arrièresaïson, j'ai le bonheur d'occuper tout seul. Escale à mi-chemin pour cette superposition orbiculaire des muscles buccaux plus connue sous le nom de grosse bise. J'en profite pour m'assurer, ce que je savais déjà, que par-dessous le T-shirt, c'est encore mieux que par-dessus, rien ne vaut la prise directe.

Bref, tout est pour le mieux dans le meilleur des clubs et cette première nuit s'achemine, dare-dare, vers une conclusion que je prévois très satisfaisante quand tout à trac, sans la moindre transition perceptible, changement à vue! Béatrice a comme une espèce de spasme. Très prématuré, en l'occurrence. Secoue, brutalement, l'étreinte de mes tentacules et non sans un cri étranglé où s'exprime toute la rage, toute l'indignation de la femelle offensée, m'administre une baffe à coincer les vertèbres d'un géo en pleine forme.

Moi-même, j'ai ressenti un drôle de choc. Hors celui de la baffe. Un peu comme si toute ma belle énergie me quittait soudain. Suivi ou précédé, va savoir, d'une sensation de piquûre ou de brûlure, aiguë comme une pointe d'épingle, au niveau du bulbe rachidien.

Et je reste seul, au cœur de la nuit, à trébucher sur place en tenant ma joue cuisante où s'effacera d'ici demain, j'espère, la marque des cinq doigts de la tendre Béatrice. Dont les claquettes furibardes picorent le silence en s'éloignant sur un rythme frénétique.

Dis, saint Trigano, c'est du lard ou du cochon, ce qui m'arrive?

Ou quelque chose se mijote, derrière les décors du Club Méd, qui sort tout à fait de l'ordinaire?

CHAPITRE II

Je me réveille de bonne heure, le lendemain, après une fin de nuit aussi relaxante que le début de la soirée. Privé de mon sédatif favori, ce bon vieux rendez-vous sur orbite avec une personne du sexe opposé qui cependant paraissait tout servi prêt à boire, j'ai cherché le sommeil sans jamais le trouver. Sinon par à-coups et pour de brèves périodes encombrées de cauchemars du genre gratiné.

Ils sont en train de préparer le petit déj, sur la terrasse réservée aux étalages de bouffe matinaux, quand je me glisse, en survêt, hors de ma chambre. Toujours ce côté boys travaillant comme des nègres pendant que les bwanas goûtent un repos immérité. Impression jouissive, dans l'ensemble, qui fait comprendre les regrets laissés chez certains par la perte des anciennes colonies. Avec cette différence que les services des géos sont plus honnêtement rétribués que ne l'étaient ceux des boys à l'époque des bwanas. Autres temps, autres mœurs !

Je descends vers la plage en joggant un brin, dans mon meilleur style. Juste pour dire au cas où Béatrice ait aussi mal dormi que moi et soit à son balcon, comme Juliette. En bas, je me dépouille de mon survêt pour tâter la grande bleue. Plutôt grise, à cette heure anti-chrétienne et température à l'avenant. Mais le moyen de me dégonfler, sous ce regard possible ? Le premier saisissement digéré, elle est bonne, d'ailleurs. Je sens qu'on va faire bon ménage, tous les deux. En ressortant, je dérive, sans idée préconçue, vers les monits en slip de bain qui sur le premier appontement, bavardent en préparant une nouvelle journée de ski nautique.

Comme tous vaquent, plus ou moins, à quelques mètres les uns des autres, ils parlent fort et je joue les petites sirènes de Copenhague, lové sur le sable à portée de leurs voix. Un rôle de composition, mais qui me permet de les entendre. Ils discutent, à bâtons rompus, de ce qui s'est passé au « night », la nuit précédente. Dure soirée, pour les animateurs. Corsée. Mais à tout prendre, pas tellement plus que beaucoup d'autres. Limite, quoi ! Avec quelque chose de particulier, malgré tout, qui les laisse un peu perplexes. Ils croyaient bien les connaître, les G.M., mais hier soir, comme le souligne un d'entre eux qui a des lettres, c'était plutôt la G.N. ! Le big bordel. Qui s'est calmé d'un seul coup, on ne sait trop pourquoi, la soirée redevenant alors quelque chose de très proche des soirées habituelles. Parmi les plus

animées, sûr! Et ce petit truc différent. Insaisissable. Bizarre que tous en même temps, ils aient comme qui dirait pris le coup de barre...

Arrive le gars qui, la veille, a tiré le pépé kamikaze pour son opération bille en tête. Il vient de téléphoner à l'hosteau et il va s'en sortir, le pépé, mais il en a pour des semaines, entre convalo, rééduc et le reste. Personne ne l'attaque, le nouveau venu, mais il éprouve encore, vaguement, le besoin de se défendre :

— Vous l'aviez tous vu à l'œuvre, le Britiche, quoi, merde! Musclé, en vachement bonne condition pour ses soixante-cinq carats! On en voit pas mal de beaucoup plus jeunes qui n'ont pas son tonus !

D'instinct, je bombe le torse et rentre mon léger excédent de bagage, sur l'abdomen, pendant qu'il continue :

— Comment lui refuser? On est à leur service, non? Et j'aurais eu l'air de le considérer comme un vieux schpountz irresponsable ! Drôlement remonté, avec ça ! Descendu de là-haut en faisant des grands gestes, comme pour chasser les mouches. Et macache pour le dissuader !

La conversation, à ce stade, devient générale. Toujours pareil avec les G.M. ! Trois entorses, hier, et une épaule démise, suite de chute, sur les courts de tennis, parmi les nouveaux. Aucune activité physique durant des mois et sitôt débarqués, crac! N'importe quoi, sans même prendre le temps de se chauffer les muscles, pour épater les minettes !

Là, je me sens vaguement concerné, vaguement coupable, même si je ne vise, réellement, qu'une seule minette, et repars, incognito, vers la terrasse du petit déjeuner. Je ne sais pas trop, pas encore, ce qui me pousse à écouter aux portes, mais je reviens de ma séance matinale avec des chatouillements renouvelés au niveau du pifomètre. Ils ont derrière eux toute leur expérience professionnelle, les géos.

Et sans en faire un fromage, la soirée d'hier leur a laissé, tout de même, un léger malaise.

Comme prévisible, Béa m'évite soigneusement, ce matin. S'arrangeant pour maintenir, entre elle et moi, les tables chargées des matières premières et des ustensiles nécessaires à la confection de n'importe quel type de petit déj, du café au lait-trempette aux eggs and bacon à la britannique. Pour la rejoindre, il faudrait que je me lance dans un cache-cache-poursuite pas piqué des vers et ça risquerait de faire jaser. Alors, je n'essaie pas de forcer les choses. C'aurait été trop beau que dès la première nuit...

Mais je persiste à ne pas comprendre pourquoi tout a craqué, d'un seul coup, qui semblait si bien parti. A rapprocher de ces noctambules qui d'après les géos, ont tous en même temps pris le coup de barre ?

Mes Toulousains de la veille me saluent avec effusion, se réinstallant, d'autorité, à ma table où manque Béatrice. Ils trimballent une petite bouteille marquée « Citronnelle » qu'ils posent entre leurs assiettes.

— Le meilleur anti-moustiques! Tu en veux un peu?

Une géote prénommée Myriam intercale son grain de sel :

— Serge ! Francine ! C'est bien ça ? Il n'y a pas un seul moustique à Gregolimano !

— Vous... tu étais au night, hier soir?

— Pourquoi ça ?

— Tu aurais vu tout le monde se claquer la nuque !

Après mon départ avec Béo? Au moment, peut-être, où j'ai ressenti, moi-même, cette piqure-brûlure derrière la tête ? Il a bien dit « se claquer la nuque », le Serge de Toulouse. Pas « se donner des claques », en général. Ce n'est sûrement pas un hasard. Autre rapprochement possible : n'ai-je pas vu, moi-même, plusieurs personnes « chasser les mouches » ? Et le pépé kamikaze n'est-il pas « descendu de là-haut en faisant des grands gestes, comme s'il chassait les mouches»? Absurde, tout ça? Mon habitude de recueillir et combiner des tas de paramètres disparates, pour le calcul des primes? L'espèce de logique chercheuse de la petite bête qui s'attache à cette profession et parlant de petites bêtes, est-ce que ces histoires de mouches-moucheron-moustiques ne reviennent pas un peu trop souvent dans le logiciel ? A plus forte raison s'il n'y a jamais eu de moustiques à Gregolimano?

N'est-il pas troublant que le pépé kamikaze, d'une part, les clients du night, d'autre part, aient eu maille à partir avec des «mouches volantes», réelles ou imaginaires? Juste avant de se conduire de façon plus ou moins gravement irrationnelle?

Je n'ai pas cessé d'observer Béo, du coin de l'œil, et plante les Toulousains, leur accent du sud-ouest et leur citronnelle pour lui courir derrière, quand elle quitte la terrasse, d'un pas vif, son petit sac de plage coquettement jeté sur l'épaule.

— Hello, Béo?

A contrecœur, elle retourne, au-dessous de zéro :

— Hello, Eric?

Je donne, sans hésiter, dans l'astuce débile :

— Et l'eau ? Fameuse, je te dis que ça ! J'ai déjà pris un bain, aux aurores.
Elle relance, trop vite :

— Je sais !

— Oh ? Tu m'as regardé ?

— Disons que je t'ai vu !

— On fait la paix ?

Je suis irrésistible, en collégien repentant. Elle craque :

— O.K. ! Tu retournes te baigner?

Même jeu :

— Et toi?

— Un peu plus tard. J'ai envie de tâter du tir à l'arc.

Coïncidence, moi aussi ! Entre autres choses, mais ça, je m'abstiens de l'ajouter. Un bon point pour elle d'avoir pigé aussi vite qu'on ne pourrait pas se faire la gueule, comme ça, pendant les treize jours restant à courir, alors, autant battre le fer :

— A propos d'hier soir...

Elle ramasse une feuille arrachée, en rougissant jusqu'aux ouïes.

— Ne parlons pas d'hier soir !

— Ce que je voulais dire, c'est que nous n'étions pas nous-mêmes.

Elle approuve mon diagnostic. S'y cramponne comme une naufragée au dernier tronçon flottant de la chaloupe coulée par la tempête :

— C'est vrai ! Quand je pense à mon attitude, le premier jour où...

J'improvise, dans ma foulée :

— Et moi? Tu n'imagines tout de même pas que j'ai l'habitude de me conduire comme ça, la première fois que je sors avec une fille? Surtout une fille aussi bien et aussi... aussi réservée que toi !

Son regard de noyée s'emplit de reconnaissance.

— Merci, Eric. Je n'ai jamais pensé que... qu'un garçon comme toi pouvait se conduire ainsi d'une façon habituelle !

Ce qui prouve qu'elle devrait sortir davantage ! Si ça marche à la cosaque, pourquoi remettre au lendemain, je vous le demande! Mais naturellement, je garde ça pour moi. Pas envie de casser ma cabane. Fidèle à ma thèse, je réitère avec une conviction croissante :

— Nous n'étions pas nous-mêmes, Béatrice ! Il y avait un je-ne-sais-quoi, dans l'air de la nuit...

Je lui rappelle l'excitation bizarre du public, dans la salle du night. Lui offre une primeur partielle de mes petits raisonnements. Elle mord comme l'ablette à la mouche. S'effare :

— Oui, mais qu'est-ce que c'était, Eric? Un gaz? Une émanation qui sitôt qu'elle s'est dissipée, nous a rendus tous à nous-mêmes ? Quelque chose comme les solfatares, en Italie ?

J'approuve doctement :

— Pas impossible.

— Mais d'où serait-elle venue? Il n'y a pas de volcans dans cette île ?

— Je t'avoue que...

Elle stoppe, au sein de la verdure, en faisant claquer ses doigts, les traits crispés, le regard immense. Eurékate :

— Un nuage radioactif! Cette histoire de réacteur emballé, à Tchernobyl ! Tu crois qu'au-delà du seuil de sécurité, les radiations pourraient produire des effets de cette sorte ?

Dans son acharnement à démontrer qu'hier soir, elle n'était pas, nous n'étions effectivement pas nous-mêmes, donc irresponsables de nos actes, elle abonde dans mon sens et c'est moi qui dois m'accrocher pour la suivre. Je rappelle, en vrac, l'accident de la Seven Mile Island, aux Etats-Unis, et celui de Seveso, chez les Ritals, qui n'a strictement rien à voir. J'empile dans le même sac les particules ionisantes et le syndrome chinois et la terreur chimique survenue en Inde, il n'y a pas si longtemps.

— Affreux, tout ce qu'on y balance, dans notre pauvre atmosphère terrestre ! Rien que ces ondes électromagnétiques, déjà, radio, télé, radars, communications, satellites, dans lesquelles on baigne en permanence. Radiations, pollutions industrielles comme s'il en pleuvait. D'ailleurs, il en pleut! Tout ce qui retombe avec la flotte! Sans parler de notre ceinture d'ozone qui se troue comme un gruyère! Quoi d'étonnant si de loin en loin, le cocktail nous tape sur le système ?

— Même ici? Dans ce paradis sur Terre? Une honte !

C'est fait. Elle y croit. L'honneur est sauf. Puisqu'il est démontré que nous n'étions pas nous-mêmes. En outre, je viens de faire preuve d'une belle érudition, oui ou merde? Appelez-moi Einstein, je suis resté très simple. La drague scientifique, modèle Eric Duquesne breveté tous pays. Et comme on

n'a jamais rien fait de mieux, pour le rapprochement des peuples, qu'une foi solidement partagée, c'est bras dessus, bras dessous que nous reprenons notre balade en zigzag à travers le territoire du Club Méditerranée.

Ça crépite à mort, sur les tables de ping-pong. Il y a des supercracks. Et qui jouent avec un bel acharnement. J'en profite pour glisser par la tangente :

— Alors là, si tu es championne...

— Ni championne ni débutante. Une bonne petite moyenne...

— Avec ta morphologie, tu dois te déplacer rapidement !

Un petit coup de lèche, ça ne mange pas de pain. J'enchaîne sans lui laisser le temps de rougir :

— De toute façon, nous nous ferons progresser mutuellement. Bien que je préfère jouer en salle. Dehors, la résistance de l'air est beaucoup plus grande et ralentit le jeu...

Crétin pompeux, moi? Jamais! Dans la mesure où pour le moment, tout passe comme autant de lettres à la poste. Et ce sera nettement moins dangereux de lui enseigner le ping-pong que le ski nautique, comme je m'y étais imprudemment engagé.

Quoique...

Je n'ai jamais vu des pongistes, amateurs ou professionnels, pratiquer une telle arnaque dans le compte des points et filer autant de gnons à leurs tables, les corniauds ! Quant au jeu proprement dit, même les vicelards de la balle coupée donnent dans le style bûcheron. Ils ont plutôt l'air de couper du bois, à la hache, que des balles de quelques grammes ! Le tout avec des mines de duellistes en champ clos bien décidés à se battre jusqu'à ce que mort s'ensuive. La mort de l'autre, s'entend ! Tout à coup, un mauvais perdant lâche carrément les pédales et lance sa raquette comme un disque ou un boomerang, à l'horizontale, au visage de son adversaire. Il le rate d'une longueur de manche. S'il l'avait touché, à cette allure, il lui décollait la tête. Je ricane :

— Les raquettes volent bas! Va y avoir de l'orage !

Mais la même question hante les yeux de ma compagne et les miens, tandis que nous repartons en quête du tir à l'arc et que des voix furieuses s'affrontent, derrière nous.

Normale, cette violence?

Inutile de faire du suspense à bon marché, côté tir à l'arc, ça ne tourne pas rond, non plus. Nous tombons en pleine bagarre, les deux géos spécialisés reprochant à leurs élèves de faire n'importe quoi, au lieu d'écouter la leçon. Malgré le risque évident d'éborgner leurs voisins. D'ailleurs, à l'instant précis où nous marquons, dans le sentier, une pause indécise, passe à moins d'un mètre une flèche empennée qui se perd dans les feuillages. J'articule faiblement :

— Viens, Perle-de-Rosée ! Avant de tomber sur un Comanche !

Béa partage mes réticences. Plutôt deux fois qu'une. Et le concert des rires un tantinet hystéro, des voix qui discutent sur le mode aigu, s'estompe graduellement, dans le sillage de notre fuite. Moi pour qui le tir à l'arc s'associait beaucoup moins à Robin des Bois qu'à la sérénité du Zen, j'en suis sincèrement et profondément secoué. D'accord, on s'est un peu monté le bourrichon, avec Perle-de-Rosée, sous mon impulsion dragueuse... Mais est-ce qu'il n'est pas réellement en train de se passer des drôles de trucs, au pays du canal et des raisins de Corinthe !

Redescendus sur la plage, nous nous allongeons côte à côte, en petite tenue. Béatrice est superbe, dans un maillot deux-pièces trop sage pour mon goût. Et je n'ai jamais autant regretté, depuis un an, d'avoir négligé ma gym quotidienne. Sûr que j'ai de beaux restes ! Ni la demi-portion ni le corps d'obèse, comme disent les aficionados. Mais auprès de Vénus, on voudrait être Apollon et c'est un peu ça, la même Béatrice. Roulée déesse, même si elle ne paraît pas s'en douter, ce qui ajoute encore à son charme, et si ses mines effarouchées, ses façons d'hésiter à rejeter sa serviette, jurent étrangement avec son châssis grand sport. J'ignorais qu'il en existait, toujours, des comme ça. Je croyais qu'on avait cassé le moule. Ou si finalement, c'est le genre pousse-moi-que-je-tombe au-delà de cette façade virginale, je lui vote le grand prix d'interprétation, à la prochaine nuit des Césars !

Je louche autour de moi. Presque surpris, après notre balade en tandem, d'y découvrir autant d'activité déchaînée. Autant d'activités, puisqu'il est plutôt de mise d'en parler au pluriel. Sous un ciel comme franchement, je n'en ai vu nulle part ailleurs. Pas fous, les dieux, d'avoir élu ce pays comme résidence secondaire, quand ils descendaient de leur tour Montparnasse !

Beaucoup de minimonos du genre string, chez la gent féminine, laissant les seins et les fesses à l'air.

Pas moi qui trouverais à redire, excepté quand ces petites choses-là débordent dans le pléthorique. Point trop n'en faut, dans ce domaine comme dans bien d'autres. Qualité, quantité, de deux mots, il faut choisir le moindre. J'en vois qui font de la planche à voile, de la gym et même du volley sans soutien-gorge et franchement, je suis trop amoureux de la silhouette féminine pour ne pas déplorer les dégâts en puissance.

Puis mon regard croise celui de ma compagne. J'y lis une météo qui tourne à l'orage et m'exclame :

— Non!

— Non à quoi ?

— Pardonne-moi, je réfléchissais. Non aux émanations, non aux pollutions, non aux radiations et à je ne sais quoi encore ! S'il y a une explication à ces anomalies, elle ne peut pas résider dans un simple nuage de style dioxyne venu de Seveso ou radioactif importé de Tchernobyl !

— Pourquoi?

— C'est évident quand tu mets le doigt dessus. Regarde autour de toi !

Elle s'exécute et je profite de la secousse pour continuer à me rincer l'œil avec le défilé digne du Crazy Horse qui passe à ma portée. Les vaches regardent bien passer les trains. Moi aussi, d'ailleurs ! Béa s'impatiente :

— Alors?

Et conscient d'abuser un peu de l'alibi, j'enchaîne :

— Tableau normal d'une plage livrée aux vacanciers ?

Elle concède :

— Oui. Bien que certains chahuts, entre garçons et filles, dépassent un peu...

Je tranche fermement :

— Il faut vivre avec son époque ! Donc, tableau normal. Tout comme nous étions, nous nous sentions normaux, toi et moi, tandis que les choses se gâtaient bizarrement, au ping-pong et au tir à Tare?

— Comment savoir si...

— Ce que j'ai voulu dire : nous n'étions pas du tout, toi et moi, comme hier soir?

Elle sursaute :

— Bien sûr que non !

— C'est là où je veux en venir... Un nuage... voire un champ magnétique... agirait sur tout le monde en même temps, sensiblement de la

même façon... Depuis hier, nous assistons à des manifestations quelque peu aberrantes... juste en marge de la normalité... mais touchant apparemment certains individus à l'exclusion de certains autres... Le pépé kamikaze, tout seul. Les clients du night, hier soir, nous compris. Les pongistes et les archers du dimanche, ce matin... Comment un nuage ou un champ de quelque nature que ce soit pourraient-ils agir d'une façon aussi localisée ?

Elle approuve d'un signe de tête et nous pesons le problème, sans être sûrs, encore, qu'il y ait réellement un problème, comme si nous possédions la certitude d'en avoir correctement exprimé les données.

Finalement, elle suppute :

— Le nuage... en dehors des autres impossibilités... il faudrait du vent pour l'amener et le remporter, non? Mais le champ... si j'ai bien compris le sens du terme... est-ce qu'il ne pourrait pas être... comment dit-on? Directionnel, c'est bien ça? Braqué à la fois sur un tout petit secteur...

— Braqué par qui ?

Elle suit son idée jusqu'au bout :

— Et puis détourné ou éteint et cessant d'agir...

Je répète, au milieu de sa réplique :

— Par qui? Tu te représentes un quelconque professeur Tournesol pointant son projo sur telle ou telle cible, en se marrant dans sa barbiche?

— Oui, ça fait James Bond ou Tintin, c'est ça?

— C'est exactement ça. Je vois que tu connais tes classiques!

Elle éclate de rire.

— Je vais au cinéma. Et j'ai un petit frère. Avant de conclure, sérieusement :

— Il m'en coûte de le reconnaître, à cause de... à cause d'hier soir, mais... nous n'avons aucune assurance que nos théories soient fondées...

Non sans un petit geste circulaire englobant l'ensemble du Club :

— Qu'est-ce qui est normal? Qu'est-ce qui ne l'est pas dans cette ambiance totalement coupée des soucis quotidiens?

J'attrape, au vol, son gros soupir oppressé. Renvoie d'un ton neutre :

— C'est vrai, ce que tu dis... Dans la mesure où ce qui est normal pour les uns n'arrive pas à trouver grâce aux yeux des autres... Prends par exemple cette liberté conquise par les filles de se promener les seins nus... pendant que tu continues à suffoquer dans ton carcan deux-pièces !

Elle ne l'a pas vue venir, celle-là, et suffoque doucement, après coup. Il y a de la panique dans ce regard que j'affronte en secouant gentiment la tête. Au bout d'un moment, elle pince les lèvres alors que filtre, dans ses yeux, une lueur de défi. Je devine ce qu'elle va faire et réprime, dans les miens, cette étincelle de victoire qui pourrait tout gâcher. Je ne me détourne pas, non plus, tandis qu'elle enlève le haut, le visage empourpré, sans en faire un strip-tease. Je constate, dans un souffle :

— Bravo, Béma ! Tu aurais tort de te priver. Ils sont aussi beaux à voir qu'à...

In extremis, je retiens l'allusion déplacée à mon incursion manuelle de la veille sous son T-shirt. Quel goujat je peux faire, par moments ! Elle pige au quart de tour, mais elle a le bon esprit de ne pas rebaisser le rideau. Se lève d'un bond, au lieu de ça, et marche vers la mer, très rouge sous son commencement de bronzette, la poitrine en figure de proue. Etant ce qu'elle est, une belle preuve de cran. Je la suis à quelques mètres. Pour le plaisir de goûter, en gourmet, le spectacle de ce dos très droit, d'autant plus beau que désormais sans entrave. De cette démarche naturelle, sans ondulations superflues.

Casse-cou, Eric ! Quand un célibataire endurci comme toi songe à remarquer ce genre de détail, chez une fille, avec cette sorte d'attendrissement qui transcende l'envie toute simple de la sauter, c'est que le danger n'est pas loin !

Elle entre dans l'eau crânement, pour sa première trempette. Et je me dispose à l'y rejoindre lorsque la chose apparaît, intangible et pourtant présente, dans mon rayon visuel.

CHAPITRE III

La chose ?

Quel autre nom lui donner?

Le truc, le machin, le bidule? Comment le ou la désigner quand je ne suis même pas certain d'avoir réellement vu quelque chose ?

Alors?

Le produit de mon imagination ? De mes hallucinations ? Le mirage ?

Fulgurante comme un éclair dans ce ciel trop bleu, la certitude absolue qu'il ne s'agit pas d'une hallucination. Mais comment décrire ce qui se passe? Le spectacle de la plage n'a pas changé autour de moi. Simplement, dans la seconde étirée que je suis en train de vivre, je sens, je sais — je vois ? — qu'entre ce monde extérieur et moi-même, s'est interposé, brièvement, quelque chose.

Quoi?

Un voile? Un nuage? En pleine canicule, le friselis de l'air surchauffé, au-dessus d'une route brûlante? Ou sur un mur blanc, l'ombre d'une fumée?

Rien d'aussi solide! Pas sûr, en fait, que la perception du phénomène ait été visuelle. Pas sûr du tout que le paysage inondé de soleil ait été troublé, ne fût-ce qu'un instant. Mais au fond de moi, cette assurance, cette conviction inébranlable que quelque chose vient d'arriver. Quelque chose qui se déplaçait, de droite à gauche. Quelque chose qui, venu de ma droite, poursuit à présent son chemin, vers la gauche. Me laissant bizarrement « choqué ». Drainé de toute énergie. Chancelant sur place. Moi qui trois secondes plus tôt, n'avais qu'une idée en tête, une seule : me ruer dans le sillage de ma playmate aux seins nus, comme toute playmate qui se respecte. Avoir obtenu, par ma dialectique, qu'elle sacrifie au quasi-nudisme ambiant et ne pas profiter du numéro, Eric mon garçon, voilà qui ne te ressemble guère ! Un coup d'œil à droite.

Le temps d'y découvrir, étages sur plusieurs dizaines de mètres, des hommes, des femmes qui comme moi, semblent curieusement perturbés. Comme immobilisés, l'espace de quatre à cinq secondes, par quelque étourdissement, quelque léger malaise. Et puis restitués, sans séquelle apparente, au geste qu'ils allaient faire : courir se baigner, s'allonger sur le sable. Exactement comme si rien ne s'était passé.

Un coup d'œil à gauche.

Le temps, sachant ce que je sais, d'y suivre la fuite du phénomène qui s'éloigne, à petite vitesse. Et non pas de l'y suivre parce que j'arrive à le distinguer, sous cet angle, mais parce qu'il affecte, au passage, d'autres hommes, d'autres femmes qui trébuchent brièvement, sur place. Portent une main à leur front ou bien esquissent une fois, deux fois, paume, revers, ce fameux geste de chasser les mouches si souvent évoqué, depuis vingt-quatre heures.

Puis reprennent l'activité interrompue tandis que *la chose* poursuit, parallèlement au sol, sa trajectoire incurvée. Incurvée comme pour suivre la courbe de la plage. Et la poursuit encore, je suppose, tout au long de l'immense étendue de sable chaud, mais cette fois, hors la portée de mon regard.

Le tout, en ce qui me concerne, n'a pas pu durer plus de six à huit secondes, dix au maxi. Ou la moitié de ça, va savoir quand le temps paraît s'étirer, ainsi, comme de la guimauve. Béa vient tout juste de pénétrer dans l'eau. Sans avoir trébuché, marqué le moindre arrêt, ressenti quoi que ce soit, j'en suis sûr. Preuve que le phénomène est passé entre elle et moi. Preuve qu'il s'agit bien d'un phénomène matériel. Nettement localisé dans son volume et sa structure.

Immergée jusqu'à la taille, elle se retourne à présent. Probablement surprise que je ne l'aie pas suivie. M'offrant, sans supplément, le profil curviligne de cette poitrine de statue. Lafayette, nous voici ! J'arrive, ma grande ! Moi Tarzan, toi Jane, et vive le Club !

Ultime constatation, tout de même, avant de foncer : à ma droite, à ma gauche, des hommes, des femmes parmi ceux qui ont éprouvé quelque chose, se coiffent de la petite casquette de base-ball ou du grand chapeau de paille qui les protégeront, croient-ils, de tout nouveau malaise-éclair engendré — croient-ils — par l'ardeur de ce soleil magnifique. Certains, même, échangent des propos sentencieux rappelant les précautions nécessaires pour ne pas en prendre un bon coup sur la coloquinte. Serais-je le seul, une fois de plus, à concevoir une explication différente ? A chercher la petite bête au-delà des apparences ?

Qué petite bête ?

Des centaines de vacanciers répartis sur des kilomètres de plage et les symptômes d'insolation ressentis par certains s'échelonnaient régulièrement, de proche en proche, comme des dominos se renversent

quand on pousse le premier? Ça va pas, non ? Impossible ! Si symptômes d'insolation il y avait, leur apparition serait forcément sporadique. Irrégulièrement distribuée dans le temps et l'espace. Non, quelque chose vient de passer. Quelque chose vient de se passer. Qui n'affectait pas le regard. Pas vraiment. Plutôt le système nerveux. Le cerveau, en direct ? Un « champ » de quelque nature mystérieuse, comme nous l'avions envisagé avec Béatrice...

Béatrice !

Dieu merci, la pensée va vite. Je n'ai pas perdu plus d'une à deux secondes supplémentaires. Et cette fois, je fonce. Plonge auprès d'elle à l'horizontale, en l'éclaboussant pour le plaisir d'entendre ces cris aigus que poussent les filles, quand elles ne sont pas encore mouillées jusqu'aux yeux. Puis je lui fais le coup du monstre des profondeurs, remontant du fond pour venir crever la surface à moins d'un mètre d'elle et m'écrier gaiement :

— Alors? Elle n'est pas formidable?

Coup de pot pour Eric, Béa n'est pas une grande nageuse et je passe de sacrés bons moments à lui démontrer, puis à lui enseigner, en la soutenant à la surface, la brasse et le dos crawlé et l'art et la manière de se reposer en faisant la planche. Ah, la planche ! Quoique parler de planche, au sujet de Béatrice, avec ce qu'elle braque vers le ciel à vingt centimètres de ma bouche, dans cette position privilégiée... Je lui jouerais bien les dents de la mer, mais je ne voudrais pas me faire gifler en public et je connais son revers de volée. En outre, elle boirait probablement la tasse et je reperdrais, d'un seul coup, tout le terrain conquis. Parce que la flotte, c'est quand même génial, les enfants ! Tout ce qu'on peut attraper là-dedans, mine de rien, sous le prétexte pédagogique... Je n'aurai pas fait de tir à l'arc, ce matin, mais l'eau ne m'aura pas empêché de pratiquer, secrètement, l'une des activités premières inhérentes à la maîtrise de ce sport difficile !

Tellement, en fait, que je laisse Béa sortir la première et ne la rejoins qu'au bout d'un moment, quand je suis redevenu présentable. Allongée sur sa grande serviette, les yeux au ciel et pas seulement, elle me remercie pour mes bons offices, je lui affirme qu'il n'y a pas de quoi et je suis sincère, tout le plaisir est pour moi, chère amie (quoique pour l'instant, le plaisir tienne plutôt de la torture). Le fameux supplice de tante Machin. Reculer pour mieux sauter. J'espère !

Curieuse et pas ingénue, tout de même, sur le plan de mes motivations profondes, elle veut savoir pourquoi j'ai tardé à l'accompagner dans l'eau. Je lui résume cette histoire de passage du champ invisible qu'elle écoute attentivement et dont elle refait l'analyse avec sa lucidité, sa pertinence coutumières.

On se complète admirablement, tous les deux. Elle ajoute, même, à mes propres conclusions :

— Nuage, émanation, vapeur, râpé, définitivement, pour ce qui est des manifestations gazeuses, non? As-tu remarqué que la petite brise qui nous rafraîchit souffle de gauche à droite ?

C'est-à-dire à l'inverse du phénomène. Bonne observation. Elle suppute :

— Donc, un phénomène hautement localisé, ponctuel, pour ainsi dire, ce que j'entends par là, de dimensions restreintes puisqu'à douze quinze mètres de toi, je n'ai rien ressenti... Tu es sûr qu'il n'y avait rien de visible? Je ne sais pas, moi... comme des minuscules poussières dans le soleil ?

— Rien, je t'assure... Quoique avec cette lumière dans les yeux...

Je bondis sur place.

— Nom d'un chien !

— Quoi ?

— Une autre impossibilité. Pas un nuage, d'accord. Mais pas un « champ » non plus !

— Là, tu m'as perdue au virage.

— Un champ électromagnétique, quelle que soit son origine... directionnel, de surcroît, étant donné son mode de propagation... aurait progressé à la vitesse de la lumière...

— Trois cent mille kilomètres à la seconde !

— Exact. Et n'en aurait donc pas mis plusieurs... voire plusieurs dizaines... à balayer la plage d'un bout à l'autre !

Elle reste un instant silencieuse. Les sourcils froncés. L'expression dubitative. De plus en plus dubitative à mesure que s'égrènent les secondes. Je grogne entre mes dents :

— Non ! Je sais ce que tu penses, et c'est d'autant plus normal que tu n'as pas assisté, participé à ce dernier phénomène. Alors, tu te dis qu'on est en train de se remonter mutuellement, tous les deux, avec nos histoires d'ondes et de champs et notre goût partagé de l'irrationnel et du fantastique, mais... non, je te jure que je ne suis pas fou, Béra. Ce truc a longé la plage ! En

provoquant de menues perturbations... trop menues pour ne pouvoir se prêter à d'autres interprétations moins rocambolesques... ici, l'ardeur du soleil... donc, passer inaperçues! Mais c'était un phénomène réel, Béa. Pas plus normal que l'exploit raté du pépé kamikaze ou la raquette de ping-pong lancée dans les gencives ou la flèche à ras du pif et... et tout le reste !

Cette fois, elle ne rougit pas au rappel des jeux de main nocturnes de la veille. Nos regards s'affrontent, remplis de questions sans réponses, et comme elle respire un bon coup, juste à ce moment-là, le mien dérive automatiquement de vingt-cinq centimètres, le long de sa silhouette accidentée.

Là, elle rougit ! Et je me détourne hypocritement pour regarder dans la direction d'où il serait venu, ce fameux champ électromagnétique directionnel à vitesse réduite dont j'ai réfuté, moi-même, la possibilité.

Appelez-moi Einstein, oui, appelez-le-moi qu'il nous aide à résoudre le paradoxe.

Ou qu'il me démontre, une bonne fois, que je suis complètement maboul d'aller chercher ainsi midi à quatorze heures !

C'est un principe, semble-t-il, dans la plupart des Clubs Méd que de « brouiller les tables », jour après jour, je veux dire par là de permuter les convives, d'un repas sur l'autre, afin d'éviter la formation presque automatique de petites coteries et permettre à tout le monde d'établir le contact avec un maximum d'autres G.M. Naturellement, on ne sépare pas les couples. A moins qu'ils n'en prennent eux-mêmes l'initiative, et naturellement, le Club n'essaie pas de séparer, non plus, ce que le Club a uni, amen ! Béatrice et moi, nous serions désormais à la même table. Même si l'union n'allait pas encore aussi loin que j'eusse apprécié qu'elle allât, et au subjonctif, c'est tout dire !

Nous n'avions plus ce midi-là, conformément au système agréé, nos deux Parisiens et nos Toulousains de la veille, mais deux Suisses de Zurich et deux autres Français qui tenaient eux-mêmes un restaurant au Zaïre. Imprévu, non? Mais il faut de tout pour faire un monde. Et nous dégustions, de concert, un superbe loup aux herbes lorsque Jannick, le chef du village aussi athlétique que pince-sans-rire sous un masque de sévérité bon enfant, a, par le truchement de la sono extérieure, réclamé l'attention générale.

Je ne peux m'empêcher d'échanger, avec Béa, un de ces regards dits d'intelligence en pigeant, peu à peu, le sens de l'apostrophe humoristique du chef de village. Ce qu'il diffuse, en substance, c'est une mise en garde à tous les Gentils Membres dont certains ne sont pas si gentils que ça, contre l'excès d'enthousiasme et de vitalité qui a déjà, depuis la veille, causé dans toutes les branches d'activités du Club pas mal de petits accidents. Plus trois du genre sérieux !

Vous êtes là, poursuit à peu près Jannick, pour vous refaire une santé après un an de travail et de vie plus ou moins sédentaire. Non, comme notre pauvre pépé kamikaze dont nous avons heureusement de bonnes nouvelles, merci, pour repartir bardés d'attelles, rapatriés par Europe-Assistance! Nous avons, chaque année, un pourcentage inévitable d'éclopés, mais trop, c'est trop. Pour éviter que le Club ne se transforme en une vaste infirmerie dans les jours à venir, nous sommes tous invités à participer aux cours de gymnastique et d'assouplissement collectifs qui referont des plus délabrés, sinon des hommes neufs, du moins d'excellentes occasions ! Et gare aux gestes de violence entre G.M. que le Club pourrait être amené à sanctionner, dans les cas extrêmes, par une ou plusieurs expulsions, avec remboursement partiel, au prorata, du temps demeurant à courir, amputé des frais de rapatriement individuel !

Il y met une note de persiflage, Jannick, mais le fond reste grave. Une voix relève :

— Ma parole... c'est une menace!

Et le chef de village ne plaisante plus quand il riposte d'un ton neutre :

— Rien que la constatation d'un état de fait que je suis le premier à déplorer. Mes collègues et moi sommes également responsables de votre sécurité. Jusqu'à un certain point. Le point au-delà duquel vous décidez, vous-mêmes, de la compromettre. Si vous ne compromettez que la vôtre, ça reste votre affaire ! Ce qui nous importe, c'est que personne ne se mêle de nuire aux gens raisonnables. Il y a eu trop d'incidents, depuis hier, qui ne sauraient tous être qualifiés d'accidents. Si quelque mauvais coucheur se sent encore des désirs de violence, qu'il rentre donc les assouvir chez lui ! Pas chez nous! Cela dit, bon séjour au Club. Je profite de l'occasion pour vous signaler le spectacle qui aura lieu ce soir...

Il y a des applaudissements mitigés. Suivis de commentaires idem fusant, au petit bonheur, d'une table à l'autre. Plutôt défavorables de ceux dont la

philosophie tient en six mots : je paie, je veux être servi. Sous-entendu : tout le reste, veux pas le savoir! Plus nuancés, plus compréhensifs de ceux qui font la part des choses et c'est mon cas. Pas facile, la position du nommé Jannick. Jamais drôle, pour un ange tutélaire, d'avoir à jouer les croque-mitaines. On s'interroge, aussi, sur la nature de ces violences délibérées évoquées, à mots couverts, par le chef de village. Quelqu'un aurait vu quelqu'un blesser quelqu'un, près de l'œil, avec la pointe d'une flèche imprudemment manipulée. Imprudemment ou... volontairement? Pour quelqu'un d'autre, une chute suivie de fracture, dans un escalier, n'aurait pas été fortuite. La victime prétendrait avoir été poussée. Par quelqu'un qui se serait enfui sans attendre le résultat de sa bonne blague...

J'en ai vite ma claque de ces conditionnels. Sur un nouvel échange de regards, nous écoutions notre repas, Béatrice et moi-même, pour partir en quête du chef de village qui nous reçoit, courtoisement, dans un bureau perché à flanc de colline dont la fenêtre donne sur la plage. Je note, près de la fenêtre, la présence d'une paire de puissantes jumelles prismatiques.

— Béatrice? Eric? C'est ça? Quel est votre problème ?

Je ne sais trop par quel bout commencer. Alors, je plonge tête la première. Confiant en ma formation professionnelle pour n'omettre aucun détail important. D'ailleurs, Béatrice intervient chaque fois qu'il le faut pour apporter telle ou telle précision qu'elle juge indispensable. Les traits expressifs de Jannick, sous une impassibilité de façade, passent de la surprise à l'incrédulité, et de l'incrédulité à la méfiance.

— Hé ! Vous lisez trop de science-fiction, tous les deux ? Ou vous êtes en train de me monter le canular du siècle ?

Des deux mains, paumes ouvertes, je l'exhorte à la patience.

— Attends ! Ce que tu as dit recoupe tellement bien nos propres observations... et je n'ai pas tout à fait fini...

Mon histoire d'onde volante non identifiée balayant la plage d'un bout à l'autre paraît le frapper au plexus. Il désigne les jumelles, sur leur étagère.

— C'est drôle, ce que tu me racontes, Eric... Il m'arrive de jeter un œil, avec ce truc-là... entre autres choses pour voir si nos bateaux de surveillance croisent bien au large, prêts à ramasser les nageurs téméraires... et ce matin, effectivement, j'ai cru... non, j'ai bel et bien observé cette... épidémie déferlante de menus malaises que tu me signales...

Mais comme aussitôt après, tout est rentré dans l'ordre, je me suis dit que j'avais eu la berlue...

Dans les yeux de Béa, peuvent se lire la satisfaction, le soulagement que je ressens moi-même. Satisfaction de pouvoir nous dire que nous ne sommes pas dingues. Soulagement de ne plus être seuls, comme ce type d'un célèbre feuilleton-télé qui si j'ai bien retenu le générique, n'arrive jamais à convaincre un monde incrédule que le cauchemar a déjà commencé !

Jannick nous énumère quelques-uns des « incidents non accidentels » auxquels il a fait allusion. En plus de ceux que nous connaissons déjà, par la rumeur publique, il y a le cas de ce tennisman dont le partenaire de double a cassé deux incisives, d'un coup de tranchant de raquette assez peu orthodoxe et qui ne visait sûrement pas la balle ! Ce membre du personnel grec entaillé profondément au bras droit, d'un coup de lame, et qui prétend, alors qu'il n'est pas gaucher, s'être infligé lui-même, en débitant de la viande, une blessure dont la position, en travers du biceps, évoquerait plutôt les conséquences d'une parade ! Mais naturellement, ces gens-là ne se dénoncent pas entre eux. Et puis il y a cette question d'assurance...

A part ça, quelques histoires de cailloux lancés à travers les feuillages. Dont deux ont touché leur cible. En plein crâne. Occasionnant de méchantes coupures au cuir chevelu... Et cette authentique bagarre entre deux Gentils Membres, pour des motifs que personne n'a compris, surtout pas eux-mêmes. Avec échange de horions et transport de l'un et de l'autre à l'infirmerie...

— Sans parler des vrais accidents dus à l'orgueil de mecs qui se prennent pour des supermen et qui, mis au pied du mur, se pètent la gueule en voulant le sauter, parce qu'ils sont dans des conditions physiques déplorables ! C'est de loin ma session la plus catastrophique, depuis que je bosse au Club, et tout ça, en moins de deux jours... Je me demande ce qui va bien pouvoir se passer encore, d'ici ce soir !

Le hic, c'est que statistiquement, même l'accumulation fortuite d'autant de pépins dans un laps de temps aussi court n'est pas réellement impossible, et plus la discussion se prolonge, plus je sens, avec désespoir, Jannick reperdre sa foi naissante en mes thèses et mes hypothèses ! Cela dit, je veux bien reconnaître qu'il est moins facile de croire en ma théorie d'influence extérieure encore inexpiquée qu'en l'honnête série pure et simple de

hasards malencontreux. J'ai bien cru que ça y était, pourtant. Que nous avions gagné une recrue de premier choix, en la personne du chef de village, lorsqu'il a concédé que son observation personnelle recoupait la mienne. Puis son incrédulité est revenue à la charge. Nous nous quittons sur l'engagement réciproque de ne rien ébruiter avant d'avoir suivi les événements, si événements il y a, durant quelques heures supplémentaires.

Après un nouveau bain aussi agréablement érotique — et aussi frustrant — que celui du matin, je propose à Béra de poursuivre son éducation, dans un autre domaine. Non, pas de conclusions hâtives, je parle simplement du ping-pong.

Attente prolongée, car toutes les tables sont occupées, l'arnaque matinale continue, pour le décompte des points, et comme personne ne semble vraiment connaître les règles du jeu, étrangement fluctuantes d'un pongiste à l'autre, les controverses s'éternisent.

Quand nous prenons possession, enfin, d'une table aux rebords méchamment écornés par des coups de raquette certainement pas réglementaires — l'une d'elles, pardon, deux d'entre elles gisent sur le ciment, cassées en trois morceaux — je suis tendu comme un arc, à l'intérieur, et les premières balles échangées avec cette garce de Béatrice ne font rien pour m'apaiser le système, au contraire! Bonne petite moyenne, elle a dit? Tu parles ! Peut-être pas beaucoup d'attaque, pour l'instant, mais le style je-renvoie-tout qui pousse l'adversaire à smasher tous azimuts et commettre des fautes. Surtout quand il se contrôle aussi mal !

Conformément à ce que je lui ai dit, le matin même, dans le cadre de ma campagne de séduction, avec sa morphologie, sa souplesse naturelle, Béra est très efficace, très gracieuse dans ses déplacements, un plaisir à voir, mais je la hais de m'avoir dupé de cette manière. Ridiculisé, dans un sens, en me laissant croire que je pourrais lui apprendre quelque chose! Je finis par gagner la première, d'accord. Mais avec un écart de trois points et au prix d'efforts que je risque de payer dans les suivantes.

Quand on se croise pour changer de côté, elle me sourit gentiment, au passage.

— Ça va? Je ne te donne pas trop mal la réplique ?

Y a-t-il une nuance vacharde, dans sa question? Tous les spectateurs qui se sont agglomérés autour de nous, en cours de partie, se fendent d'un grand

éclat de rire. Elle le fait exprès ou quoi ? J'ai horreur de ces carnes qui jouent les modestes pour mieux vous posséder, en fin de compte.

Vers le milieu de la deuxième partie, alors que nous sommes dix à dix, elle se déchaîne, l'ordure ! C'est elle qui me passe quelques smashes irrattrapables et me rend la monnaie de ma pièce, Vingt-et-un dix-huit. Egalité absolue !

— La réponse du berger à la bergère...

Quel corniaud vient de sortir ce cliché si souvent utilisé par les commentateurs sportifs de la télé? D'autant qu'il inverse les rôles, ce con ! Je le cherche du regard, sans le trouver. Et je fais exprès de contourner la table, pour la belle, par le côté opposé. Si j'avais croisé Béa d'aussi près qu'au premier set, je crois que je lui aurais claqué le beignet, malgré les témoins. Elle l'aurait perdu vite fait, son sourire de conne !

Epique, la belle. Je suis en eau et je m'entends grincer des dents. J'aurai la peau de cette salope ou j'y laisserai la mienne, c'est juré! Ferait bon voir qu'une petite pute de ce gabarit s'en vienne me flanquer la piquette! En attendant, le cercle de famille s'agrandit autour de nous, et les exclamations, les commentaires que je perçois feutrés, comme d'une grande distance, n'arrangent pas mes billes. Je rate un point tout fait, par trop de hâte. Elle rit nerveusement et je dois me tenir à quatre pour ne pas lui expédier, comme je l'ai vu faire ce matin, ma raquette dans les gencives. Et moi, je ne la raterais pas! D'ailleurs, si elle me l'extorque, cette belle, avec ses petites balles merdeuses près du filet, je vais la lui faire, sa fête ! A coups de pompe dans le cul, avant de...

Vingt dix-neuf. Je risque une amortie, sûr de mon coup de poignet. Rate la ligne blanche de trois centimètres. Vingt à vingt.

La rumeur du public est comme le grondement contenu à fond de poitrail d'une bête en attente. Service Béa. Je retourne comme je fendrai une bûche. J'accroche le filet, mais ça passe. Point pour moi. Réaction de l'assistance. Déçue ? Ma parole, ils me sont hostiles, ces connards!

J'appuie mon propre service au maxi. Et le sors d'une largeur de raquette. Un truc qui ne m'arrive jamais. Je vois rouge, et sur le service de Béa tente un retour perfide, en top spin. Qui foire ! Vingt et un à vingt-deux. Contre moi. Tous retiennent leur souffle comme s'ils assistaient au match de l'année.

Mon service, de nouveau. Partagé entre la volonté d'en faire un coup décisif et celle de ne pas le jouer long, comme le précédent, je le frappe sous un angle trop ouvert, par rapport au-dessus de la table. Il monte au rebond. Et la salope me fusille d'un smash pas féminin pour deux sous qu'en dépit de mon recul éclair, je renvoie dans les pâquerettes. Vingt-trois pour elle. Grillé au poteau, Eric. Par une nana de force moyenne... soi-disant! Trop de tension, trop de nervosité chez moi, semble-t-il. Pour une partie sans autre enjeu que mon amour-propre? Alors même que j'ambitionne de sauter la fille? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond, vieille branche?

Explosion de joie, alentour. Du public comme de Béatrice. Félicitations disproportionnées. Ricanements à mon égard? Ou bien je me figure ces choses? Je crois sentir des trucs qui n'existent que dans ma tête ?

Le temps de me dire que je vais la tuer, cette conteuse de craques, cette bluffeuse à rebours qui joue les modestes pour mieux vous avoir, en fin de compte. Le temps de me répondre que ce n'est pas normal, que ce n'est pas moi, pas vraiment, qui ressens ces velléités meurtrières, que tout ce qui se passe actuellement échappe au contrôle des volontés humaines, et je me vois, comme de l'extérieur, avançant les deux mains tendues, chaussé de plomb, pour tordre le cou de cette pisseuse hilare.

Quelqu'un supplie, d'une voix étranglée :

— Empêchez-moi ! Empêchez-moi de la...

Et je finis par reconnaître ma propre voix altérée. A la limite de l'identifiable.

Puis ils me tombent dessus, à plusieurs, les gnons pleuvent sur ma pauvre carcasse, l'un d'eux me touche au menton et j'emporte dans mes vapes le son du rire démentiel, l'image des traits convulsés, méconnaissables, de Béatrice.

CHAPITRE IV

Combien différent est cet autre visage de la même Béatrice que je retrouve penché sur moi quand je ressors de la purée...

Je loupe la correspondance, une fois ou deux. Plus exactement, j'éprouve de telles douleurs, de tels élancements par tout le corps que je préfère replonger dans la plume. Volontairement, en quelque sorte. Avant de renouer finalement le contact avec les choses de la vie...

Et chaque fois, ce visage de madone incliné au-dessus du mien, l'expression angélique et compatissante. Bien accroché, enfin, aux réalités douloureuses de l'heure, je chuchote :

— Béa... Elle fond :

— Oui, Eric... C'est fini... Je suis là !

— Où ça, là ?

— L'infirmerie du Club. Tu as... tu as encaissé une correction terrible...

Ses yeux s'emplissent de larmes.

— Un véritable lynchage ! Si Yves... le chef de la gym... et celui du tir à l'arc... et deux ou trois autres G.O. n'étaient arrivés pour te dégager, je crois bien que... je crois bien qu'ils t'auraient tué !

Elle sanglote :

— Et pendant ce temps-là... au lieu d'essayer de les arrêter... je les encourageais, Eric! Je m'entendais leur crier de taper encore et je ne pouvais pas m'en empêcher, tu comprends? C'était plus fort que moi ! Il faut faire quelque chose, Eric. On ne peut pas continuer à... à subir...

Poussée d'adrénaline ou de tout autre doping naturel qui intervient dans ces cas-là, mes souffrances s'estompent et je me retrouve lucide, analytique, dans ce plumard d'infirmerie où je ne me souviens pas d'avoir été transféré, ni de quelle manière.

— Et ça s'est terminé comment, Béa? Dis-moi, c'est important.

Elle renifle :

— D'un seul coup... Tout le monde s'est calmé, d'un seul coup... moi comprise, comme si... comme si quelque chose était sorti de nous, tu vois? Je ne sais pas comment dire, mais...

— Mais tu l'as dit de la meilleure façon possible. Tout à fait celle que j'attendais. La seule qui puisse expliquer tout...

Je prends sa petite main dans la grande mienne. Une grande mienne barbouillée de mercurochrome ou d'un truc analogue, et qui me donne, à l'usage, l'impression probablement fondée que quelqu'un s'est amusé à danser dessus. A la marteler du talon, pendant que j'étais à terre. Je riposte :

— Si je te disais ce que je pensais de toi, durant cette dernière partie... Et dans quelle intention je me suis précipité, après la balle de match...

Elle sanglote de plus belle :

— Justement, Eric... Tu ne t'es pas précipité ! Tu es venu, les mains en avant, comme pour m'empoigner, d'accord, mais... mais on aurait dit que tu traînais un boulet, à chaque pied... Et tu demandais qu'on t'arrête. Tu le demandais, comprends-tu ? Que serait-il arrivé si tu n'avais pas résisté à cette... à cette...

De nouveau, les mots lui manquent pour décrire l'indescriptible. Exprimer l'inexprimable. Et je revis, effectivement, ma ruée avortée. Ecartelée entre le désir de châtier cette garce et la certitude que j'avais, au fond de moi, de ne pas agir pour mon propre compte. J'essaie de traduire :

— Parce que je savais, Béatrice... Je savais que ce n'était pas moi... Contrairement aux autres... Comment auraient-ils pu lutter contre un ennemi dont ils ignoraient l'existence ?

Elle s'effondre, lamentable :

— Je ne te parle pas d'eux, mais de moi, Eric... Moi qui savais, comme toi... et qui me suis laissée dominer... qui n'ai rien tenté pour...

Je ravale ma première réponse du style « parce que tu n'es qu'une faible femme » qui fleurait son macho à trois kilomètres. Improvise en échange :

— Tu le savais... par procuration, si j'ose dire... Tu le savais parce que je t'en avais convaincue... alors que moi, c'était du direct ! Ma propre conviction ! Celle que je m'étais forgée à partir des faits... Dis-moi plutôt pourquoi tu as prétendu être une joueuse très moyenne... et ce que tu as ressenti tout au long de notre bagarre en trois manches !

Jannick, le chef de village, entre discrètement. Fait signe à Béa de ne pas s'interrompre tandis qu'elle se remémore :

— Je... minimise toujours mes capacités de joueuse... sans doute par orgueil... pour ne jamais être ridicule, même si je tombe sur un bec... Là, en plus, j'ai ressenti, très vite, une agressivité, une volonté de triompher qui ne me sont pas habituelles... Je voulais te battre ! Je serais allée, pour ça, jusqu'à la limite de mes forces... voire au-delà !

— Je ressentais la même chose, de mon côté... Avec un mélange de tensions internes et de sentiments contradictoires qui m'ont habité jusqu'à ce que j'en prenne conscience et que j'essaie de les endiguer...

Au géo silencieux qui s'est assis bien sagement près de la fenêtre :

— Voilà, Jannick... Es-tu persuadé, maintenant, que G.M. ou G.O., nous ne sommes pas seuls sur cette île ?

Il hausse, lentement, ses larges épaules. Avant de répliquer, non sans amertume :

— Toujours la même alternative... Ou j'ai touché, cette semaine, la brochette la plus belliqueuse, la plus tocarde, disons le mot, la plus pourrie de ma carrière... ou selon ta théorie, une... force... quel que soit le sens que tu donnes à ce terme... serait à l'œuvre sur le territoire de Gregolimano... Je me demande ce que je dois souhaiter ou craindre le plus, mais... comment dire ? Une force hypothétique qui s'intéresserait à une activité humaine aussi particulière et aussi... comparativement futile que le ping-pong ? Et qui en pigerait les règles au point de pouvoir agir sur le déroulement du jeu ? Est-ce que ça ne te paraît pas...

Je fais, sur mon lit de douleur, un saut de carpe que je regrette aussitôt. Ceux qui m'ont tanné le cuir n'y sont pas allés de main morte... pour des Gentils Membres !

— Attends, Jannick ! Qui te parle d'un intérêt de cette... force pour le ping-pong ? Ce que je crois, c'est qu'elle se branche en prise directe sur nos émotions, nos pulsions, nos ressorts intimes, et qu'elle les exacerbe. Ce que je crois, c'est qu'elle ne percevait pas du tout ces parties de ping-pong comme des activités futiles, mais comme des affrontements... des affrontements violents entre deux personnes... deux personnalités humaines poussées, par elle, jusqu'en leurs derniers retranchements secrets !

Après une pause-oxygène :

— Ce que je crois, Jannick, c'est qu'il y a dans cette île je ne sais quelles saloperies d'entités qui nous étudient... font sur nous des expériences...

— Dans quel but ?

Mon tour de hausser les épaules.

— C'est à elles qu'il faudrait le demander, mais je peux toujours t'offrir l'hypothèse évidente... Voir comment nous fonctionnons... pour nous prendre en main, peu à peu... quand elles auront pigé tous nos mécanismes !

Je me suis stupidement excité et retombe sur mon oreiller, privé de souffle, tous les bleus consécutifs aux coups que j'ai reçus diffusant à travers ma viande meurtrie leurs petits trains séparés d'ondes douloureuses.

— Ce que je crois, Jannick, et surtout, ce que je crains, c'est qu'une raquette de ping-pong ou une mitraillette, le gain d'un match ou la mort d'un homme, ce soit à peu près la même chose, pour cette force... et que les incidents tragi-comiques auxquels nous assistons ne soient qu'un prélude à des... expériences plus dangereuses !

La dégelée que j'ai encaissée m'a délabré en profondeur et je passe le reste de l'après-midi à flemmarder en slip de bain, sur ma terrasse, déplaçant mon transat pour garder la tête à l'ombre, à mesure que tourne le soleil.

Deux des types qui m'ont gratifié, à coups de poing, à coups de savate, de ce costume pleine peau brodé d'ecchymoses et d'hématomes en tout genre, ont le courage de passer me présenter leurs excuses.

— Sincèrement navré de t'avoir tabassé comme ça, vieux, mais si tu avais vu ta gueule quand tu as sauté sur la petite. On aurait dit que tu allais la tuer !

Je n'ai pas vu ma gueule, mais il me suffit de me remémorer ce que je pensais à ce moment-là pour, le croire. Ainsi que le deuxième :

— Peut-être qu'on a fait durer la corrida un peu trop longtemps, mais tu as une méchante pêche !

Il désigne son bel œil au beurre et je suis bien content d'apprendre que je n'ai pas été seul à morfler, dans la secousse. Pour le reste, comment en vouloir à des gens qui, pendant que leurs pieds et leurs poings me tabassaient, n'en étaient pas plus maîtres que je ne l'étais des miens ?

Après leur départ, je pique un roupillon. Me réveille une demi-heure plus tard avec le crâne en plein soleil. Je me sens un peu patraque et me rentre dans la chambre où les stores baissés entretiennent une agréable pénombre. Il est bientôt 7 heures et Béa ne va sûrement pas tarder à venir aux nouvelles. Si je l'avais écoutée, elle serait demeurée à mon chevet, avec un bouquin, mais je l'ai envoyée au bain, à la gym, à tout ce qu'on peut faire au Club quand on n'a pas l'impression d'être passé, en début d'après-midi, sous un rouleau compresseur.

Naturellement, je lui en ai voulu, je lui en veux un peu d'avoir accepté aussi rapidement. Elle aurait tout de même pu insister davantage.

Allongé sur mon pieu, je me sens la tête chaude et légère comme si je tapais un petit $38^{\circ}5 - 39^{\circ}$, ce qui n'a rien d'impossible. Je contemple, avec intérêt, les drôles de points brillants qui dansent devant mes yeux. Comme de minuscules mouchérons lumineux dans ce clair-obscur. J'essaie de les chasser, d'un revers de main, et le geste me rappelle quelque chose, mais ne paraît leur faire ni chaud ni froid. Ils sont toujours là, solides au poste, quand ma main retombe, sans force, le long de mon flanc.

Bien entendu, il ne peut s'agir de simples mouchérons. Les mouchérons ne sont pas des lucioles et ne luisent pas dans l'obscurité. En outre, leurs déplacements erratiques, en zigzag, sont parfaitement aléatoires, et même si l'on ne distingue pas les battements ultra-rapides de leurs ailes, c'est ce mouvement invisible qui fait d'eux des mouchérons composant, en nuage, des chorégraphies compliquées.

Là, non seulement les points sont des points, tout secs, tout nets, sans activité périphérique, mais leur « chorégraphie » a quelque chose d'organisé. Comme si les éléments minuscules qui la composent obéissaient à un plan d'ensemble dictant à chacun d'eux ces trajectoires rectilignes et, de quelque façon subtile, cohérente. Comparable, un peu, à la répartition géométrique, harmonieuse, d'infimes particules liquides ou solides à la surface d'une plaque vibrante. Je peux choisir un de ces points, du regard, et le suivre, parmi les autres, dans un parcours dont la lenteur comparative suggère, bizarrement, une impression de sérénité. Presque de majesté. Conclusion subjective, naturellement. Mais rien à voir, de toute manière, avec l'agitation chaotique, frénétique, d'un moucheron au cœur de son nuage...

Existaient-ils déjà, ces points, étaient-ils présents, quoique imperceptibles, dans le phénomène non identifié qui a parcouru la plage, il y a quelques heures? S'ils y étaient, pourquoi ne les ai-je pas distingués, à ce moment-là? Pourquoi suis-je en mesure de le faire, maintenant? La combinaison fortuite de facteurs complémentaires tels que l'éclairage en demi-teinte de la chambre et cette fièvre qui bat le tam-tam au niveau de mes tempes? Points brillants sur fond de lumière aveuglante, comment aurais-je pu discerner quoi que ce soit, ce matin? Dans la clarté radieuse qui régnait sur la plage ?

Je me sens, tout à coup, atrocement mal dans ma peau. Qu'est-ce qu'ils m'ont laissé partir, les ordures! Combien de jours va-t-il me falloir pour retrouver forme humaine sur les douze qui resteront à courir, demain, pour mes vacances?

Simple effet de ma fièvre ? Illusion suscitée par la fixation trop prolongée de ces points mobiles ? Les voilà qui se subdivisent, à présent, en plusieurs petits groupes qui s'écartent, lentement, les uns des autres. Impossible de les suivre tous. Je concentre mon attention sur l'un d'eux, celui du centre, dont le minuscule système planétaire se fixe quelque part au-dessus de ma poitrine, dans une position, une disposition qui d'une façon ou d'une autre, suggèrent, de nouveau, quelque « plan d'ensemble ». Quelque manœuvre délibérée.

Je voudrais relever le bras pour tenter de balayer ces points, de les prendre dans ma main comme on attrape une mouche, et je n'y parviens pas. Je suis cloué sur ma couche. Toute communication provisoirement coupée entre l'intention et l'action. Entre mon cerveau et mes membres. Est-ce une illusion supplémentaire ? Il me semble que les points répartis au-dessus de moi brillent plus intensément. Scintillent comme s'ils émettaient, à cadence rapide, de minuscules éclairs.

Subitement, le groupe « éclate » à son tour, les points qui le constituent descendant vers moi selon des courbes symétriques, un peu comme s'ils suivaient les baleines de quelque parapluie invisible. Piquant avec lenteur et détermination vers mon corps inerte, mes quatre membres vidés de toute énergie.

J'ai à Paris un copain vietnamien prénommé Minh-Duc, médecin généraliste spécialisé dans l'acupuncture qui me soigne, de temps à autre, pour ces menues avaries que nous inflige, jour après jour, la vie quotidienne. Le premier «moucheron lumineux» à toucher ma peau s'y enfonce, y disparaît à cet endroit que Minh-Duc appelle « le point de l'éternelle jeunesse », quelque part à mi-chemin entre sexe et nombril. Je ressens, l'espace d'une infinitésimale fraction de seconde, cette impression, de piqure, de brûlure aiguë éprouvée, la veille, au niveau du bulbe rachidien. Est-ce la semi-inconscience nébuleuse de la fièvre qui me préserve de la peur? Aucune trace de crainte n'accompagne la disparition du point brillant à travers mon épiderme.

Puis les autres points me touchent un peu partout. Je ne peux pas les regarder disparaître, immobilisé que je suis sur ma couche, mais je ressens, par tout le corps, des picotements très brefs évoquant les minuscules « pointes de feu » des moxas, ces petites boules d'armoise chinoise que les acupuncteurs déposent et enflamment sur la peau. Le temps d'une brûlure infime, c'est déjà fini. Et ça marche ! Je ne dis pas que les points brillants sont en train de m'appliquer, *consciemment*, la vieille méthode ancestrale de médecine chinoise, mais d'après ces picotements, la répartition de leurs impacts me semble très proche de celle observée par l'acupuncture, tout au long de ces « méridiens » tellement controversés par la médecine occidentale. Je me sens apaisé. Plus relaxé que je ne l'ai été depuis bien des heures. Et plonge, sans autre transition, dans les profondeurs d'un sommeil abyssal...

Je me réveille *sans* sursaut. Dans le silence de la nuit. Il fait noir dans la chambre et je comprends, d'instinct, qu'il est très tard, car nul pas de noctambule ne trouble la paix, nulle bouffée de musique étouffée par la distance ne me parvient du night-club. Je m'étire comme un chat. Je perçois toujours la présence de mes meurtrissures, mais comment dire? Sous forme de raideurs insolites, dans les muscles. Plus gênantes, à présent, que réellement douloureuses. J'exécute, sans quitter mon lit, quelques mouvements faciles d'assouplissement. Consciemment ou pas, ces « points brillants » ont fait du bon boulot. Je sens encore mes bleus. Comment pourrait-il en être autrement? Mais j'ai l'impression d'habiter, de nouveau, une machine humaine en bon état de marche. Pas une vieille mécanique aux trois quarts déglinguée !

Je m'assois sur le bord de mon pieu. Sans autre nécessité que le plaisir de pouvoir le faire avec un minimum de souffrance et d'effort. Au prix d'une ultime contracture, en travers des abdominaux. Conséquence de quelque coup de pied en vache, après que les premières châtaignes m'aient jeté à terre...

Miracle, en si peu de temps, que je me retrouve dans une telle forme ou si pas miracle, juste la taille au-dessous. (Rien d'extraordinaire, contredirait Minh-Duc. Stimulation normale, par l'acupuncture, de la production de ces substances endogènes, mi-calmants, mi-dopings, baptisées « endorphines»). Quelque chose à voir aussi, je suppose, avec mes câblages myoélectriques ?

Auxquels se sont incorporés ces mystérieux points brillants ? Avec des effets analogues à ceux de l'acupuncture ?

Puis mon oreille reçoit, perçoit un son insolite. Celui d'une autre respiration paisible provenant du second lit de cette chambre-terrasse que j'occupais seul, jusque-là. Les battements de mon cœur s'accélèrent tandis que je me mets sur pied. Parcours, prudemment, les trois mètres qui séparent les deux couches.

Celle-ci est plus proche de la fenêtre ouverte et mes yeux qui s'accommodent à l'obscurité finissent par distinguer, sur le second lit, une silhouette dont les contours devinés précipitent encore le rythme de mes pulsations.

Béatrice... Béatrice auto-promue à la fonction de garde-malade... Béatrice allongée sur cet autre lit, et, la température nocturne étant ce qu'elle est, nue. Si elle avait remonté le drap sur elle, en se couchant, il a, depuis lors, glissé par terre.

Je m'agenouille, écarquillant les paupières et plissant les yeux, alternativement, puis scrutant les ténèbres, en vision latérale, jusqu'à discerner, vaguement, la double éminence que soulève, régulièrement, le flux et le reflux de l'air dans les poumons de la dormeuse.

Quand je suis bien sûr de pouvoir viser juste, du premier coup, je me penche au-dessus d'elle et pose, doucement, mes lèvres sur ses lèvres en occupant simultanément, agréablement, mes deux mains.

Elle se réveille à demi, sous mes caresses. Halète :

— Eric?

— Tu espérais quelqu'un d'autre ?

Du coup, elle achève de se réveiller. Promène ses doigts sur mes épaules. Trouve ma tête. S'étonne en tâtant mon front :

— Mais ta température est complètement tombée ! Quand je suis venue me coucher, tu dormais comme un loir... et tu avais encore une fièvre de cheval !

J'ajoute au zoo :

— Maintenant, je me sens frais comme un gardon... et comme tu as la ligne...

— Eric... non !

Je retrouve sa bouche et la muselle. Poursuivant mes explorations, d'une main, en me débarrassant, de l'autre, du seul vêtement que je porte.

Elle a encore une protestation instinctive, lorsque je la rejoins à l'horizontale :

— Eric... Ce n'est pas possible... Nous ne sommes pas nous-mêmes...

Je l'ai déjà entendue, celle-là. Et tout en reconnaissant qu'il y a du vrai, sans doute, je fais comprendre à Béra qu'il est un peu tard pour tout décommander, au point où nous en sommes. Le premier hmmmmp de saisissement passé, elle finit par en convenir. Et bien qu'elle ait pris le train en marche, nous arrivons, ensemble, au terminus.

Un très bon voyage, merci.

D'accord, pour une fille qui croyait veiller un grand fiévreux, c'était la surprise du chef, mais en amour comme à la guerre, pas vrai... il n'y a que le résultat qui compte !

CHAPITRE V

Je suis seul, le lendemain, quand j'émerge, assez tard, d'un sommeil sans rêves. Il semble que Béa n'ait pas pu ou pas voulu me regarder en face, au réveil, avec ce fait nouveau, entre nous. Je me douche chaud-froid-chaud, jusqu'à me sentir à peu près d'attaque, glane, sur la terrasse, un petit déjeuner tardif et descends, d'un bon pas, vers la plage. Si ce n'est pas la pleine forme, ce matin, c'en est une bonne approximation. Je n'en espérais pas tant, hier soir !

En bas, sur la plage où jusqu'à preuve du contraire, Béatrice ne brille que par son absence, règne une certaine confusion. L'une des vedettes de surveillance vient de rentrer avec, à son bord, deux hommes d'une quarantaine d'années qui, sur défi mutuel, ont nagé vers le large jusqu'à ce que subitement dégrisés par la distance qu'ils auraient à parcourir pour regagner la côte, ils se soient résignés à gueuler au secours.

Je me mêle, brièvement, à la petite foule mi-impressionnée, minarquoise, qui entoure leur conversation avec les géos préposés aux activités nautiques. Ils restent polis, les géos, mais ne cachent pas, tout de même, leur façon de penser. Quant aux quadras intrépides, ni l'un ni l'autre ne sont capables de dire quelle mouche les a piqués. (Une image de circonstance, non?) Subitement, alors qu'ils partaient se baigner, cette course à destination du large leur est apparue comme la seule chose intéressante susceptible de meubler leur matinée. Tout s'est bien passé jusqu'à ce qu'ils réalisent, brusquement, qu'ils se trouvaient déjà bien au-delà des frontières de leur endurance et alors là, crac! Plus personne! Ils auraient coulé à pic si la vedette n'était pas venue les ramasser.

Ce n'est qu'en remontant, après un bain rapide, que je redécouvre Béatrice en pleine action, sous la conduite d'une géote prénommée Myriam, spécialiste de ces mouvements de gym exécutés sur un rythme démentiel appelés « aérobics ». Et je dois attendre, ensuite, qu'elle soit allée prendre sa douche pour la retrouver enfin, mignonne à croquer en short et T-shirt, et la convaincre de m'accompagner dans une longue promenade à travers les feuillages. Elle a la tête de quelqu'un qui va refuser, mais il y a du monde autour et sans doute craint-elle l'incident car elle finit par accepter, très droite et très digne et plus distante que jamais, comme si ce genre d'attitude pouvait gommer ce qui s'est passé entre nous, la nuit dernière.

Pour tenter de rompre la glace, je lui rapporte l'histoire des deux marathoniens du grand large. Souligne :

— Le scénario classique... L'impulsion exacerbée, irrésistible, d'aller jusqu'au bout... quelle que soit la chose envisagée... et quand cesse l'influence venue d'ailleurs, l'effondrement total ! Irrémédiable !

Elle lâche sans me regarder, du bout des lèvres :

— D'où tu conclus que ?

— D'où je conclus que ces deux pauvres types de ce matin ont été pris, eux aussi, comme cobayes... par je ne sais qui ou plus probablement, sans doute, par je ne sais quoi ! Une preuve supplémentaire, si besoin en était, que nous sommes tous, actuellement, des sujets d'expériences... et qu'à part moi, toi et Jannick, dans une certaine mesure, personne n'a l'air de s'en douter une seconde !

Plusieurs fois, je m'efforce de l'intéresser au sujet, de l'entraîner dans une conversation cohérente. Sans obtenir davantage, à la suite de ses quatre premiers mots, que de vagues monosyllabes. Finalement, c'est moi qui craque :

— Béa... Ce qui est fait est fait, pas vrai ? Mauvais début ! Son regard me foudroie sur place.

J'aurais dû savoir que j'allais me planter, dès la première phrase. A peine mieux inspiré, j'enchaîne :

— Non, ce que je veux dire... c'est que nous ne pouvons plus rien changer, aujourd'hui, à ce qui s'est passé entre nous, la nuit dernière... Alors, si tu dois me faire la gueule à cause de ça, pendant tout le reste du séjour...

Le hic, dans ces cas-là, c'est que selon la célèbre formule, tout ce que tu pourras dire... Un exemple :

— Ce qui est fait est fait, donc n'en parlons plus, c'est bien ça ? Qu'est-ce qui s'est passé entre nous, la nuit dernière ? Trois fois rien, à tes yeux, je suppose ? Vraiment pas de quoi faire la gueule, comme tu dis ! On continue tranquillement jusqu'à la fin du séjour et sitôt après, bonsoir, c'est ça ? Adieu Berthe et merci d'avoir collaboré à mon confort nocturne, pendant ces courtes vacances !

Le second hic, c'est que lorsque tu tombes sur ce genre de bec, tu te laisses aller forcément, plus ou moins, à Rengager au-delà de tes propres intentions, puisque, en fait, tu n'avais d'autre intention que d'ajouter aux

nombreux agréments du Club Méd la seule prestation qui ne te soit pas garantie sur facture !

Je m'entends lui jurer qu'elle se trompe, que je ne suis pas du tout comme ça, même si mes paroles sont souvent maladroites, alors elle craque à son tour et m'affirme qu'elle n'est pas comme ça, elle non plus, que c'est bien la première fois qu'elle cède, aussi vite, à quelqu'un qu'elle connaît si peu, en fin de compte, et qu'est-ce que je penserais d'elle si nous ne savions pas, tous les deux, qu'il y a quelque chose dans l'air dont nous ne sommes pas maîtres?

Et mon charme personnel, dans tout ça? Naturellement, je ravale l'objection. Abonde dans son sens, au contraire. Si bien qu'au bout d'un moment, me revient dans les gencives :

— Mais ce n'est pas uniquement cette... influence extérieure qui t'a poussé vers moi, n'est-ce pas?

— Béatrice! Je t'ai bien expliqué, pour le ping-pong! Il... ou elle... au singulier ou au pluriel... quel que soit le genre et le nombre qu'il convienne d'employer, je veux dire... cette chose... cette force ne *provoque pas* les événements... Elle ne fait que les précipiter... intensifier ce qui serait arrivé, de toute manière...

Ouf! Danger écarté, provisoirement! Nous revenons au problème de l'heure, enfin, à l'autre problème de l'heure, et Béa me démontre qu'elle n'est pas la moitié d'une andouille en murmurant :

— A ce sujet... j'ai pensé à quelque chose... Ici, est-ce que nous ne sommes pas totalement coupés des nouvelles? Est-ce qu'ils ne serait pas intéressant de savoir s'il ne se passe pas actuellement, dans le monde, des trucs analogues à ce qui se passe ici?

J'en rajoute un brin dans l'expression de l'enthousiasme que m'inspire sa réflexion, mais en fait, je suis un peu vexé de n'y avoir pas pensé moi-même. Ça, c'est le phénomène Club dans toute sa splendeur! La cassure parfaite, une fois qu'on y est, avec ce qu'il y avait avant, avec ce qu'il aura après, le monde extérieur, quoi ! Un débranchement complet. A moins qu'on ne tienne réellement à éviter cette cassure, et encore! Dans le cas de Gregolimano, par exemple, si l'on veut suivre les quotidiens, il faut se débrouiller pour les faire venir d'Athènes, chaque jour. Avec quarante-huit heures de retard, au bas mot. Ou bien aller les chercher soi-même et ça n'est pas simple !

Brusquement, j'ai très envie de les avoir, ces journaux. Et pas ceux de la veille ou de l'avant-veille. Ceux du jour qui arrivent à l'aéroport avec l'un des avions réguliers. Je sais même comment m'y prendre...

Une petite comédie inoffensive, au sujet de cette douleur que je ressens, en respirant, à la hauteur d'un de mes hématomes. Risque léger, peut-être, mais certainement pas nul, de côte fêlée ou cassée, de perforation pulmonaire... L'après-midi même, un hélico vient me chercher, pour une radio d'urgence, à l'hôpital d'Athènes. L'assurance paiera, et c'est sans remords que je m'envole, avec Béatrice qui s'est portée volontaire pour m'accompagner. Ce n'est pas ça qui mettra la compagnie en faillite et pendant que je passerai aux rayons X, Béa pourra filer à l'aéroport et venir me reprendre avec les derniers quotidiens français et britanniques. Prime imméritée, nous jouissons, à l'aller, d'une vue aérienne pas dégueulasse sur le golfe d'Eubée septentrional, la Béotie Attique et la capitale elle-même. Ce qui prouve que le crime paie parfois! Assis auprès du pilote grec, je me retourne vers Béatrice, de loin en loin, et peux lire, dans ses yeux, une sorte de honte. On n'en fait plus, des comme elle ! J'espère qu'elle se console de ses scrupules en se disant que ça fait un secret de plus entre nous. Une autre petite complicité bien inoffensive...

Le voyage se solde par une surprise et une déception. La surprise : j'ai bel et bien une côte fêlée. Rien de grave, mais je n'en reviens pas moins avec un large carré de sparadrap sur mon ecchymose préférée ! Pratique pour le bronzage ! La déception : rien de probant à la une des derniers canards. A la fois trop et trop peu, hélas! Attentats à Paris. Détournement tragique sur Téhéran. Massacre à Istanbul, dans une synagogue. Nouvelle attaque contre la Finul, à Beyrouth. Agressions, meurtres et violences en tout genre, dans le monde entier. Le même coup qu'ici, à une autre échelle. Rien qui sorte des probabilités d'accidents et d'incidents de toutes natures. Rien qui puisse *évidemment* s'inscrire hors des statistiques habituelles. Elles ont ceci d'ennuyeux, les statistiques, que les pointes et creux enregistrés dans leur tracé ne signifie pas grand-chose. Seuls, comptent les chiffres moyens, les chiffres globaux calculés sur des périodes suffisamment longues...

Accessoirement, nous sommes passés voir le pépé kamikaze. Il va aussi bien que possible.

C'est au retour que les choses se gâtent. Nous venons d'aborder, dans l'autre sens, le survol du golfe d'Eubée septentrional quand le pilote de

l'hélicoptère commence à faire le zouave, ou bien dit-on l'evzone, sous ces latitudes?

D'abord, j'attribue les bonds de l'appareil à quelque cause naturelle, trous d'air, turbulences ou je ne sais quoi. Puis j'observe sa façon de manier ses commandes et constate, assez rapidement, que ce n'est pas l'appareil qui joue au con. C'est lui ! C'est lui qui, sans raison apparente, imprime à l'hélico ces pas de valse et ces entrechats et ces soubresauts. Pour se marrer, semble-t-il. Excepté que son visage tendu, ruisselant de sueur, ne ressemble pas du tout à celui d'un petit rigolo.

Et puis, tout à coup, il tourne de l'œil. Comme ça ! D'une seconde à l'autre. Après une sorte de spasme qui le transforme en chiffon molle, sur son siège. Béatrice se met à crier. On crierait à moins. Je lui ordonne de la boucler, d'une voix ferme. De m'aider, plutôt, à tirer le Grec inanimé hors de son fauteuil. Elle râle, pleine d'espoir :

— Tu sais con... conduire un hélic...

— Non. Enfin... si !

Réponses contradictoires. Vraies, pourtant, l'une comme l'autre. Je ne suis pas inquiet. La syncope du gars est survenue alors qu'il prenait de la hauteur, sans motif explicable, ce qui nous donne, largement, le temps de réagir, et je sais exactement ce qu'il faut faire. J'occupe le siège du pilote, dans l'appareil qui chahute, pendant que Béatrice achève de culbuter, là-bas derrière, avec le Grec inerte en travers des genoux, et je m'empare fermement des commandes. Je sais, maintenant, pourquoi nous avons vécu, juste avant que le type ne parte dans les vapes, cet intermède de la danse aérienne. *Pour me permettre d'enregistrer le rôle de chaque levier. De chaque pédale. Intégrer ces données comme un ordinateur. Afin de pouvoir en disposer, le moment venu.*

A contretemps, je me souviens de m'être fait indiquer, naguère, le nom et l'emplacement des commandes d'un hélico de modèle classique... Levier de pas collectif, à main gauche... Levier de commande cyclique, à la place du « manche »... Palonniers de contrôle du rotor de direction... Naturellement, ça ne suffirait pas pour les empoigner avec cette autorité, poser les pieds sur les pédales... Mais pourquoi éprouverais-je la moindre appréhension puisque je sais, au fond de moi, que mes pieds, mes mains feront exactement ce qu'il faudra faire, au moment précis où il faudra le faire ?

Puisque je sais qu'en dépit des apparences, je ne suis pas seul aux commandes de cet hélico ?

Béa est-elle également sous *leur* influence, à présent? Toujours est-il qu'elle n'émet plus le moindre son, ne pose plus la moindre question tandis que je manie l'appareil comme si je n'avais fait que ça toute ma vie. Mes gestes sont assurés. Tout juste s'il m'arrive d'avoir à surcompenser, chaque fois que j'exécute une manœuvre. Même lorsque le sol monte à ma rencontre, je ne marque aucune hésitation. L'hélicoptère se pose, en souplesse, sur son aire d'atterrissage. A l'endroit prévu, au mètre près. Puis je coupe les rotors et regarde, au-dessus de moi, stopper les longues pales alors que Jannick et deux autres géos rappliquent au pas de course, à travers l'esplanade.

Quelques mots en langue grecque, sur le mode interrogatif, saluent l'ouverture de l'habitacle; Probablement une question destinée au pilote. Suivie de cette exclamation stupéfaite de Jannick :

— Bon Dieu ! C'est toi qui as posé l'hélico, Eric?

— On dirait, non?

— C'est toi aussi qui l'as fait danser comme ça, tout à l'heure ?

— Non, ça, c'est le pilote... juste avant de tourner de l'œil !

Je désigne, par-dessus mon épaule, Béatrice et l'homme endormi précairement empilés, dans la partie postérieure de l'appareil.

— Tourné de l'œil ? Mais comment ? Pourquoi ? Heureusement que tu avais déjà piloté un de ces engins, sinon...

Jannick change d'expression en voyant mon sourire.

— Tu avais déjà piloté un de ces engins, n'est-ce pas?

Il a parlé trop vite et son regard me supplie de ne pas répondre à sa question. Pas franchement. Pas en présence de ses deux collègues. Pas avant que nous ayons pu discuter de nouveau, entre quat'-yeux, dans la solitude de son bureau.

J'approuve, donc, d'un petit signe de tête, et descends avec Béatrice tandis que le chef de village charge les deux autres de s'occuper du pilote et leur demande de ne pas ébruiter l'incident.

Une nouvelle pièce à verser au dossier des mystères de Gregolimano qu'il vaut mieux, provisoirement, dérober encore à la connaissance des Gentils Membres.

On ne sait jamais où, quand, comment, dans une communauté humaine, pourra jaillir l'étincelle qui mettra le feu aux fesses de cette autre entité non identifiée, difficilement contrôlable, nommée Panique.

J'ai toujours en tête cette notion de panique lorsque je repose sur l'étagère du bureau de Jannick les jumelles à l'aide desquelles je viens d'observer, d'un bout à l'autre, le spectacle animé, à la fois joyeux et paisible, de la plage alanguie sous le soleil de cette fin en apothéose d'un merveilleux après-midi de fin d'été.

Et dire qu'il ou elle, ils ou elles, impossible, encore, de biffer les mentions inutiles, ou peut-être « ça », le *it* anglais, pronom neutre qui manque à la langue française, posséderait, possède, c'est évident, le pouvoir de transformer cette euphorie bienheureuse en tableau de désolation et de terreur et de mort...

Il, elle, ils, elles, ça... ou toute autre désignation actuellement inconcevable, dans l'état de nos connaissances, et ne figurant dans aucun de nos langages... Comment nommer ce qui n'a pas de nom? Presque une abstraction uniquement perçue par ses effets sur les gens et les choses. Comment imaginer l'inimaginable ?

J'entends à retardement, tel un écho différé, la voix du chef de village, et lui demande de bien vouloir répéter sa question :

— Mais tout ça pourquoi, Eric? Où est la *logique* de cette nouvelle manifestation de... notre entité supposée ?

Bonne question. A laquelle j'essaie de répondre, en deux temps :

— D'abord, si logique il y a, elle n'est peut-être pas conforme à la nôtre, Jannick. Ensuite...

Je marque une pause, cherchant mes mots.

— Ensuite, il me semble distinguer tout de même, dans le comportement de « l'entité », sinon une certaine logique, du moins une sorte de progression. Jusque-là, elle...

Non sans un sourire à l'adresse de Béa qui, sagement assise dans un coin, nous écoute :

— Et je ne lui attribue pas ce "genre" comme on donne des prénoms féminins aux typhons et aux cyclones, mais simplement parce qu'on vient de l'appeler « l'entité »... Jusque-là, donc, elle s'était manifestée d'une façon plutôt bordélique... Inorganisée, pour parler français... En dérégulant la

conduite du pilote de l'hélico, puis en le plongeant carrément dans l'inconscience, elle — l'entité — a prouvé qu'elle disposait de tous les pouvoirs sur la personne humaine... Pour en troubler le fonctionnement et, dans l'absolu, la détruire... Manifestation négative à cent pour cent pouvant même, à la limite, être interprétée comme une menace... Vous êtes bien d'accord ?

Soit dit en passant, le pilote grec est revenu à lui, entre-temps, sur une couchette de l'infirmerie, et ne comprend pas ce qui lui est arrivé. J'enregistre, en réponse à ma question, les hochements de tête affirmatifs de Jannick et de Béatrice. Poursuis lentement :

— En me permettant, à moi qui n'avais jamais tenu les commandes d'un hélico, d'effectuer cet atterrissage voisin de la perfection, elle a prouvé, d'autre part, qu'elle pouvait aussi programmer, dans les rouages intimes d'un être humain, des facultés qu'en temps normal, il ne possède pas... Manifestation positive à cent pour cent, cette fois !

— Bien entendu, mais...

Je lève une main, craignant de perdre le fil.

— Attends, Jannick... D'abord, elle assomme notre pilote, nous condamnant pratiquement à nous cracher dans le golfe... ou à nous écraser sur la terre ferme ! Puis elle nous sauve en me permettant de remplacer le bonhomme, au pied levé... Voilà où est la logique ! Jusque-là, elle nous étudiait. Multipliait les expériences, au hasard. Faisait des gammes, en quelque sorte... Par ces deux manifestations contradictoires et... complémentaires, je dirais qu'elle tente à présent de dépasser le stade de l'expérimentation... pour entrer dans celui de la communication !

Entraîné par mes propres raisonnements, je crois que je pige, en même temps que mes deux auditeurs, la signification des paroles que je viens de prononcer. Et que Jannick traduit en ces termes :

— D'après toi, elle essaierait de... d'amorcer avec nous... avec la race humaine... un véritable dialogue ?

— Mon Dieu... oui !

— Est-ce que tu mesures *l'importance* de ta conclusion ?

C'est Béa qui vient d'intervenir et de nouveau, je bafouille :

— Mon Dieu... oui ! Elle implique, on ne peut plus clairement, que nous sommes en présence d'une... entité *consciente*... et pourvue d'une certaine forme d'intelligence !

— Mais dans ce cas, Eric... pourquoi toi?

Je rigole en me retournant vers Jannick :

— Si tu veux dire par là qu'elle aurait pu trouver plus intelligent, comme intermédiaire...

Il hausse les épaules.

— Ça va, déconne pas ! Pourquoi toi plutôt que moi ou Béatrice ou Tartempion, et pendant que nous y sommes, pourquoi ici, à Grego?

Je reproduis son geste. Sans variante.

— Sais pas! Le hasard... Imaginons que ces... points brillants qu'il m'a été donné de distinguer, la nuit dernière, ne soient qu'une émanation de notre entité... ou disons d'une population infiniment plus nombreuse de ces points brillants... présente quelque part dans l'espace... Ils nous délèguent une partie d'eux-mêmes... quelque chose comme un compromis entre une expédition scientifique et le personnel d'une ambassade... Cette représentation réduite touche la Terre en un point quelconque et se met au boulot...

Jannick explose avec une sauvage intensité :

— Ben c'est bien ma veine que ce soit tombé juste dans mon secteur !

J'ironise :

— Plains-toi ! Autrement, ces jours qui passent auraient été semblables à tous ceux...

— Bien ce que je leur reproche de ne pas être ! J'ai des responsabilités, nom de Dieu !

Il en a gros sur la patate et je le comprends. Je bifurque :

— C'est la même chose en ce qui me concerne, vieux ! Parmi tous ces autres genres de « points » que nous sommes, ils se concentrent sur l'un d'eux, également pris au hasard...

— Non !

Je relève le nez, surpris par la conviction farouche qui émane, une fois de plus, des intonations de Jannick.

— Comment ça, non?

— Pour entrer dans ton jeu... je dirais plutôt qu'ils ont essayé plusieurs... intermédiaires... et qu'ils ont trouvé, chez toi, la réceptivité indispensable! Tu as... l'imagination qu'il faut... la tournure d'esprit pour admettre sans trop de résistance le genre d'hypothèse de science-fiction que tu viens d'exprimer... si bien !

Je n'y avais pas songé en ces termes. Mais il se peut, effectivement, que Jannick n'ait pas tort. J'ai toujours eu l'imagination fertile et l'esprit très ouvert à ces sortes de spéculations un peu folles. Tendance fortifiée, il a également mis le doigt dessus, par un goût prononcé, depuis toujours, pour la littérature et le cinéma de science-fiction, les ovnis, les voyages interstellaires, la vie extraterrestre, les facultés extrasensorielles et autres sujets hautement controversables.

Je ne suis pas sûr, toutefois, d'aimer tellement cette idée, émise par Jannick, de choix délibéré, après examen et rejet d'un nombre X d'autres « intermédiaires » potentiels. Le truc qui te tombe sur la gueule, accidentellement, et dont tu dois t'accommoder, vaille que vaille, c'est une chose. Tu te dis pourquoi moi et pas le voisin ? Mais puisque c'est toi qui as morflé la tuile, tu fais face en espérant que l'emmerde repartira comme elle est venue, comme ça, d'une minute à l'autre.

Mais avoir été *sélectionné*, délibérément, pour tenir ce rôle de médiateur entre ma propre race et cette *chose* encore tellement vague, je ne sais pas si je dois m'en sentir flatté. Ou bloqué au degré zéro, dans la région du trouillomètre.

S'il s'agit d'un choix, de la part de l'entité, il, elle, ils, elles, ça n'est probablement pas encore près de me lâcher les baskets.

Esprit ouvert ou pas, je commence à me demander si je n'aurais pas mieux fait, cette année, d'opter pour des vacances bucoliques dans un gîte rural, quelque part en Corrèze ?

CHAPITRE VI

Je me réveille en pleine nuit, et cette fois sans entendre, à l'autre bout de la chambre, le son réconfortant d'une respiration paisible.

Après tout ce qui s'est passé, dans la journée comme au cours de la nuit précédente, et refusant de tenir compte de ma côte fêlée, Béatrice a jugé que je devais être suffisamment en forme pour dormir sans garde-malade. Je suis chez moi, elle est chez elle. Provisoirement inaccessible. Et pourtant...

Je m'efforce de penser à autre chose. Une entreprise qu'en dépit de la consistance de mes velléités nocturnes, facilite, bientôt, la diversion.

Sous la forme des points brillants qui arrivent, rectification, qui surgissent, au-dessus de moi, comme s'ils jaillissaient du néant. J'entends par là que je ne les vois pas approcher. A un moment donné, ils ne sont pas là. L'instant d'après, ils y sont. En un groupe compact qui ne constitue pas, toutefois, une seule tache lumineuse dont l'intensité éclairerait la chambre. Chaque minuscule élément reste bien détaché, indépendant des autres. Formant un motif pointilliste géométrique dont il me serait impossible, à l'œil nu, de dénombrer les parties constituantes. Des centaines? Des milliers, peut-être?

Quant aux dimensions réelles de ce groupe, j'éprouve une impression curieuse. Tantôt, elles m'apparaissent très réduites, et tantôt, c'est exactement comme si je contemplais un amas d'étoiles fantastiquement lointain dont le diamètre se chiffrerait en années-lumière, perdu au cœur de l'espace. Pour prendre une comparaison quotidienne, quand on regarde un film à la télévision, les personnages qui s'agitent sur le petit écran n'ont, en réalité, pas plus de quelques centimètres. Pourtant, on les voit, subjectivement, grandeur nature. C'est une sensation analogue qui m'assaille, quoique à une tout autre échelle. Couché sur le dos dans cette chambre obscure, j'ai devant moi, autour de moi, les profondeurs infinies du grand vide intergalactique...

La figure géométrique demeure assez longtemps inchangée. Puis quelques douzaines ou quelques centaines de points s'en écartent, sans affecter la forme ou la densité de l'ensemble, qui vont rejoindre, à quelque distance, une grosse boule lumineuse — la tête d'une forte épingle — autour de laquelle tourne une boule plus petite.

L'association est immédiate. Une planète pourvue d'un seul satellite : la Terre. Et ces points détachés de l'amas principal : la confirmation pure et simple de ma supposition de l'après-midi. Quelque part dans l'espace, existe une masse énorme composée de ces points. Et quelques-uns d'entre eux, quelques milliers ou quelques millions, va savoir, ont abandonné le gros du bataillon pour se diriger vers la Terre et prendre contact avec sa race dominante : l'homme.

L'assimilation se fait toute seule, à quelque niveau subconscient de mon cerveau où centimètres et parsecs s'interchangent avec une facilité, une désinvolture qui me flanquent le vertige. Je ne pourrais pas convertir les distances en millions ou en milliards de kilomètres, trop de zéros derrière un chiffre des unités qui ne signifie plus grand-chose, à ce stade, mais je *sens* ces distances, je les perçois comme une réalité matérielle, j'oscille et plonge au cœur du gouffre cosmique en tourbillonnant d'étoile en étoile, traversant l'univers comme un de ces points infinitésimaux se déplace de quelques millimètres dans la poche d'air immobile qui le représente. Aucun cosmonaute sorti dans l'espace au bout de sa longe n'en a jamais, j'en suis sûr, ressenti l'immensité mieux que je ne la vis actuellement, à l'intérieur de cette chambre...

Du gigantesque et minuscule conglomérat de points brillants qui me survole, émane à présent, inexplicable, comme une aura, une onde de satisfaction, il n'y a pas d'autre mot, qui descend vers moi, déferle sur moi, telle, un peu, la caresse du maître planant au-dessus du toutou avant d'atterrir sur sa tête. Au diable cette comparaison spontanée qui paraît sous-entendre, quelque part, la notion de condescendance ! Mais le bien-être que j'éprouve à baigner dans cette vague de satisfaction doit beaucoup ressembler, effectivement, à celui du chien recevant ainsi l'approbation, l'affection de l'être supérieur dont dépend sa subsistance ! Je sais qu'en interprétant correctement ce que je viens de voir, j'ai fait preuve de l'intelligence, de la compréhension que Ton attendait de moi, et ce n'est pas ma faute si je m'ébroue, dans le confort serein de cette certitude, exactement comme un animal familier bien dans sa peau et dans la maison de ses maîtres !

Pas le temps de me complaire dans cette sensation divine. La représentation continue...

Successivement, apparaissent, sur fond noir, des systèmes de points qui figurent les combinaisons suivantes :

.	.	..
.	..	...
..	.	...
.	...	
...	.	
..	..	
.		

OceanofPDF.com

Là encore, la compréhension est instantanée. Pas besoin de s'appeler Einstein pour appréhender ces systèmes sous la forme :

$$1 + 1 = 2$$

$$1 + 2 = 3$$

$$2 + 1 = 3$$

$$1 + 3 = 4 \quad 3 + 1 = 4$$

$$2 + 2 = 4$$

Et ainsi de suite ! La forme la plus simple, la plus universelle pour exprimer ces menus faits mathématiques sans avoir recours à des symboles arbitraires tels que notre signe plus et notre signe égal dont la représentation graphique n'a pas une chance sur je ne sais combien de milliards d'être la même !

Le temps pour moi de songer à ces choses, apparaissent, entre les points, des signes. Des signes composés par les points, en une fraction de seconde, et qui représentent, c'est évident, notre signe plus et notre signe égal. Et ce n'est pas fini. A la place du premier point, apparaît un signe. Une figure très simple qui doit, qui ne peut que correspondre à notre chiffre 1. Puis un autre, le même, après *leur* signe plus. Puis un autre, différent, qui se substitue, après leur signe égal, aux deux points rapprochés de la première ligne.

Je sens monter en moi une exultation, une exaltation fantastiques. Car ce que je suis en train de vivre est tout simplement prodigieux. Titanesque ! La première tentative de communication entre deux formes d'intelligence — aucune prétention de ma part, je le jure : intelligence au sens le plus large de « faculté de connaître, de comprendre » — entre deux formes d'intelligence, donc deux formes de vie, aussi éloignées l'une de l'autre qu'il paraît possible de l'être !

Et pas une tentative à la mode de ces romans de science-fiction où l'obstacle de la communication est tantôt résolu par la « télépathie » ou quelque appareil ultra-sophistiqué capable de traduire, instantanément, n'importe quelle « langue galactique » en n'importe quelle autre, non, une tentative réelle, matérielle, non verbale, visuelle, en quelque sorte, de faire passer des informations.

Démontrant, par la même occasion, l'existence même de cette forme de vie et d'intelligence issue des profondeurs du cosmos. Et que le hasard de son « atterrissage » à cet endroit de la planète, pile au moment où je m'y

trouvais, suivi, semble-t-il, d'un processus électif et sélectif, a fait tomber sur moi pour jouer ce rôle d'interprète et d'intermédiaire.

Je ressens, de nouveau, cette vague de satisfaction déferlante qui n'est probablement que la traduction, en termes humainement interprétables, de quelque modulation électromagnétique positive (?), favorable (?), du « champ » émanant de la chose, pardon, de l'être, ou des êtres, je ne vais pas redébiter toute la litanie ! La preuve que nous sommes en accord. En harmonie. En parfait synchronisme. Voire en symbiose. La preuve, pour recourir au langage quotidien, que le courant passe, entre nous. Que nous sommes actuellement branchés sur la même longueur d'onde. Amusant, d'ailleurs, de constater, en passant, à quel point le vocabulaire technique et scientifique peut envahir le langage de tous les jours. En y intégrant des expressions toutes faites dont on a oublié l'origine et qui finalement, sont plus riches de sens que tout ce qui pouvait se dire, sur le même sujet, avant l'invention de l'électricité et la découverte des ondes hertziennes !

Les égalités mathématiques prélevées au niveau de nos «maternelles» se sont effacées, et je sens, d'instinct — encore une question de « champ »? — qu'il va se passer quelque chose d'essentiel. Quelque chose qui probablement, va me bouleverser bien au-delà de tout ce qui m'est arrivé, cette nuit.

En effet, l'amas de points brillants s'escamote. Rétablissant, autour de moi, une nuit incroyablement noire. Beaucoup plus noire que ne peut l'être, à l'extérieur, le ciel de la Grèce.

Et puis, lentement, cruellement, s'amorce le processus inverse de celui auquel j'ai assisté, participé la nuit précédente... De toutes ces parties de mon propre corps vers lesquelles ils sont descendus, majestueusement, jusqu'à s'introduire dans ma substance, remontent les points brillants dont les trajectoires ont suivi, la veille, les « baleines » de cette espèce de parapluie intangible.

Ils se rejoignent pour composer, au-dessus de moi, un seul point brillant d'une luminosité extraordinaire. Qui disparaît à son tour, en une fraction de seconde. Me laissant seul dans ma peau, dans ma vie. Plus seul, plus faible et plus désarmé que je ne me souviens de l'avoir jamais été, fût-ce à l'occasion de cette maladie grave, au cours de mon adolescence, ou de cet accident, des années plus tard, dont je me suis tiré par miracle. Seul avec

toutes ces douleurs, toutes ces raideurs retrouvées, séquelle de la correction reçue près des tables de ping-pong.

Seul avec la preuve supplémentaire qu'il s'agit bel et bien d'une association symbiotique lorsque les points brillants sont chez moi. Avec moi. Et que leur retrait, leur absence, me laissent plus faible et plus seul et plus vulnérable que jamais être vivant ne le fut au monde.

Plus désespérément seul et faible et misérable que le sont certains vieillards et que le serait un nouveau-né, s'il pouvait avoir, à cet âge, la claire vision de ce qui l'attend. Toutes ces années incertaines d'impuissance totale à décider de son propre sort et de faiblesse abjecte et de dépendance...

Ni Jannick, ni Béatrice n'ont l'air de vouloir ou de pouvoir comprendre mon point de vue :

— Mais enfin, Eric, pense un peu à ce que tu dis ! Cette histoire de symbiose...

— Est-ce que tu réalises la sujétion... la dépendance impliquées ?

Les grands mots lâchés ! Ceux qui dominaient mes propres réflexions nocturnes. Mais j'ai fait du chemin, depuis que le sommeil m'a repris, cette nuit, et que j'en suis ressorti, au matin, comme neuf. J'ai beaucoup réfléchi. Je riposte :

— Dépendance réciproque, mes enfants! Selon toutes les apparences, ils peuvent agir sur nous, de multiples manières... mais ne peuvent agir sans nous sur leur nouveau milieu d'élection : la planète Terre! C'est ça, le principe de la symbiose. Une sorte de... d'arrangement réciproque, dans l'intérêt des deux parties! Nier que cela puisse exister, ce serait prétendre que nous ne vivons pas, depuis toujours, en symbiose avec des millions, des milliards de bactéries sans lesquelles, par exemple, nous ne pourrions pas métaboliser ce que nous mangeons...

— Mais qui ne peuvent pas nous prendre carrément en main... si j'ose dire... comme le font ces machins-là !

La main des bactéries ! Pas d'erreur, nous sommes en pleine discussion scientifique ! Mais qu'elles perdent la main, nos bactéries, que notre flore intestinale déclare forfait, sous l'action de quelque agent néfaste, et nous voilà occupés, en permanence, à courir où vous savez. Pour ça, du reste, qu'on appelle ça la courante ! Une autre façon d'être «pris en main», particulièrement négative, qui si elle n'est pas « symbiotique », ne vous en

impose pas moins une sacrée sujétion ! Je pourrais multiplier les exemples. Mais je préfère enchaîner :

— Avons-nous le choix, de toute manière? D'où qu'ils viennent, ils sont là, sur Terre. Apparemment pour s'y installer. Sans mauvaises intentions, a priori, vis-à-vis de notre race, puisque leur première initiative semble avoir été de rechercher, avec nous, une méthode de communication praticable...

Sourcils noués, Jannick intercale :

— Mais cette façon de te laisser tomber, cette nuit, comme tu nous l'as décrit... pour être avec toi de nouveau, ce matin, si j'ai bien pigé...

— Tu as bien pigé !

— Est-ce que ce système de douche écossaise ne ressemble pas à une sorte de chantage? Genre tu vois ce qu'on peut faire pour toi... et ce qui t'arrive quand on te lâche en route !

Je ne réponds pas tout de suite, et Béatrice expose à son tour:

— Punition et récompense alternées... Un truc qui rappellerait davantage une relation maître-esclave qu'un échange de bons procédés du type symbiose !

Ils ont raison, mais je leur rappelle que c'est comme ça, point final, et qu'il pourrait être dangereux de conclure avant d'en savoir davantage. Bien davantage. Jannick s'inquiète, tout à coup :

— Au fait... on est là, on discute... mais est-ce qu'ils ne sont pas également en mesure de suivre notre conversation ? Et d'agir en conséquence ?

Je secoue la tête.

— Non... Cette expérience de la nuit dernière montre bien que nous n'en sommes pas encore, eux et nous, au stade de la communication verbale... Tout ce qui passe, entre nous, ce sont nos émotions, nos réactions... sous la forme, j'imagine, de champs électromagnétiques d'intensités et de fréquences variables... Et puis des images, des symboles tels que ceux qu'ils ont employés eux-mêmes... En aucun cas ces codes arbitraires que sont nos langages humains !

Brusquement, le chef de village regarde l'heure. S'exclame :

— Grand Dieu ! Je suis en train de me flanquer à la bourre dans mon planning de la journée ! Maintenant qu'ils ont établi le contact avec toi, tu penses qu'ils vont foutre la paix à tous les autres?

La question me prend à contrepied. Inattendue, non ? Puis je hausse les épaules.

— Logiquement, oui, je le pense...

L'esprit ailleurs, déjà totalement rebranché sur ses problèmes d'administration et d'animation, Jannick exécute, à mon adresse, ce geste du poing fermé, pouce en l'air, qui signifie «Tout baigne !» Commente, l'œil distrait :

— Formid' ! A plus tard, les amis ! On se voit au déjeuner !

Béatrice n'en revient pas. Ne décolère pas tandis que nous redescendons, côte à côte, vers la plage.

— Eric ! Tu as vu ça ? Du moment qu'il pense que ces... trucs ne vont plus importuner ses clients, il biche et il se désintéresse complètement de ton sort !

Je ne peux m'empêcher de rire.

— Normal, Béa ! C'est son rôle de veiller à la paix et à la sécurité des G.M. ! Son premier souci, c'est... et ce doit être... que tout rentre dans l'ordre, comme ça, jusqu'à la fin de la saison !

— Et toi ?

— Oh... moi !

Je me sens bizarrement tendu, sous ma désinvolture apparente. Bizarrement « dédoublé », comme si j'existais, comme si je me déplaçais, simultanément, sur deux plans parallèles.

— Moi, c'est de deux choses l'une, Béa... Ou je suis complètement parano, et j'imagine tout ce qui m'arrive... tout ce qui est censé m'arriver... Rien ne prouve, après tout, que je n'ai pas simplement *rêvé* mon « expérience » de la nuit dernière... Ou il se passe réellement des trucs, je suis en plein dedans, et... et je ne suis pas sorti de l'auberge !

Elle secoue la tête.

— Je me souviens d'avoir lu ça, quelque part... Un... pensionnaire d'asile psychiatrique qui prétendait partir, chaque nuit, pour une planète inconnue... sur laquelle il vivait des aventures extraordinaires... qui s'enchaînaient, nuit après nuit... et qu'il racontait, jour après jour, avec une telle logique, une telle cohérence que... que le psychiatre lui-même finissait par y croire, mais...

Elle s'arrête pour me regarder droit dans les yeux.

— ... mais le type ne sortait pas de sa chambre ! Il ne lui arrivait pas de se trouver dans un hélicoptère dont le pilote tournait de l'œil... et qu'il posait impeccablement sans avoir jamais tenu les commandes d'un tel engin !

Je me fais l'avocat du diable :

— La syncope du pilote... un manque de pot terrible ! Mon atterrissage impec... un coup de pot tout aussi terrible ! Pas une chance sur des milliers, je sais... mais quand tu y réfléchis... la présence de ces machins est-elle plus probable ?

Balancer constamment, selon les heures du jour et de la nuit, d'une branche à l'autre de l'alternative, et finir obligatoirement, ne fût-ce que le temps d'une éternelle, d'une épouvantable seconde, par douter de sa propre raison, c'est une aventure que je ne souhaite à personne.

Béatrice le comprend, dans ce regard que nous échangeons, et ses yeux retiennent les miens avec une tranquille assurance.

— Eric... C'est impossible... Tu ne peux pas... tu ne peux pas continuer tout seul !

C'est la dernière allusion faite au sujet, pour le reste de la journée. Une journée que nous passons à nager ensemble. A jouer, ensemble, au ping-pong. Sans nous entre-tuer pour autant. A participer, ensemble, aux activités proposées — jamais imposées ! — par Jannick et ses géos.

Le soir, dîner en plein air, dans la température idyllique de cette arrièresaïson bénie. Quelques danses au « night » arrosées d'un verre ou deux. Après quoi nous rentrons.

Chez moi.

Ensemble.

Et cette fois, c'est très différent de l'autre fois, où nous n'étions pas nous-mêmes. Moins intense, peut-être, moins sauvagement survolté. Mais les sensations qui nous unissent se jouent sur des fréquences plus harmonieuses, plus délicatement modulées. Plus humaines. Nous faisons l'amour ensemble.

L'un avec l'autre. Pas l'un contre l'autre. Au mauvais sens du terme.

Et c'est également unis, en paix avec nous-mêmes et avec l'univers, que nous attendons, main dans la main, corps et cœurs apaisés, riches des mêmes certitudes, ce qui va se passer, ce qui doit se passer pour que nous soyons deux, désormais, à savoir que nous n'avons pas rêvé. Qu'ils sont bel et bien là. Que nous les avons regardés « en face »...

Je murmure :

— Les premiers jours... j'avais simplement envie de toi, Béa... une envie furieuse de te sauter...

Brièvement, mon mauvais esprit reprend le dessus :

— ... qui ne m'a pas abandonné, comme nous venons, tous les deux, d'en faire l'expérience... mais en plus de ça, aujourd'hui... je t'aime !

C'est la première fois que je le lui dis. Et je suis le premier à le dire, et c'est très bien comme ça. La capitulation inconditionnelle de l'ancien macho repent. Du baiseur intrépide finalement piégé... et fier de l'être !

— Je t'aime, Eric.

Dans un souffle. Jamais, sans doute, nous ne pourrions être plus proches l'un de l'autre, plus près de ne faire qu'un seul être que nous le sommes cette nuit. Et nous attendons. Deux fois deux yeux, mais un seul regard scrutant les ténèbres. Dans la même attente.

J'ai dû somnoler un peu, car j'entends Béatrice qui chuchote, au cœur de la nuit :

— Réveille-toi, Eric... *Les voilà!*

CHAPITRE VII

Le reste du séjour est idyllique.

Non seulement parce qu'il l'est, tout au Club étant étudié pour, mais aussi parce que se confirme à mes yeux, chaque fois que je les rouvre sur un de ces matins enchantés où le soleil éclaire les prémices d'une autre journée idéalement belle, la conviction, après toutes ces années de solitude, d'y avoir fait LA rencontre. Peut-être que ces fameux dépliants à la couverture prometteuse ne mentaient pas, après tout? Que faut-il, en somme, pour provoquer la rencontre, sinon l'Occasion propice?

En un mot comme en cent, moi et Béra, c'est le pied. Dans le domaine le plus immédiat, le plus évident, d'accord, mais aussi, mais surtout, dans la joie croissante de découvrir, jour après jour, que ce n'est pas uniquement une question d'épiderme, comme disaient jadis les auteurs pudiques ! Qu'on ne se plaie pas moins à la verticale qu'à l'horizontale. Bref, qu'on ressent comme un plaisir, non comme une contrainte, le fait de goûter et de partager, heure après heure, les mille et une impressions, les mille et une sensations de la vie quotidienne. Sûr que tout peut se gâter à l'usage, mais on peut rêver, pas vrai ?

C'est d'ailleurs sous forme de « rêves » que se poursuivent, entre *eux* et nous, ces échanges qui se déroulent à présent, pour la majeure partie, pendant notre sommeil. Encore une curieuse aventure que celle qui consiste à se réveiller, chaque matin, avec la certitude que ces images fugaces, ces drôles de séquences désormais imprimées, à un autre niveau que celui de la mémoire consciente, n'étaient pas des rêves comme les autres *puisque Béra et moi, nous avons fait les mêmes*. A peu près ce qui se serait passé, j'imagine, si l'hypnopédie, cette fameuse méthode d'apprentissage au cours du sommeil, grâce à des « micros murmurants », n'avait entraîné des troubles psychiques. Là, ça marche et jusqu'à preuve du contraire, sans conséquences fâcheuses. On se réveille chaque jour avec la sensation très précise d'en savoir plus que la veille, mais... comment dire ? Sans pouvoir en disposer encore. Un peu comme le nourrisson « emmagasine », durant des mois, jusqu'au jour où il surprend tout le monde en commençant à sortir des mots cohérents, des idées organisées.

Une certaine angoisse, le soir où nous quittons Gregolimano pour aller reprendre notre avion, à Athènes. Angoisse sur deux plans, une fois encore.

Celle de laisser derrière nous cet univers parallèle où pendant quinze jours, tout nous a été proposé, facilité, mâché. A destination de cet autre univers, le vrai, où tout le monde il est pas beau, tout le monde il est pas gentil. Où personne ne te facilite ni ne te mâche quoi que ce soit, si ce n'est pour l'avaler lui-même. Où les principales « activités » sportives généralement, généreusement pratiquées ne sont pas le ping-pong et les aérobics, mais le croc-en-jambe et le coup de pied en vache. Angoisse qui se double, chez nous, de cette autre préoccupation sous-jacente :

Vont-ils nous suivre? Ne sont-ils pas cantonnés, retenus dans le coin par quelque facteur inconnu ? Quelque « champ » nécessaire à *leur* subsistance ? L'impression poignante qu'il nous manquerait à présent quelque chose, si nous ne les retrouvions pas dans nos prochains sommeils...

Avec ça que les géos de Grego nous font leurs adieux comme ils nous ont accueillis à l'arrivée. Sur skis nautiques. Et comme c'est la nuit, rappliquant du large en portant des torches alors que déjà plus ou moins redéguisés en citadins, on s'apprête à partir pour l'embarcadère. Le côté « Ce n'est qu'un au revoir, mes frères... » qui te prend toujours un peu aux tripes parce que tu sais très bien qu'il n'a pas beaucoup de chances de se produire.

Jannick vient personnellement nous serrer la main, un peu à l'écart des autres, avec une émotion particulière.

— Bye, Béa ! On se fait la bise ? Bye, Eric ! Je ne sais pas comment vous dire ça parce que je ne sais pas ce qui est arrivé, ni même s'il est réellement arrivé quelque chose, mais j'ai l'impression que...

Il patauge suffisamment, lui qui est toujours tellement à l'aise dans tous les rôles que l'amènent à jouer ses fonctions, pour que je termine à sa place :

— ... l'impression qu'en focalisant sur nous deux l'attention de cette « force », de ces « êtres » hypothétiques qui commençaient à foutre le bordel dans ton fief, on t'a peut-être évité de plus grosses emmerdes ?

Il fait oui de la tête. Et puis il fait non, l'air un peu perdu.

— Je ne sais pas... je ne sais plus ce que je dois penser... ce que je dois croire à ce stade... Ce que je *sais*, en revanche, c'est que je pars après la saison, début octobre, pour m'installer en Floride avec une partie de mon équipe... On va préparer là-bas l'ouverture d'un nouveau club... pour l'année prochaine... Si je pouvais vous y revoir, tous les deux... Le cas échéant, demandez mes coordonnées à la direction, j'essaierai de...

Il a un geste tournant, de la main droite. Puis s'éloigne sans se retourner. Un type bien, Jannick. Réaliste. Comme doit l'être un organisateur. Mais il n'oubliera pas de sitôt les fantômes et les fantasmes et les deux hurluberlus qui, sous le ciel trop proche de l'Olympe, trop mythologique de la Grèce, lui ont décollé, un instant, les deux pieds de sur la terre!

Voyage de retour sans histoires, toujours un peu pénible puisque c'est au cours de ce trajet « dans le mauvais sens » qu'il faut reprendre des rênes que d'autres ont tenu pour toi, durant une courte période privilégiée. Petits sommes sur le pouce, dans l'avion, mais sans rêves ou du moins, sans cette catégorie particulière de « rêves » partagés. *Sont-ils* vraiment restés en arrière ?

Samedi et dimanche pour nous organiser, Béatrice et moi, avant de reprendre le collier, lundi matin, chacun dans sa branche. Mon appartement étant plus vaste et mieux situé que le sien, c'est dans celui-là qu'on décide de tenter la grande aventure : cette fusion de deux vies jusque-là séparées pour en faire une seule, commune. Bien des problèmes seront à résoudre, dans les semaines à venir, mais l'essentiel, pour nous deux, n'est-il pas d'affronter, ensemble, cette première nuit parisienne ?

Nous hésitons, côte à côte, au bord du sommeil lorsque Béatrice murmure, d'une voix de petite fille :

— Tu les vois, Rick?

Je les vois. Dans cet état intermédiaire suspendu quelque part entre veille et sommeil, je les vois.

Ils ne sont pas restés en Grèce ou pas tous. Ils ne nous ont pas abandonnés en route.

Parfaitement dégueulasse le jour où nous sommes rentrés de Gregolimano, probablement pour rendre la transition plus difficile, le temps s'est remis deux ou trois jours après et nous jouissons, il faut bien le dire, d'une arrière-saison inespérée. La mi-octobre est là que l'hiver n'a pas encore montré le bout de l'oreille, mais entre Béatrice et moi, de toute manière, c'est le beau fixe. Au lit, on s'entend comme devaient s'entendre les dieux et les déesses de la mythologie grecque, si l'expression «baiser comme des dieux» signifie quelque chose, et dans la vie quotidienne, c'est le pied à peine moins géant. Sûr que nous ne sommes pas parfaits, voilà qui serait chiant au possible, mais comment exprimer ça? Elle comme moi, c'est

tout, tout de suite sur la table et on trie ! Une bonne gueulante réciproque, s'il y a lieu — même, parfois, s'il n'y a pas — et basta così, pas de séquelles ! Ni elle ni moi, le ciel en soit loué, n'appartenons à ce genre de personnes capables de faire la gueule au long cours. Avec elle comme avec moi, je l'ai dit, s'il y a controverse, c'est tout de suite, pas plus tard. Moins de suspense, peut-être, mais tellement plus de franchise !

Autre détail qui pour nous, a son importance : dans nos boulots respectifs, ça marche aussi bien que dans nos rapports personnels. Je me sens un punch du tonnerre pour amorcer et conclure mes dossiers d'assurance et pour Béa, dans sa sphère — l'immobilier — c'est du kif. Nous avons ramené, de Gregolimano, une pêche terrible. Quel pourcentage doit être attribué à notre rencontre, quel autre à nos petits copains symbiotes, ça, c'est une autre paire de manches...

Pour revenir à nos petits copains symbiotes, se précise en moi l'impression, à mesure que passent les semaines, qu'ils sont en train de faire des leurs, un peu partout dans le monde. Assez logiquement, le premier symptôme nous arrive de Floride, sous la forme d'une lettre de Jannick, à en-tête du Club Méditerranée. Il a les pieds qui redécollent, le cher Jannick ! Il se pose de nouvelles questions à mesure que se produisent, autour de lui, d'autres incidents bizarres pouvant impliquer l'intervention, pouvant être expliqués par l'intervention de nos copains symbiotes !

Les énumérer serait fastidieux car ils entrent, tous, dans la catégorie de ceux que nous avons vécus, à Grego. Manifestations sporadiques, inexplicables, pouvant se justifier, a posteriori, par l'intervention, à des fins expérimentales, de nos petits camarades les points brillants qui persistent à peupler nos nuits en continuant d'amasser, quelque part dans les profondeurs de nos subconscious, des trésors de connaissances que nous aurons l'occasion, peut-être, de dépenser un jour ?

La lettre de Jannick est le détonateur qui, mettant le feu à des poudres d'informations, à des bribes de faits disparates que je ne savais pas avoir enregistrées, au passage, déclenche le processus... Dans les jours qui suivent, non seulement nous observons l'actualité de très près, mais nous entreprenons, Béatrice et moi, des recherches méthodiques dans les journaux parus depuis la dispersion, à travers le monde, du contingent de vacanciers qui étaient à Grego, cette fameuse semaine. Et qui en sont

repartis, soit en même temps que nous, soit depuis lors, pour regagner leurs domiciles respectifs.

C'est un processus laborieux et décourageant, parce qu'il est évident que beaucoup de choses se produisent, à travers le monde, qui ne parviennent pas jusqu'aux médias.

Mais !

Une partie de « boule provençale » — version plus longue et plus sérieuse, se jouant de douze à vingt et un mètres, de la populaire « pétanque » — dégénère, à Toulouse, en bataille rangée. Un blessé grave, par jet, sur le crâne, d'une des lourdes boules métalliques, et quelques éclopés mineurs. Parmi ces derniers, figure le nom du Toulousain avec qui nous avons partagé notre table, Béa et moi, le premier jour.

A Kinshasa, au Zaïre, bagarre incompréhensible, de caractère apparemment raciste, dans un restaurant tenu par des blancs. N'avons-nous pas également partagé notre table avec deux Français tenanciers d'un restaurant, au Zaïre?

A Zurich, Suisse, un sous-directeur de banque trouve suspecte l'attitude d'un individu présent dans son agence. Il l'interpelle. Le client ouvre, assez brusquement, la lourde sacoche qu'il transporte. Croyant l'homme sur le point d'en tirer une arme, afin de commettre un hold-up, le sous-directeur tire « le premier ». Plus de peur que de mal, mais touché à la poitrine, sans lésion d'organe essentiel, le client n'en restera pas moins de nombreuses semaines à l'hôpital. Des Suisses de Zurich, nous avons eu ça, également, à notre table !

Avec Jannick, en Floride, quatre rapprochements possibles. Et pour que nous puissions en relever quatre, ne faut-il pas qu'il en existe beaucoup d'autres, à travers le monde?

Un coup de fil en Floride et Jannick nous obtient, de l'administration centrale du Club Méd, la liste des personnes, G.O. et G.M., qui étaient présentes, les semaines en question, à Gregolimano.

Recoupement confirmé, dans le cas des restaurateurs du Zaïre, dont nous avons oublié le nom. Idem dans le cas du sous-directeur de Zurich. Avec notre ami Jannick et le joueur de boules toulousain, quatre certitudes. D'un travail de compilation et de consultation considérable, ne ressort pas grand-chose de plus. Mais deux autres probabilités, tout de même. Dont l'une à Beyrouth, peu probante. Il se passe trop de choses, au Liban, pour que

même l'implication marginale, dans une échauffourée, d'un couple qui se trouvait à Gregolimano, puisse être réellement significative.

Je fais polycopier une lettre circulaire en forme de sondage que j'envoie à tous ceux qui se trouvaient en même temps que nous sur l'île d'Eubée. Tous ne répondent pas, loin de là, mais trois d'entre eux ont effectivement cru remarquer autour d'eux, dans telle ou telle circonstance inhabituelle, un incident de caractère nettement insolite. Après réception d'environ cinquante pour cent de réponses, je ne conserve plus le moindre doute :

Une, conformément au petit topo qu'ils m'ont présenté eux-mêmes, les « points brillants » ont touché Terre, en provenance d'un amas beaucoup plus important, sur le territoire du Club Méd, à Gregolimano. Sans préméditation de leur part puisqu'ils n'avaient certainement pas reçu « Le Trident », organe officiel du Club ! Simplement comme ça, par hasard et parce que lorsqu'on se pose sur une planète, que l'on soit organique à base carbonée ou siliceuse, gaz ionisé, voire énergie pure, il faut bien, de toute manière, se poser quelque part !

Deux, ces mêmes points brillants se sont éparpillés, par petits « commandos » voyageant en passagers clandestins, comme des microbes, à l'intérieur de ceux qui étaient là-bas cet été, à fin août, début septembre.

Trois, partout où ces petits commandos sont arrivés à leur tour, ils ont recommencé à multiplier leurs expériences et leurs tentatives de communication avec la race humaine, influençant les gens, au cours de leurs essais plus ou moins maladroits, de multiples façons plus ou moins erratiques. Impossible, évidemment, de leur attribuer tout ce qui se passe d'absurde sur une planète plutôt douée pour les dingeries en tout genre. Mais quand, dans près d'une douzaine de cas véritables, les incidents ont eu lieu avec la participation ou dans l'entourage immédiat d'hommes et de femmes fraîchement rentré d'Eubée, on peut commencer à se poser des questions. Non ?

Pour moi, la cause est entendue. Les points brillants — ceux que nous percevons comme tels lorsqu'ils l'estiment nécessaire — ont bel et bien touché Terre, là-bas, pendant que nous y étions en vacances, Béatrice et moi. Et nous-mêmes, comme Jannick et comme les Toulousains et comme les Zurichois et comme les Français du Zaïre et beaucoup d'autres, nous avons assuré, en rentrant chacun chez soi, leur dissémination sur toute la planète.

Pourquoi ?

Ce que j'entends par là : venus, en une seule masse titanesque, des profondeurs du cosmos, avaient-ils vraiment besoin de nous pour leur permettre de franchir ces distances infimes à la surface de la planète ?

Est-ce que la meilleure façon de le savoir ne serait pas, carrément, de le leur demander?

Mais comment ? Il n'y a toujours aucune communication verbale, entre nous, et la race terrienne est tellement esclave de ses langages...

Nous discutons longuement le problème, avec Béa, et tombons d'accord sur le principe. La technique de ces communications, si technique il y a, n'a plus de secrets pour nous. Le temps de nous allonger côte à côte, hanche contre hanche et main dans la main, nous retrouvons, sans effort, l'état de relaxation sereine qui prélude à la communication. Jusque-là, nous nous sommes contentés, éveillés ou dans le mystère du sommeil, d'intégrer les données, les connaissances dont ils voulaient bien nous faire part, et que nous avons absorbées sans en percevoir réellement la nature. Cette nuit, nous allons essayer de rendre l'échange bilatéral. Nous allons essayer de poser des questions.

Quand, au sein de l'obscurité, se matérialisent, en quantité réduite, les points brillants signalant le commencement de la communication, je presse la main de Béatrice et nous nous concentrons, tous les deux, sur le problème qui nous tient à cœur. Parti de l'image de l'entité globale surgie du fond de l'univers, je me remémore le schéma de ce premier débarquement sur la planète Terre et je sais, je sens qu'à la même seconde, dans la tête de Béatrice, se déroule le même scénario mental. Puis, toujours avec la même simultanéité, j'en suis sûr, nous agrandissons le point représentant la Terre aux dimensions d'un large cercle sur lequel nous faisons s'éparpiller, en tous sens, de minuscules points lumineux. A la suite de quoi nous pensons, nous émettons, très fort, la question qui nous importe :

Pourquoi ?

Question que nous nous sommes promis de ne pas exprimer uniquement sous la forme d'un mot et pour moi, sa traduction émotionnelle ne saurait passer par autre chose que cette attente angoissée, cette appréhension irrépressible au seuil de l'abîme sans fin, sans fond, des choses que l'on ignore. Pourquoi? J'ignore et je veux savoir. Pourquoi? La réponse existe et

je ne la connais pas. Pourquoi ? Je l'attends, cette réponse, je l'appelle de toute mon âme...

Pourront-ils comprendre, sentir, percevoir ou quel que soit notre mode d'échange, qu'il s'agit là d'une question? Perceront-ils la nature de cette attente, de cette angoisse, de cette soif inextinguible? Y répondront-ils sous une forme que nous pourrions interpréter? Un assez long moment s'écoule, durant lequel naît et croît, dans les arcanes de mon cerveau, une sorte de rumeur silencieuse qui l'emplit, qui le gonfle au point que sans ressentir la moindre souffrance, j'éprouve cependant l'impression pénible qu'il va exploser d'un instant à l'autre. J'entends Béatrice gémir doucement, près de moi. Confirmant, une fois de plus, le synchronisme de nos réactions internes. J'imprime à sa main, que je n'ai pas lâchée, une pression rassurante. Elle se calme instantanément et nous accueillons, unis, nous aussi, par une sorte de symbiose psychique, la réponse que nous avons souhaité si fort entendre...

Une réponse exprimée en mots... Non, je comprends aussitôt que ce n'est pas, que ça ne peut pas être aussi simple... si tant est qu'il soit simple, pour une race étrangère, de s'exprimer dans notre langage... Quelle chose me dit, toutefois, que cette réponse que nous percevons ne s'exprime pas dans notre langage... Qu'elle ne passe même plus la rampe sous forme d'images et de symboles, mais d'idées, de concepts directement implantés dans notre cerveau, lesquels s'habillent, ensuite, des mots de notre langage... L'inverse de ce qui se produit entre nous autres hommes qui parlons, d'abord. Puis les mots retraduisent automatiquement, dans notre tête, l'idée, le concept, l'objet même qu'ils symbolisent. Là, je sais, je sens, une fois de plus, que ça se passe d'une façon différente. Le *sens* nous est transmis, par un processus quasi osmotique. Et du sens, naissent les mots, dans la langue qui nous est propre. La signification précède le mot. Si nous étions nombreux, de nationalités disparates, à nous trouver branchés sur cette même « longueur d'onde », *chacun ne percevrait-il pas la réponse dans sa langue maternelle* ? Elle est, cette réponse :

— Nous-je...

Non, ce n'est pas ça non plus. Simplement la forme que prend le concept, dans notre langage : un « mot » qui exprimerait à la fois, de manière indissoluble, les notions d'individualité et de collectivité. Un peu comme le roi quand il dit nous voulons! Avec cette différence que le roi n'est qu'un

homme qui fait semblant d'incarner la collectivité ! Là, c'est l'article authentique, et je regrette d'autant plus d'avoir à en exprimer le concept par ce « nous-je » approximatif que dans la réalité, je le sens obscurément, la notion de « je » précède la notion de « nous ». Mais « je-nous »... ce serait grotesque ! D'ailleurs, pour éviter des complications grammaticales inextricables, je vais continuer à transcrire simplement :

— Nous... ne soupçonnions pas, en nous posant sur cette planète... qu'elle recelait une forme de vie aussi totalement compatible, d'une certaine façon, avec la nôtre... Ni qu'elle se trouvait subdivisée en une telle quantité d'êtres...

Que pense-t-il, que pensent-ils réellement, en fait ? Êtres ? Individus ? Créatures ? Unités distinctes ? Cellules ? Parties du grand tout ? La même difficulté que nous éprouvons, semble-t-il, à parler au pluriel ou au singulier. Un obstacle sémantique provisoirement infranchissable.

— C'est pourquoi nous avons pensé qu'il serait plus simple de laisser le hasard assurer la dissémination entropique de notre-nos premier(s) envoyé(s) sur toute la Terre...

Ou peut-être a-t-il, ont-ils, pensé — diffusé — « entropie » au lieu de « hasard », « dissémination aléatoire » au lieu de « dissémination entropique ». Par-delà ces menus problèmes de vocabulaire, le sens général ne fait aucun doute et la réponse est parfaitement claire. Résultat de toutes ces séances de caractère « hypnopédique » auxquelles ils nous ont soumis, la communication passe, et passe sans trop de parasites, en termes compréhensibles, accessibles à nos cerveaux. Je pense, très fort :

— Et quel est l'objectif de cette... dissémination sur toute la Terre ?

— Apprendre à connaître totalement cette forme de vie qui nous est étrangère... Perfectionner la communication avec elle au point de pouvoir échanger nos idées sans barrières linguistiques... Voir ce qu'il nous sera possible... ou impossible... de réaliser ensemble...

J'aimerais poser d'autres questions, mais je me sens complètement lessivé, tout à coup. Épuisé comme je ne me souviens pas de l'avoir jamais été, dans ma vie. J'essaie de lutter encore, mais Béatrice, auprès de moi, paraît s'être endormie et je succombe à mon tour, submergé par une fatigue immense correspondant, j'imagine, au potentiel énergétique qu'il nous a fallu dépenser pour établir — enfin — cette communication bilatérale.

Me parvient, au bord du gouffre, la certitude que Béatrice et moi constituons la ou les « unités de compréhension » avec qui la communication passe le mieux, de très loin, dans les deux sens. Et je retrouve, à cette nouvelle, le même bien-être du toutou caressé par une main humaine que je me rappelle avoir éprouvé, déjà, en Eubée...

Je m'endors là-dessus... Et je sais, en sombrant corps et biens, que durant ce sommeil minéral qui m'écrase, auprès de ma compagne écrasée, va se poursuivre, pour nous deux, cette formation, cette éducation « hypnopédique » si bien commencée...

CHAPITRE VIII

Quelques mois s'écoulent, se sont écoulés sans amener grand changement dans la situation.

Y a-t-il, en fait une « situation »?

Jannick, de sa lointaine Floride où il prépare son nouveau Club Méd, nous écrit ou nous téléphone, de loin en loin, et son attitude est, à chaque fois, un peu plus dubitative. Comment pourrait-il en être autrement dans la mesure où, depuis leurs premiers tâtonnements, leurs premières expérimentations encore mal adaptées, *ils* ne semblent pas s'être manifestés, de quelque manière que ce soit, à travers le vaste monde? Comment continuer de croire à l'existence effective d'une «situation» qui n'évolue pas, qui n'évolue plus? Qui — à la limite — peut n'avoir jamais existé que dans une ou deux imaginations enfiévrées, teintées de paranoïa. Servies par la récurrence d'événements insolites, sans doute, mais susceptibles, après tout, de recevoir des explications rationnelles.

Même à nous, Béatrice et moi, qui continuons de subir chaque nuit la « formation continue », formule extraterrestre, et de dialoguer fréquemment avec « nous-je » de façon toujours plus claire et d'un maniement toujours plus facile, il nous arrive encore de douter.

Tout comme ce dingue qui croyait partir, chaque nuit, pour quelque planète lointaine, ne sommes-nous pas tout simplement victimes, elle et moi, d'une forme de folie particulièrement élaborée? Que je cultive en elle et qu'elle cultive en moi comme le dingue en question avait fini par convaincre son psychiatre du bien-fondé de sa dinguerie?

D'autant plus atroce, ce genre de dilemme, que nous ne pouvons nous raccrocher à personne. Nous sommes seuls, et quand je pense que je pourrais l'être encore davantage, si je n'avais pas rencontré Béatrice, je hurlerais à la lune! Mais je me demande, parfois, si je lui ai fait un cadeau en l'entraînant ainsi dans mon sillage? Cohabitation réelle avec des extraterrestres ou paranoïa caractérisée, Béa ne serait-elle pas actuellement plus heureuse avec un mec moins réceptif aux voix du cosmos, ou tout simplement moins jobastre ?

Une chose, en tout cas, qui ne paraît pas être un effet de notre imagination : cette vitalité, ce dynamisme dont nous faisons preuve dans la vie quotidienne. Privée comme professionnelle. Nous en connaissons,

même, l'explication, réelle ou imaginaire. *Ils* ont besoin de nous pour subsister, isolés en petit nombre du gros de leurs congénères. La symbiose avec un « hôte » bien placé dans l'échelle de l'évolution leur est nécessaire pour survivre. Ils pompent en nous des quantités infinitésimales de certaines substances, oligo-éléments métalliques, en particulier, et nous recevons, en échange, un apport d'énergie qui, pour eux comme pour nous, rend la combinaison totalement positive.

Ou bien, une fois encore, est-ce qu'on s'imagine tout ça ?

Eventualité toujours possible et, dans les moments de doute, affreusement angoissante...

Car enfin, *s'ils* existent réellement ailleurs que dans les cervelles dérégées d'une paire de doux dingues, qu'est-ce qu'ils attendent pour se manifester de façons plus concrètes? Qu'est-ce *qu'ils* cherchent ? Qu'est-ce *qu'ils* nous veulent ?

Plus les jours succèdent aux jours afin de composer des semaines qui se groupent à leur tour, par quatre plus un petit bout, pour donner des mois en bonne et due forme, plus notre désir s'exacerbe de les voir se décider, une bonne fois, à manifester leurs intentions vis-à-vis de ce qu'ils s'obstinent à nommer, globalement, une « forme de vie » : notre race humaine.

Au moins une supériorité qu'ils ont sur nous : eux, ils savent, pour l'avoir perçue ainsi, depuis l'espace, que nous représentons une « forme de vie » une et indivisible, une race unique dont les subdivisions arbitraires inventées par les hommes, avec pour résultat, le « racisme », n'ont jamais reposé sur la moindre réalité biologique.

Quand ils expriment finalement leur vœu, cependant, nous pigeons, d'un seul coup, que nous avons mangé notre pain blanc, jusque-là, et plions le dos en maudissant le jour où sans l'avoir voulu, nous avons mis le doigt dans cet engrenage...

Finalement, toutefois, l'entreprise s'est révélée beaucoup plus facile que je ne le supposais. *Ils* me l'avaient dit, mais naturellement, je ne l'avais pas cru : les courtes lettres spécifiant que je pouvais apporter des révélations sur certains faits insolites advenus au cours des dernières semaines ont immédiatement provoqué, chez leurs destinataires, des réactions aussi promptes qu'identiques. Plus particulièrement, je pense, l'allusion directe à ces « voix » indésirables... même pour des personnalités élues! Il y a voix et

voix et celles qu'on entend, style Jeanne d'Arc, quand on est seul dans sa chambre ou dans sa salle de bains, ne sont pas comptabilisâmes aux présidentielles !

C'est deux jours après l'envoi de ces lettres qu'ils ont sonné, au petit matin, une minute après l'heure légale autorisant cette sorte d'intervention. Ils, pas *eux*, bien sûr, mais une brochette de personnages couleur murailles de la Santé, discrets et corrects, le haut de gamme dans cette catégorie de fonctionnaires. Nous les attendions, Béatrice et moi — sans aller jusqu'à dire que nous les espérions — et nous les avons suivis sans élever ne fût-ce qu'une protestation de principe. Fouille rapide, mais approfondie, assortie des excuses adéquates. Voiture banalisée, en bas, avec une autre derrière. Pas de motards pour la discrétion. Pas de musique en tête du cortège. Mais nous savions, déjà, où nous étions attendus...

En fait, c'est nous qui avons fini par attendre. Dans une petite pièce que nous n'avions jamais vue, à la télé, lors des discours officiels aux Françaises, Français, mais qui était tout à fait dans le style de l'édifice où l'on venait de nous introduire par une petite porte. Petite pièce, petite porte... et grand miroir, au-dessus de la cheminée. Tout le contraire de garanti bon tain, je l'aurais parié. Permettant l'observation, dans le sens verso-recto, de tout ce qui se passait, de tout ce qui se passerait à l'intérieur de cette pièce.

Inutile de troubler Béatrice plus qu'elle ne l'était déjà. J'ai gardé pour moi mes conclusions. Suggéré avec un sourire :

— Impressionnée?

— On le serait à moins !

Je l'ai attirée contre moi. Tendrement. Et je l'ai embrassée. Longuement. Autant leur en donner pour leur fric, aux observateurs. Et leur offrir le spectacle d'un comportement aussi quotidien, aussi normal que possible en la circonstance.

C'est alors qu'ils sont entrés. D'abord le petit à tendance légèrement pléthorique, puis le grand mince qui, sa taille aidant, avait plutôt l'air de le précéder. Sourires commerciaux et poignées de main pour réunions pré-électorales. Mais plus tendus, à l'intérieur, qu'ils n'auraient voulu le laisser paraître. Tout de suite, ils ont proposé que nous laissions tomber les titres au profit du banal « Monsieur » tellement plus maniable dans la conversation

courante. Ils prenaient en tout cas, face à l'événement, des attitudes très positives.

Première question importante et d'ailleurs pleinement conforme à la logique :

— Puis-je vous demander pour commencer, monsieur Duquesne, comment vous avez su que Monsieur le... Monsieur et moi-même souffrions l'un et l'autre de ce que, pour le moment, nous sommes bien obligés de qualifier d'aberrations auditives récurrentes ?

Le grand mérite des imitateurs, c'est de rendre les voix célèbres à ce point familières, et leurs propriétaires tellement accessibles que l'on n'est pas impressionné, pas vraiment, ou pas très longtemps, quand on se trouve en présence des originaux. Je réponds sobrement :

— Parce que ceux qui sont à l'origine de ces... phénomènes nous en ont personnellement fait part, Monsieur le... Monsieur!

Ils échangent un regard surpris. On le serait à moins, comme dirait Béatrice. L'autre voix célèbre intervient :

— Ecoutez... Vous voulez bien dire que... vous connaissez les faits par les individus eux-mêmes qui...

— Exactement, Monsieur le... Monsieur! Quoique le terme d'individus... Le plus simple serait, je crois, que nous tentions, Béatrice et moi, de vous résumer toute l'histoire... Une histoire qui, j'en ai bien peur, risque de vous sembler, a priori, terriblement invraisemblable !

Nouvel échange de regards entre gens qui cohabitent depuis assez longtemps, déjà, pour se comprendre d'un coup d'œil, comme des vieux mariés. N'auraient-ils, en face d'eux, rien de plus qu'un couple de fumistes qui va leur faire perdre une fraction notable de leur temps précieux ? Ou quelqu'un, quelque chose d'infiniment plus redoutable?

Avec l'aide de Béa, qui n'a pas sa pareille pour intercaler, aux moments cruciaux, les détails-clefs que j'aurais pu négliger, en cours de route, je leur offre une visite guidée particulièrement exhaustive de tout ce qui s'est passé à Gregolimano, puis à Paris et dans le reste du monde.

Leur incrédulité, leur stupéfaction, lorsque j'en termine, nous organisent, en échange, un récital également très complet de tous ces tics faciaux et verbaux relevés et multipliés par leurs imitateurs. Peut-être parce qu'ils ont vu, eux aussi, pas mal de films d'espionnage du type James Bond, plus probablement parce que les trouvailles technologiques en quête de

commanditaires qui surgissent dans ces domaines, jour après jour, les inclinent à penser dans ce sens, ils imaginaient plutôt une histoire de microrécepteurs ultra-miniaturisés introduits, par quelque procédé diabolique, à l'intérieur de leur auguste crâne. Notre monde évolue à une telle vitesse que toute explication technique, si farfelue soit-elle, retient immédiatement l'attention. Mais cette histoire de « points brillants » extra-terrestres...

Il y a un moment difficile durant lequel, avec beaucoup d'à-propos, ils veulent savoir pourquoi, l'hypothèse étant admise, nous nous trouverions promus, en quelque sorte, à la dignité de porte-parole des envahisseurs ?

Une fois de plus, j'essaie de faire passer la rampe à des notions que je ne suis pas très sûr de comprendre moi-même :

— En dernière analyse, je pense que cette... réception encéphalique directe qui vous afflige également, Messieurs, dans une certaine mesure... fonctionne comme une simple transmission radio. Normalement, un speaker parle dans son micro, les vibrations de sa voix sont transformées en impulsions électriques, puis en champ électromagnétique fluctuant qu'un appareil récepteur branché sur la bonne longue d'onde retransforme en vibrations acoustiques. Là, tout se passe comme si le « speaker » s'exprimait directement en fluctuations électromagnétiques, sans passer d'abord par le truchement de la parole.

Je ne sais pas si mon pote Einstein aurait fait mieux dans la vulgarisation scientifique, mais c'est avec une certaine fierté que je conclus :

— Vos cerveaux, sauf le respect que je vous dois, Messieurs, sont équipés pour recevoir France-Culture... alors que les « points brillants » diffusent sur Europe n° 1. Le mien... les nôtres, apparemment... ont le bonheur ou la disgrâce d'être branchés sur la bonne longueur d'onde.

Béatrice, en bonne psychologue, précisant avec son plus beau sourire :

— Question de fréquence, Messieurs, uniquement question de fréquence ! Non d'intelligence ou de sensibilité !

Il y a un assez long silence au terme duquel Patrick Sébastien et Thierry Le Luron se relaient — à s'y méprendre — pour extérioriser leurs sentiments respectifs :

— Votre thèse est très convaincante, monsieur Duquesne...

— Et je suis même persuadé que vous y croyez dur comme fer...

— Il y a des accents de sincérité qui ne trompent pas...

J'interviens :

— Mais vous vous demandez si ma compagne et moi-même, nous avons réellement vécu tout cela... ou si nous ne sommes pas tout bonnement tombés sur la tête ?

Frères ennemis ou pas, ils s'esclaffent avec la même bonhomie communicative.

— Eh bien, à vrai dire...

— Eu égard au caractère improbable de vos révélations...

— Et sans mettre aucunement votre parole en doute...

— Nous aimerions que vous nous apportiez... comment dire ?

— Ne serait-ce qu'un... minuscule petit commencement de *preuve*, à l'appui de votre thèse !

Le ton bienveillant ne m'abuse pas. C'est une mise en demeure, et faute d'y répondre, nous courons le risque, Béatrice et moi, d'enrichir de deux unités, aux fins d'examens psychiatriques, la section idem de quelque établissement hospitalier trois étoiles ! En soupirant, je redémarre :

— Votre conclusion est tellement logique, messieurs, que j'avais essayé de la prévoir... en demandant à nos... correspondants d'outre-espace de se tenir prêts, le cas échéant, à fournir ce commencement de preuve... Est-ce qu'une action directe à la Youri Geller, sans agent matériel, sur un objet situé à plusieurs mètres de distance, vous apporterait la preuve demandée ?

Ils s'entre-consultent du regard, une fois de plus. Sont d'accord, une fois de plus, pour répondre par l'affirmative. Aurons-nous fait beaucoup, sans le vouloir, pour une meilleure compréhension réciproque, dans le cadre de la cohabitation politique entre gauche et droite ?

Je réclame le silence, me fige sur mon siège et... me concentre. Une minute s'écoule, ou peut-être un siècle ? J'entrevois, aux limites de mon champ visuel, les masques sceptiques des deux hommes d'Etat, le visage anxieux de Béatrice. *Ils* ne vont tout de même pas nous laisser tomber, maintenant que nous sommes allés nager, pour leur compte, où nous n'avions pas pied. Où nous risquions de nous noyer, à la première fausse manœuvre.

Un autre siècle... ou une autre minute ? Je sens la sueur ruisseler dans mon dos. Tirée de mes glandes par l'incertitude qui m'habite et qui m'empêche de me concentrer davantage. Ce n'est pas ça que nous aurions dû faire, mais convenir, d'avance, de la *preuve* en question, quoique...

comment convenir d'un acte précis quand on ignore où se passera l'entrevue, et dans quelles conditions exactes?

Les questions se bousculent dans ma tête. Que va-t-il arriver si la transmission reste en rade ? Si je ne réussis pas à faire passer le sens de mon message ? Je songe, un instant, à changer le message. Puis je me dis que ce sera pire encore si j'essaie de me concentrer sur un message différent et d'ailleurs... lequel? Je ne vois pas du tout ce que je pourrais tenter de plus spectaculaire...

Je pique un bon coup de rogne intérieur, rejetant simultanément toute incertitude, et le miroir explose. Alors que je ne l'espérais plus, le miroir explose. Littéralement. Se volatilise et disparaît dans une apothéose de fragments pas plus gros que des grêlons de verre sécurit.

En aucun cas, je n'aurais pu, effectivement, mijoter quelque chose de plus spectaculaire. A un moment donné, il y a ce miroir qui reflète la pièce dans laquelle nous nous trouvons. L'instant d'après, il y a dans le mur, au-dessus de la cheminée, une ouverture béante à travers laquelle tout le monde peut apercevoir :

La caméra braquée qui enregistre la scène.

Deux fusils, également braqués, l'un sur Béatrice, l'autre sur moi, j'imagine, par des tireurs en uniforme du G.I.G.N. ou de quelque autre unité de baroudeurs d'élite. A cette distance, ils ne nous auraient pas manqués si nous avions tenté quoi que ce soit contre nos hôtes illustres !

Plus quelques personnes aux attributions imprécisées, pour le quart d'heure. Spécialistes chargés de nous étudier, sur le tas, et de rendre un verdict sur notre santé mentale ?

Prisonniers de leur propre importance et de toutes ces précautions qu'elle implique, Monsieur le... et Monsieur le... ont l'air un peu gêné, et moi, rétrospectivement, je dédie une action de grâce à la discipline et au sang-froid de ces tireurs qui malgré l'éclatement inopiné du miroir, ont su s'abstenir de presser la détente.

Moins maîtres de leurs nerfs, ils nous descendaient sans coup férir. Le genre de réaction possible dont il faudra tenir compte, si nous devons renouveler cette sorte d'expérience.

L'un des deux hommes d'Etat, le plus grand par la taille, sort un de ses célèbres :

— Ecoutez... C'est un pouvoir redoutable dont vous disposez là !

Et je regrette un peu d'avoir à le contredire :

— Ce n'est pas moi qui en dispose, Monsieur... C'est *eux*... dans le but de vous donner la preuve que vous réclamiez... La preuve tangible de leur présence sur Terre !

Ils nous observent, tous les deux, avec une expression spéculative qui me fait froid dans le dos.

Ou je me trompe fort, ou dans l'esprit des deux grands du régime, nous sommes d'ores et déjà, Béatrice et moi-même, mobilisés, jusqu'à nouvel ordre, au service de la Mère Patrie !

CHAPITRE IX

S'il y a une faculté que la fréquentation des points brillants inhibe un maximum, c'est bien celle de *s'étonner* ! Peut-être parce que rien ne saurait être plus étonnant, après tout, que leur présence dans le circuit terrestre ? Peut-être parce qu'à la faveur de leur inclusion dans ce même circuit, on s'aperçoit que la vie et tout ce qui l'entoure offrent tellement de possibilités diverses que pas une de celles qui se produisent ne saurait être, en fin de compte, plus extraordinaire que la somme de hasards et de facteurs convergents qu'il a fallu pour que se réalise le phénomène encore largement inexpliqué de la vie ? Un tel miracle en soi que toutes ces choses auxquelles il nous est donné d'assister ou de participer, simplement parce que nous avons des yeux et que nous sommes là, ne devraient, jamais, nous paraître plus étonnantes !

Pourquoi nous étonnerions-nous, Béatrice et moi, de cette intervention officielle qui décroche, pour nous deux, une sorte « d'année sabbatique » au bout de laquelle nous seront rendus nos emplois respectifs ? En théorie, du moins, car il peut se passer tant de choses, en douze mois. Y compris que nous n'ayons plus envie, à leur terme, de reprendre les places que nous occupions avant de nous rencontrer, et de rencontrer les points brillants, dans le cadre du Club Méd de Gregolimano.

Les semaines qui suivent sont à la fois très passionnantes, et très frustrantes. Passionnantes dans la mesure où nous sommes mêlés, par la tangente, aux affaires de l'Etat. Frustrantes dans la mesure où notre participation reste, malgré tout, aussi marginale que superficielle. Les rapports humains sont tels, dans nos sociétés archicomplexifiées, que ceux qui se donnent la peine de te tenir les pieds au chaud le font rarement pour t'apporter quelque chose, mais généralement parce qu'ils entendent bien tirer quelque chose de toi. Et la politique est un drôle de racket qui malheureusement, comme beaucoup d'autres métiers et davantage que la plupart, s'exerce constamment sur deux plans. Celui de l'intérêt général, qu'il est censé servir en permanence, et celui de l'intérêt personnel, la carrière, le parti, la réussite... et va savoir lequel prévaut à l'instant où l'homme politique prend chacune de ses décisions importantes ! Le fait même qu'un homme politique reste au pouvoir n'implique-t-il pas qu'il ait toujours pensé, en priorité, à soigner son image de marque ?

Ceux qu'il nous est donné d'approcher ne sont pas plus tocards que les autres. Plutôt mieux, dans l'ensemble, que la moyenne. Mais comment dire? Ils ne s'y mettent pas vraiment. Ils n'ont pas l'esprit qu'il faudrait. Trop cartésiens. Trop technocrates. Trop immédiatement utilitaires. Trop politiques, en un mot. Ils ont tendance à regarder les choses par le gros bout de la lorgnette. D'une façon totalement réductionniste qui les dépouille de leur signification réelle : l'embarquement, à bord de notre vaisseau spatial Terre, d'une autre forme de vie !

Dès la troisième séance au cours de laquelle nous jouons consciencieusement notre rôle d'intermédiaires — d'interprètes, en quelque sorte, puisque leurs esprits trop pragmatiques, pas assez imaginatifs, ne s'accordent pas à l'ampleur du problème — ils s'aperçoivent qu'à ces questions précisées par notre entremise, d'autres moins occupés qu'eux-mêmes par des sujets aussi importants que le futur découpage électoral pourraient fournir, en toute connaissance de cause, des réponses plus pertinentes. Consultés, les P.B. — les «points brillants» — ne voient aucun inconvénient à changer de partenaires. Il semble qu'ils aient marché, au départ, sur l'idée réellement extra-terrestre que les gens situés tout en haut de nos échelles hiérarchiques devaient automatiquement représenter le degré le plus élevé de la sagesse et de la connaissance.

Nous éprouvons, Béatrice et moi, une grande satisfaction à l'idée d'aligner, en face des P.B., quelques-uns de nos propres « points brillants » tels qu'Albert Jacquard, Hubert Reeves, Pierre Piganiol, Rémy Chauvin, Jean-Pierre Petit, Changeux, Ruffié, j'en passe et des meilleurs. En déplorant que Bébert Einstein et certains autres n'aient pu bénéficier d'un permis de séjour exceptionnel, en ce bas monde, porté bien au-delà du siècle!

Las ! Les gens qu'on nous colle dans les pattes, si brillants soient-ils, chacun dans la spécialité qui lui est propre, n'ont reçu, visiblement, que deux consignes :

Une, renseigner les P.B. s'ils jugent leurs questions suffisamment générales et suffisamment inoffensives pour pouvoir le faire sans trahir aucune donnée éventuellement dangereuse pour l'avenir de l'humanité. Jusque-là, ça va !

Deux, essayer de soutirer aux P.B. des connaissances susceptibles de nous apporter, à nous autres Franchouillards, face aux deux grands blocs

américain et soviétique, une supériorité, dans quelque domaine que ce soit, qui puisse nous rendre, une fois pour toutes, le statut de grande puissance. Parmi les préoccupations de ces gens-là, l'utilisation possible, comme arme offensive, de cette faculté d'agir à distance sur les objets matériels dont j'ai fait la démonstration, devant Messieurs les... Je ne suis pas surpris d'apprendre, par un lapsus d'un des autres membres de la commission, que l'homme qui la préside s'enorgueillit dans le civil, si j'ose dire, du grade de général.

Et là, ça ne va plus du tout ! Ça va même d'autant moins bien que les P.B. nous confirment, hors séances, que ça se passe de manière identique dans les autres pays où ils ont établi, par le truchement d'esprits presque aussi « souples » et aussi « désintéressés » que les nôtres, des communications suivies. A leurs yeux — si je puis me permettre cette assimilation anthropomorphe — il semble bien que le souci majeur de ces subdivisions arbitraires de l'humanité appelées nations souveraines soit de découvrir les moyens de dominer et d'exterminer leurs semblables par paquets de millions. Une conclusion à laquelle, hélas, nous sommes bien obligés de nous associer. Pour le moment.

Le meilleur moyen de la combattre ne serait-il pas de faire part, à l'humanité tout entière, de la présence effective, en son sein, d'une autre forme de vie descendue des étoiles ?

Veto des P.B. Impossible tant qu'ils n'auront pas trouvé le moyen de se *montrer* aux hommes sous une forme concrète, directement accessible à l'un ou plusieurs de leurs pauvres sens imparfaits. Autrement, il leur arriverait la même chose qu'à Dieu, cette autre entité sans existence matérielle. Peu y croiraient vraiment. Et les autres tenteraient de les récupérer, pas seulement sur le plan des armes potentielles. Comme ils ont déjà, depuis belle lurette, récupéré Dieu, *In God we trust* et *Gott mit uns* et la bénédiction des armées et la guerre sainte au sacré nom de Dieu et des prophètes de sa suite. Non, pour le moment, la grande révélation ne donnerait rien qui vaille. La plupart n'y verraient que manœuvres politiques, voire publicitaires en vue du lancement d'un nouveau produit. Ou d'une nouvelle idéologie. Il existait largement assez de sectes et religions comme ça, d'un bout à l'autre de notre monde. Dites, ils en ont appris, des trucs, les P.B., au cours de ces dernières semaines...

Quand estimeront-ils qu'ils en savent assez pour changer de tactique ?

Ont-ils, en fait, une tactique à long terme et si oui, quelle est-elle ?

Quelles, en dernière analyse, sont leur intentions à l'égard de cette Terre qu'ils occupent déjà, largement, sans que personne, à part quelques-uns, ne s'en doute ?

Est-ce que nous ne devrions pas, nous autres, ceux qui savent, passer outre à leur défense, car c'en est une, et tenter, malgré tout, d'informer l'opinion publique ?

Est-ce qu'en péchant par omission, nous ne risquons pas de nous retrouver, tôt ou tard, en face d'un peloton d'exécution ? Pour crime de haute trahison envers l'humanité tout entière ?

Est-ce que si nous perdons les pédales, un de ces jours, au point d'essayer d'enfreindre leur veto, les P.B. nous laisseront aller jusqu'au bout de notre initiative ?

Problème particulièrement angoissant qu'il n'est pas impossible que nous tentions, un de ces quatre, de résoudre.

J'ai dormi comme une brute, crevé par la séance de la veille au cours de laquelle ce connard de général s'est montré encore plus insistant, encore plus odieux, encore plus soupçonneux que d'habitude. Soupçonneux, du reste, n'est pas le mot. Accusateur serait plus juste. Pour lui, selon ses conceptions de militaire obtus, notre position de « confidents de la première heure » et « d'intermédiaires privilégiés », auprès des extra-terrestres, fait de nous, d'ores et déjà, des transfuges et des traîtres qu'il enverrait au poteau volontiers si pour des motifs qu'il réprouve, nous ne disposions, provisoirement de la protection d'en haut. « Provisoirement » constitue le maître-mot, le terme essentiel de ses déclarations ambiguës. Sous-entendant que le jour, espéré proche, où nous ne disposerons plus de cette protection, il se fera un devoir de nous tomber dessus comme un sac de briques. Son autre leitmotiv étant à peu près :

— Plus nous tergiversons, plus nous jouons perdants, nom de Dieu ! Le temps est de leur côté ! C'est pour eux qu'il travaille ! Quand nous déciderons d'agir, il sera trop tard...

Et sa réponse, quand on ose lui demander ce qu'il entend par « agir », ressemble beaucoup à celle de nos ministres et assimilés lorsqu'on les interroge sur le problème du terrorisme :

— Il faut agir ! Il y a des moyens pour ça ! Il y a des mesures à prendre...

Je chasse, en m'ébrouant, cette brume de souvenirs récents, désagréables. Sens que Béatrice vient de se réveiller, elle aussi. Nous échangeons nos impressions. Le temps de conclure qu'un même facteur extérieur a dû nous tirer du sommeil et les mots commencent à s'égrener, lentement, dans nos têtes :

— Ne bougez pas... Ne vous rendormez pas... Vous allez être attaqués... Ne résistez pas... « Nous-je » serons constamment avec vous...

Pas le loisir de demander des détails complémentaires. Un bruit sourd, dans le couloir, nous apprend que nos agresseurs sont déjà de l'autre côté de la porte. Le message, en tout cas, était d'une clarté totale. Plus aucune difficulté dans la conversion des fluctuations électromagnétiques en mots intelligibles. Nous sommes loin des premières lignes de points, un et un font deux, des nuits de Gregolimano. Même le décalage entre concentration inefficace, de ma part, et compréhension différée, de la leur, qui a précédé le bris du miroir, à l'Elysée, n'interviendrait plus aujourd'hui. Le système fonctionne à présent sans bavures, dans les deux sens.

La porte s'ouvre, la lumière inonde la pièce. Je fais semblant de me réveiller en sursaut. M'assieds dans le plumard tandis que Béatrice ramène sur elle, vite fait, le drap qui vient, en glissant, de dénuder sa poitrine.

— Qu'est-ce que...

Deux types, pistolet au poing, nous braquent, l'œil attentif, un doigt en travers des lèvres.

— Habillez-vous en vitesse et suivez-nous... Vous allez changer de résidence !

J'objecte :

— Mais enfin...

Et résonnent alors, dans ma tête, les quatre syllabes nettement détachées :

— O-bé-is-sez!

Pas de problème. Puisque c'est *eux* qui l'ordonnent. Je proteste :

— Retournez-vous! Ma femme et moi dormons nus...

Un des deux types, l'expression féroce, traverse la chambre en trois enjambées, empoigne drap et couverture, arrache le tout d'un effort brutal. Béa, découverte jusqu'aux pieds, lance un cri de pudeur offensée, l'autre porc ricane et je m'envole. Je m'étais pourtant promis, après la chute du

miroir sans tain, de ne jamais tenter le diable, face à des armes braquées, mais c'est plus fort que moi.

J'exécute, dans des conditions impossibles, un bond fantastique dont je ne me serais pas cru capable. Le type, un vrai pro, esquive, d'un petit pas de côté, le poing qui gravite vers sa gueule, et se marre. Je réalise, la rage au cœur, que je vais rater mon coup... et suis le premier stupéfait de voir la tête du gars partir en arrière, comme dans ces bagarres de cinéma où la pêche du cascadeur s'arrête à dix centimètres de la cible tandis que son partenaire s'expédie aux pâquerettes comme s'il avait vraiment encaissé la châtaigne !

Là, le type part en arrière, mais il ne fait pas semblant, oh non ! Il a pris sa toise, bien que mon poing l'ait manqué de plusieurs centimètres. Simultanément, s'égrène sous mon crâne :

— « Nous-je » sommes avec vous... Mais pas de bêtises ! "

J'ignore ce qui vient d'exploser, sans déflagration visible ou audible, entre mon poing et son menton, mais quand le type se relève, il a du mou dans les rotules et m'observe, en ramassant son pistolet, avec un respect nouveau dans le regard.

— Eh ben, ça...

Pendant que son collègue, dont le pistolet ne m'a pas quitté, s'esclaffe :

— Bien fait pour ta gueule ! On t'a dit pas d'incidents !

Béa, entre-temps, a paré au plus pressé. Elle enfle la culotte après la jupe et glisse son soutien-gorge dans la poche de son tailleur. Je m'habille en grognant :

— Qui êtes-vous ?

Celui qui paraît être le chef de l'expédition s'incline gravement.

— Les gens chargés de votre sécurité, au cours de ce changement de résidence. Vous êtes prêts ?

Quelques minutes plus tard, nos valises sont faites et pour la seconde fois en quelques semaines, je frémis, rétrospectivement, à la pensée du risque inconsidéré que je viens de courir et de faire courir à Béatrice. Heureusement que cette fois encore, nous avons dans l'autre camp de vrais professionnels capables de maîtriser la pression de leur doigt sur la détente !

Nous quittons, de conserve, l'une de ces classiques résidences entourées d'un parc touffu où tous les gouvernements du monde chambrent les citoyens qu'ils veulent soustraire à l'attention des masses. D'autres types nous attendent dans deux voitures garées à l'extérieur du mur d'enceinte et

j'aperçois, au passage, l'un des gardes de la propriété. Couché dans l'herbe, il a le fameux sourire double des gens à qui l'on a gentiment tranché la gorge. Dieu merci, Béatrice était placée de telle sorte, dans le cortège, qu'elle ne l'a pas vu, et je me suis bien gardé de le lui faire remarquer !

Problème au départ : ils prétendent l'embarquer dans une des deux voitures, moi dans l'autre. J'intercepte le regard affolé de Béatrice et dis non. Fermement. Ou nous voyageons ensemble ou ils vont devoir employer la force. Un risque calculé. S'ils prennent celui de nous kidnapper, c'est que nous avons de la valeur, aux yeux de quelqu'un, et si nous avons de la valeur, ils n'oseront pas nous malmenier plus que de raison !

L'arracheur de couvertures piaffe sur place : un teigneux, celui-là. Mais finalement, son collègue, le chef apparent de l'expédition hausse les épaules et nous fait monter tous les deux dans la même voiture qui démarre aussitôt pour une destination inconnue. Victoire psychologique dont une pression de main de Béa, sur ma cuisse, me remercie discrètement. Je m'informe sans élever la voix, alors que grille et mur de la propriété s'éloignent là-bas derrière :

— En fait de changement de résidence, c'est un enlèvement, non?

— Exact !

Sans plus d'emphase que je n'en ai mis dans ma question. Sur le ton de la conversation courante. Tout cela, rapt et gorges tranchées, dans le cadre d'une journée de travail !

Nous roulons un bout de temps, sans mot dire, à travers ce beau pays d'Ile-de-France d'où ces petits rigolos sont en train de nous gommer. Direction? L'est ou l'ouest? Les U.S. ou l'U.R.S.S.? Deux sigles qui finissent par se ressembler autant que les méthodes employées dans les deux camps, et je n'ai discerné, dans la voix du « chef », aucune pointe d'accent susceptible de me renseigner sur l'origine de ce coup de force.

Je prends la main de Béatrice et me demande, vaguement, si le général était ailleurs, cette nuit, en train de présenter son dernier rapport à qui de droite ou à qui de gauche, ou s'il a bénéficié, lui aussi, du rasage gratis. De très près. Est-ce qu'entre gens civilisés, on peut, décemment, couper la gorge d'un général ?

Puis je repense à cette explosion d'énergie qui a frappé le teigneux alors que mon poing allait le manquer. De quel pouvoir disposeraient-ils, et avec quelle rapidité d'exécution, s'ils voulaient s'en donner la peine ? Question

corollaire : *seront-ils* toujours de notre côté ? Est-ce à cause de leur présence invisible que je ne ressens, et que Béa ne semble ressentir aucune inquiétude réelle? Aurions-nous totalement perdu la faculté de nous étonner? De nous émouvoir? Serions-nous en passe de virer un peu superman et superwoman, donc un tantinet inhumains, sur les bords? Comment ne pas réagir ainsi, dans une certaine mesure, quand une sorte de bon génie se charge d'amener au port la castagne égarée ?

Je dois somnoler un brin tant je me sens bien chez moi, dans ma propre peau outrageusement relaxée, et quand je me réveille, c'est pour descendre de voiture et grimper, sur je ne sais quel terrain de dimensions modestes, dans un de ces «avions d'affaires» édités par Dassault qui disposent tout de même, surtout s'ils ont été un peu traficaillés, avec réservoirs supplémentaires et tout, d'autonomies de vol chiffrées en milliers de kilomètres.

Béatrice a un léger recul, au moment d'embarquer. Puis elle me regarde et sourit en haussant les épaules. Une assurance, une insouciance, presque une indifférence qui répondent à mes questions de tout à l'heure : non, nous ne sommes plus tout à fait « normaux » parce que nous ne nous sentons pas seuls. Nous savons qu'ils sont avec nous. Qu'ils ne nous quittent pas. Et que ces histoires entre services spéciaux terriens, auxquelles ils auraient pu vraisemblablement s'opposer, ne sont pour eux que des occasions de s'instruire. D'étudier plus à fond les us et coutumes de cette race étrange apparemment capable de tout, même de s'exterminer entre gens de bonne compagnie pour se piquer mutuellement leurs petits secrets de jeunes filles.

La piqûre au cou me surprend alors que je m'installe dans un des fauteuils. Je tressaute et me retourne juste à temps pour voir le teigneux écarter sa main nantie d'une de ces « seringues d'urgence » à piston propulsé par une mini-cartouche d'air comprimé. Trop tard pour refuser le cocktail maison. J'enregistre, du coin de l'œil, la réaction similaire de Béatrice et ne tarde pas à sombrer doucement, confortablement, dans les vapes.

Là encore, aucune inquiétude. S'ils n'avaient voulu que nous tuer, à quoi bon tous ces embarras? Ils auraient fait faire le boulot sur place.

Par leurs spécialistes de la coupe au rasoir !

CHAPITRE X

Pas facile de dire avec certitude dans quel pays nous sommes. A plus forte raison dans quelle partie de quel pays. La luxuriance d'une végétation riche en épineux, cactus et agaves, le ciel d'un bleu profond, presque toujours vierge du moindre nuage, me font penser à des coins tels que la Californie ou bien la Floride et dans ce dernier cas, nous ne serions pas tellement loin, à vol d'oiseau, du futur Club Méd de Jannick ! L'extravagance du décor, en outre, cette immense piscine climatisée, ce parc rocailleux surgi, à première vue, d'un rêve du facteur Cheval, mais fort bien conçu pour assurer l'isolement maximal aux locataires de la maison, évoqueraient plutôt les dingeries de Beverley Hills que celles de Joukovka, le secteur des datchas de la nomenklatura soviétique ! Mais je ne suis pas assez calé sur les conditions climatiques régnant ici comme ailleurs, en cette saison, pour trancher de façon définitive. A moins que... la Chine, peut-être ? Mais personne, autour de nous, n'a les yeux bridés, et tous ceux qui sous prétexte de nous servir ne nous lâchent pas les baskets ont été triés sur le volet : tous parlent notre langue sans accent identifiable. A noter que relativement peu de pays au monde possèdent les moyens de financer une opération de cette envergure.

Nous bronçons au soleil, sur des matelas pneumatiques, complètement nus, l'un et l'autre, ce qui montre à quel point Béatrice s'est dévergondée, depuis Gregolimano, lorsque le nommé Ian nous rejoint, pudiquement accoutré d'un bermuda bouton d'or à grosses fleurs vertes et rouges.

— Salut, Eric ! Salut, Béa !

— Salut, Ian !

Sans doute pas son véritable prénom. Un prénom suffisamment international pour ne fournir, lui non plus, aucun indice.

Je m'étire paresseusement, très à l'aise dans cet emploi provisoire de milliardaire nudiste.

— Alors, vous avancez, toi et tes collègues réducteurs de têtes ?

Il tergiverse :

— Avancer sur quoi ?

— Pas entre nous, tu veux ? Sur l'analyse de nos personnalités. De nos « profils » qui ont l'air de vous intriguer tant. Des raisons pour lesquelles nos

petits copains E.T. semblent communiquer si clairement et si librement avec nous!

Il hausse des épaules étroites de parfait intello dédaigneux du muscle sous toutes ses formes.

— Oh, ça?

Le petit salopard d'hypocrite de merde ! Comme si ce n'était pas là le motif essentiel de notre kidnapping : essayer de déterminer quelle tournure d'esprit exacte il fallait — il faudrait, il faut — pour entretenir avec *eux* cette sorte de rapports privilégiés.

Ian s'assied au bord de la piscine, les pieds dans l'eau. Résumé :

— Nous y sommes à peu près, tu sais... Au départ, une grande ouverture d'esprit, du type auteur ou lecteur passionné de science-fiction, toujours prêt à intégrer l'inattendu, l'insolite, l'improbable... A ne jamais le repousser sans l'avoir considéré longuement, sérieusement... si folle que soit l'hypothèse... Bien entendu, la conviction sous-jacente que nous ne sommes pas seuls dans l'univers, qu'il existe, ailleurs, d'autres formes de vie... Par là-dessus, une absence totale de «racisme», au sens le plus large du terme, bref de répugnance envers toute forme de vie, si étrange, si étrangère qu'elle paraisse, a priori... Un don d'empathie... de compréhension et de tolérance de l'autre assez rare... surtout partagé! Vous savez que je vous envie, tous les deux, d'avoir autant de choses en commun ? C'est presque aussi extraordinaire que la présence, autour de nous, d'organismes extra-terrestres!

Béa s'étire, à son tour, et je note avec un certain amusement que le regard en coulisse du prénommé Ian n'est pas fixé sur la ligne bleue des Vosges, où que puissent actuellement se situer les Vosges, par rapport à nous. Un bon point pour lui : il est au moins normal, et d'ailleurs, le spectacle de Béatrice s'étirant sans inhibitions sur son matelas pneumatique aurait de quoi recycler vite fait tout individu oscillant encore entre voile et vapeur.

Apparemment inconsciente de l'effet qu'elle produit sur lui — et sur moi, donc! — elle articule, nonchalante:

— Vous ne croyez pas également, toi et tes copains psychos, qu'il y a une question de priorité? D'antériorité, en quelque sorte? Eric et puis moi, dans son sillage, nous avons été, je pense, les premiers à discerner et surtout à *accepter* leur présence sur Terre. Après ça, ils se sont rendu compte... d'abord que les entités, les unités psychiques humaines à conquérir étaient

innombrables... ensuite que peu d'entre elles seraient aussi faciles à convaincre et à séduire que nous deux... Alors, en plus de tout le reste, il y a peut-être, entre eux et nous, quelque chose qui ressemble à de... l'amitié? Un sentiment sincère et réciproque ?

Non sans augmenter, en respirant bien à fond, la prééminence, la proéminence d'avantages qui n'ont pas besoin de ça pour troubler mon métabolisme et la dignité de Ian, sous son bermuda à fleurs :

— Est-ce que j'ai bien exposé mon point de vue, Eric?

— Parfaitement, chérie... et tu sais quoi ? Je crois bien que tu as raison !

Appuyé sur les coudes, genoux relevés pour dérober aux regards ce qui se passe à l'abri précaire de ses ramages verts et jaunes, l'intellectuel enchaîne :

— Justement... Dans la mesure où jusqu'à présent... et jusqu'à preuve du contraire... personne n'a pu établir un contact aussi étroit, aussi... fonctionnel avec eux... nous avons pensé, mes collègues biologistes et moi-même, que vous pourriez peut-être... intercéder auprès d'eux en notre faveur...

— Pour leur demander quoi ?

Il hausse, une fois de plus, ses épaules inexistantes.

— Rien que de très raisonnable... De... collaborer avec nous... en nous permettant d'examiner l'un d'eux... l'un de leurs éléments... au microscope électronique... Pour que nous sachions exactement ce qu'ils sont, en quelque sorte... eux qui peuvent nous examiner, nous explorer à leur guise, de l'intérieur ! Le meilleur moyen... le seul, en fait... de nous prouver que leurs intentions, à notre égard, n'ont rien de... vous voyez ce que je veux dire?

Je vois très bien ce qu'il veut dire. Et la mission ne me plaît qu'à moitié. Je flaire le coup fourré, quelque part, et je ne voudrais pas être celui qui...

Celui qui... quoi?

Ma réaction instinctive me surprend et me bouleverse. A qui doit aller ma loyauté, d'abord? A ces points brillants ou pas, visibles ou non, selon les moments et les circonstances, dont nous ne connaissons encore vraiment ni la nature, ni l'origine?

Ou bien à cette pauvre race humaine tellement divisée, déjà, tellement occupée à bouffer ses propres tripes qu'elle n'a pas besoin, pour hâter sa perte éventuelle, de la trahison d'un de ses membres placé par le hasard au cœur du problème ?

De nouveau, me saisit cette sensation d'absurdité, de disproportion énorme entre l'importance des événements en cours et les précautions prises pour protéger l'anonymat du pays où nous sommes.

Bandeau noir sur les yeux, casque sur les oreilles diffusant une musique assez forte pour couvrir tout autre son identifiable. Enfantin. Enfantin, mais rassurant, dans un sens. Tant qu'ils chercheront à nous cacher quelque chose, cela voudra dire qu'ils n'ont pas l'intention de nous supprimer. Pas tout de suite.

Toujours à l'aveuglette, nous montons des marches. Traversons un grand hall dont les dalles résonnent sous nos pas. Empruntons un ascenseur. Parcourons un long couloir. Pénétrons enfin dans une salle où bandeaux et casques d'écoute nous sont enlevés. Laboratoire de physique, semble-t-il. Avec, tout au fond, un appareil à la carrosserie métallique hérissée de trucs et de machins dont la destination ne m'apparaît pas au premier regard. Ian précise en nous installant, Béatrice et moi, sur deux chaises voisines :

— Microscope électronique. L'un des plus puissants et des plus perfectionnés qui soient au monde... Comme vous le savez — ça, c'est lui qui le dit — le pouvoir séparateur des microscopes optiques est limité par la diffraction de la lumière et il est très difficile, même en employant l'immersion et en donnant au faisceau incident une grande ouverture angulaire, de séparer deux points distants de moins d'un dixième de micron... Dans le microscope électronique, les faisceaux lumineux sont remplacés par un flux d'électrons se propageant dans le vide. La cathode émettrice est là-haut, les électrons sont concentrés sur l'objet... ici, dans cette chambre... puis réfractés par des condensateurs agissant comme des lentilles. L'image, agrandie autour de cent mille fois, apparaît sur cet écran fluorescent, à la base de l'appareil, avec un pouvoir séparateur de l'ordre du centième de micron. Terrible, non?

Il parle du bidule avec le regard plein d'étoiles et jusqu'au vocabulaire qu'il n'aurait sans doute pas pour décrire Miss Univers et c'est ce que j'adore, chez les gars comme lui. Cet enthousiasme qui leur permet d'oublier tout le reste. Les rivalités fratricides puisque toutes intérieures à la seule race humaine et la vision-tunnel de leurs gouvernants et les coups en vache et les gorges tranchées. Oublier tout le reste? Cloîtrés chacun dans leur tour d'ivoire, est-ce que la plupart d'entre eux ne l'ignorent pas vraiment ?

Ian enchaîne avec l'humilité subite de quelqu'un qui a besoin de quelqu'un d'autre :

— Vous pouvez, maintenant... persuader un de ces zizis d'aller se placer gentiment dans la chambre d'exposition... ici, à cet étage?

Nous le pouvons d'autant mieux que le principe a déjà été accepté, lors de notre « discussion » avec *eux*, la nuit précédente. Sans trahir les miens, je n'ai pas caché, non plus, que pour moi, ce désir de mieux les connaître ne provenait pas d'une admiration sans borne pour leur beauté naturelle, pas même de cette bonne vieille soif légitime de *savoir* ou pas seulement, mais d'une volonté sous-jacente de percer leurs secrets pour éventuellement les retourner contre eux. La forme de communication qui nous lie permettrait-elle, d'ailleurs, ce genre de cachotterie? En aucun cas, je n'aurais voulu prendre ce risque, de toute manière. A tort ou à raison, je continue d'estimer qu'une attitude totalement ouverte dans nos rapports avec eux pourra se révéler, tôt ou tard, déterminante si jamais les choses doivent tourner au vinaigre...

L'opération se passe sans anicroches, avec toutes les précautions nécessaires pour éviter d'introduire, dans la chambre d'exposition du microscope électronique, des impuretés gênantes. Ian et deux de ses collègues entrés discrètement, Béatrice et moi-même retenons notre souffle, tous conscients, j'imagine, de la dimension cosmique de l'événement : la première vision *scientifique* d'un des éléments constitutifs d'une forme de vie extra-terrestre.

Et subitement, c'est fait. L'image apparaît, sur l'écran fluo, avec une netteté extraordinaire. Si claire, si bizarrement familière, même à mes yeux profanes, qu'un des spécialistes laisse échapper :

— *For Chrissake, it's a macrocell!*

Avec un mélange de stupéfaction et de ravissement indescriptible. Tous s'entre-regardent, une fraction de seconde, comme des enfants qui viennent de découvrir, ensemble, le sapin de Noël avec tous les paquets-cadeaux, au pied de l'arbre. Puis s'entre-bousculent, derechef, pour contempler ce qui se passe sur l'écran fluo. Ian s'avise, alors seulement, que sous l'empire de l'émotion, l'autre type vient de lâcher quelques mots dans ce qui ne peut être que sa langue maternelle, et croit utile de répéter, en français :

— Une macrocellule !

S'adressant à moi :

— Une cellule vivante, Eric... mais d'après le coefficient de grossissement employé, d'un diamètre proche du demi-millimètre, c'est-à-dire absolument énorme !

— Par rapport aux nôtres, tu veux dire ?

— Bien évidemment ! Cette macrocellule, s'il s'agit bien de ça, est cinquante fois plus grosse que celles qui constituent notre matière vivante... et qui font une dizaine de microns, dix millièmes de millimètre, à tout casser !

Je murmure, déphasé :

— Et c'est extraordinaire ?

— Si c'est extraordinaire !

Ian se tait, car les autres discutent, en anglais, avec des accents divers qui fleurent bon leur *brain drain* dans tous les pays d'Europe, et je renonce à suivre leur dialogue truffé de mots apparemment simples tels que membrane, noyau, ou plus difficiles à placer dans la conversation courante tels que hyaloplasme, chondriosomes, appareil de Golgi et toute la lyre. Je demande à Ian de se mettre à la portée d'un cerveau de modèle standard, et il y consent d'assez bonne grâce :

— Jusqu'à plus ample recherche, c'est une macro-cellule, Eric. Une très grosse cellule, avec des éléments qui correspondent, en apparence, à ceux de nos propres cellules...

J'intercale, frappé :

— Ce qui semblerait impliquer une... universalité des éléments constitutifs de la matière vivante, d'un bout à l'autre du cosmos !

Il me toise, éberlué. Tel un prof surpris d'entrevoir tout à coup, chez un élève qu'il considérait comme débile, une vague lueur d'intelligence.

— Très juste, Eric, très juste... bien qu'il faille toujours se garder de généraliser trop vite... Similitude, donc, à la taille près... et vraisemblablement avec un potentiel métabolique très supérieur... Cette importance disproportionnée, en particulier, du chondriome...

— En français dans le texte ?

— Essentiellement les mitochondries... qui sont, en quelque sorte, les unités de transformation de la cellule, responsables de sa nutrition et de sa « respiration », entre guillemets... De véritables... micro-usines productrices d'énergie, Eric, à l'échelle cellulaire.

Béatrice relève :

— Et le tout capable de traverser, sans périr, le grand vide interstellaire ?
S'attirant, à son tour, le même regard auquel j'ai eu droit, tout à l'heure.

— Ça, c'est le grand problème. Il semble bien que les choses se soient passées comme ça. Mais nous n'en savons pas encore assez, à ce stade, pour tirer des conclusions qui, en tout état de cause, seraient prématurées !

J'adore cette race de techniciens, style Ian, tellement circonspects dans leurs affirmations qu'ils ne te donneraient pas leur propre numéro de téléphone sans l'avoir vérifié dans deux annuaires, au cas où le premier comporterait une faute d'impression ! Il est évident que les choses se sont passées comme ça, non ? Evident que les « points brillants » sont bel et bien venus d'ailleurs en traversant les grands espaces intergalactiques où règnent des vides et des températures proches du zéro absolu. Evident qu'ils n'en étaient pas moins toujours en vie, quelle que soit la définition du terme, lorsqu'ils ont touché Terre. Et l'autre animal qui décrète qu'on ne peut pas tirer de conclusions avant d'en savoir davantage... J'insiste :

— Pour poser la question d'une façon différente, est-il possible que ces entités, ces unités mono et macrocellulaires soient des êtres vivants... organisés... au sens où nous l'entendons sur Terre ?

Ian regarde autour de lui. Un peu désespéré, semble-t-il, d'avoir à jouer auprès de nous autres Béotiens ce rôle de vulgarisateur alors que ses collègues discutent entre eux de choses réellement intéressantes.

— Possible, oui, bien sûr... N'avons-nous pas nous-mêmes, dans nos Lointains ancêtres, cette autre merveille mono, sinon macrocellulaire, l'amibe...

Non, je ne parlerai pas des amibes de nos amibes et pourtant, il m'agace tellement, le gars Ian, avec ses généralités bien senties, que ce n'est pas l'envie qui manque.

— Ce que je veux dire par là, Ian... est-il possible qu'il y ait, dans cette unique macrocellule comme dans une de nos bonnes vieilles microcellules, toutes les informations nécessaires pour que nous puissions parler d'un « être » et que cet être existe et ressente et souffre spécifiquement... individuellement, en quelque sorte ?

— C'est très difficile à dire...

— Je me souviens d'avoir lu, sous la plume d'un physicien nommé Jean Charon, si ma mémoire est fidèle, qu'il n'était pas exclu que toutes les informations constituant un homme puissent être incluses dans certains

électrons longue conservation appelés « éons »... susceptibles de contenir le «programme complet» de l'homme en question, après sa mort...

Enfin, Ian perd son sang-froid. La meilleure façon de les pousser à réagir, ces mecs, c'est de leur jeter en pâture les théories d'un collègue. Alors là, s'ils ne sont pas d'accord, ils se jettent dessus comme un chien sur ses croquettes au bœuf.

— Parlons-en, des éons de Jean Charon! Pourquoi pas de l'âme immortelle, pendant que nous y sommes? Ce type est éminemment suspect...

Il pourrait, c'est visible, continuer comme ça pendant des heures, mais je tranche, sous le choc d'une idée soudaine :

— Alors, n'en parlons pas davantage... et dis-moi plutôt si pour cet « être » prisonnier de la chambre d'exposition de votre bidule, ces flux d'électrons projetés par la cathode, là-haut, ne sont pas un peu comme les rayons cosmiques et le vent solaire auxquels il a été soumis dans le grand vide... *mais à l'état hyperconcentré* ? En un mot comme en cent, dis-moi plutôt si ce traitement que vous lui infligez, avec votre microscope électronique, ne le fait pas *souffrir* et ne risque pas de mettre, à la longue, son existence même en péril ?

Les autres aussi ont entendu ma question et tous, Ian compris, me foudroient du regard comme si je venais de soulever un problème inconvenant et même, à la limite, légèrement obscène.

Je ne pensais pas produire un tel effet ! La question m'est venue, je l'ai posée, tout naturellement. Sans doute parce j'ai toujours admis, dès le départ, cette possibilité de vie venue d'ailleurs et simultanément, ce respect automatique dû à toute autre forme de vie, si différente, si éloignée soit-elle de notre expérience quotidienne.

Auprès des physiciens, biologistes et je ne sais quoi encore agglomérés autour du microscope électronique, je viens, c'est incontestable, de ramasser le bide du siècle !

Mais auprès des P.B., ma sollicitude, mon souci instinctif, spontané, irraisonné, du sort de cette macrocellule exposée aux flux d'électrons du microscope me font, ce n'est pas moins incontestable, remonter de nombreux crans dans leur affection, ou si nos sentiments humains peuvent se traduire à cette échelle, disons plutôt : dans leur estime.

Une réaction qui s'exprime, une fois de plus, par cette vague de bien-être à la fois gratifiante et d'une façon ou d'une autre, légèrement humiliante, mais je sais qu'il s'agit là d'une interprétation purement subjective, que ressent le toutou sous l'index qui le gratte en travers des oreilles...

OceanofPDF.com

CHAPITRE XI

Nous ne revoyons ni Ian ni aucun de ses collègues pendant plusieurs jours. De deux choses l'une :

Où l'examen, au microscope électronique, du «mitochondre», qu'ils ont filmé, de surcroît, par la chambre photographique sise à la base de l'appareil, leur a fourni, pour quelque temps, large matière à réflexion.

Où ils se sont rendu compte qu'ils n'avaient pas, qu'ils n'avaient plus tellement besoin de nous pour communiquer avec lui, avec eux, et pour l'instant du moins, nous foutent une paix royale.

Paix qui ne laisse pas de nous inquiéter, Béatrice et moi. Si jamais ils décident, un de ces jours, qu'ils n'auront plus *jamais* besoin de nous, est-ce qu'ils nous ménageront davantage qu'ils n'ont ménagé le « mitochondre », dans la chambre d'exposition de leur microscope? Après tout, la vie que nous menons, dans cette propriété bien gardée, avec tennis, piscine, salle de gym, ping-pong, tout ce qui peut agrémenter l'existence à l'intérieur d'une prison dorée, doit revenir cher, à la longue, aux contribuables. Moins que l'échec d'un projet spatial ou l'explosion accidentelle d'un réacteur nucléaire, mais à moins que le système des « caisses noires » ne fonctionne sans accroc, il y aura toujours quelqu'un pour faire remarquer, tôt ou tard, que la dépense est désormais injustifiée et faire supprimer ce poste comptable... en même temps que nous-mêmes! Une conclusion assez désagréable dont nous avons déjà discuté, et dont nous discutons encore, cette nuit-là, avec les « mitochondres ».

« Mitochondres » — prononcer mitocondres, sans cet h étymologique, et pas la peine de chercher le mot dans le dictionnaire — c'est le nom que les grosses têtes ont décidé d'attribuer à nos « points brillants ». Parce que, pour eux, l'ensemble des « mitochondries », ces usines productrices d'énergie de la cellule, est, proportionnellement à leur taille, beaucoup plus important chez ces êtres macrocellulaires que dans les cellules habituelles, ils les ont baptisés «mitochondres». Pourquoi pas? Ça n'en dit pas davantage au profane que la plupart des noms scientifiques et c'est moins compliqué, à tout prendre, que la moyenne des termes pharmaceutiques du style diméthyléthylmalonilurée. Va donc pour les mitochondres et en avant la musique !

C'est dans l'obscurité de la chambre à coucher, généralement après avoir épanché, dans l'amour, le plus gros de nos tensions quotidiennes, que nous recevons le mieux les mitochondres. Nous n'ignorons plus, maintenant, que cette luminescence qui a permis nos premiers contacts avec eux ne constitue nullement un caractère permanent de leur métabolisme. Ce n'était qu'un artifice, qu'ils continuent d'employer, du reste, pour que nous puissions les voir. Bonne raison, en somme, de ne pas regretter la désignation de « points brillants » qui n'était, après tout, que provisoire et plutôt arbitraire.

Hormis, de très loin en très loin, quelque notion particulièrement abstraite et difficile à traduire, la conversion de leurs ondes modulées en langage accessible à notre cerveau se passe désormais sans difficulté aucune. Quelque part chez eux ou chez nous ou grâce à la combinaison harmonieuse des deux, va savoir. Pour prendre un exemple :

— Seriez-vous capables de subsister indépendamment les uns des autres ou bien ne pouvez-vous exister qu'en fonction de l'ensemble ?

— La vérité se situe quelque part à mi-chemin. Comme dans le cas d'un homme isolé à la surface de cette planète. Il pourrait sans doute survivre quelque temps, mais resterait-il un homme s'il devait continuer à vivre, indéfiniment, séparé des autres hommes ?

— Chacun de vous possède donc une véritable individualité, mais toujours étroitement liée à l'ensemble des autres ?

— Pour utiliser, une fois encore, l'artifice de l'assimilation anthropomorphe, est-ce que chaque être humain ne possède pas son individualité... mais ne pourrait l'exprimer s'il n'existait pas les autres ?

Béatrice intervient dans la « conversation », et si parfaite est l'osmose mentale qui s'établit également, entre elle et moi, lorsque nous dialoguons avec les mitochondres, que « j'entends » clairement résonner, dans ma tête :

— Plutôt qu'à l'ensemble de tous les hommes, ne serait-il pas plus exact de comparer votre,, organisation globale à celle d'un homme dont les milliards de cellules s'écarteraient les unes des autres... sans jamais cesser d'intercommuniquer les unes avec les autres ?

— Il y a de ça... quoique l'image reste malgré tout grossière, comme toutes les comparaisons anthropomorphes.

Je lutte intérieurement comme un beau diable pour parvenir à mettre en mots l'idée qui gigote, les pattes en l'air, dans ma boîte en os :

— Est-ce que la comparaison avec un gigantesque «ordinateur bionique»... tout en demeurant grossière... ne serait pas plus exacte?

Suit ce que j'appellerais un long silence, si nos échanges se passaient vraiment par la voie acoustique. Enfin :

— Ce n'est pas tout à fait ça, non plus... mais l'image n'est effectivement pas sans mérites... dans la mesure où certaines... combinaisons... certaines dispositions géométriques, dans l'espace... nous sont nécessaires pour exercer certains effets sur la matière... dégager certaines formes d'énergie...

Les « points brillants » ou les mitochondres en état d'excitation lumineuse reproduisent en effet, au sein de l'obscurité dense, diverses figures qui se fondent successivement, harmonieusement, les unes dans les autres avant de réaliser, sous nos yeux, une nouvelle construction géométrique dont le nom — tesseract — s'imprime dans mon subconscient avant sa définition technique : cube à quatre dimensions.

Réalisation étrange, mal concevable, par un esprit peu versé dans les arcanes de la topologie, qui flotte paresseusement dans l'air et que nous suivons, sans à peine en avoir conscience, jusqu'à la fenêtre ouverte afin de la regarder se perdre dans la nuit.

Encore « se perdre » n'est-il pas le mot. Elle est là, quelque part, invisible mais présente, et dans ce ciel où ne traîne pas un nuage, éclate, subitement, un éclair ramifié d'une luminosité, d'une violence inconcevables.

Que suit, à moins d'une seconde, le roulement puissant d'un tonnerre improbable.

Brièvement, réapparaît l'image du tesseract, auprès du tronc noueux d'un des rares grands et gros arbres qui parsèment la propriété. Un second éclair en jaillit, qui frappe le tronc à sa base et l'arbre s'abat, lentement, écrasant sous sa masse une petite fortune en massifs de fleurs et en arbrisseaux artistement taillés.

Nous nous retrouvons tout à coup, Béatrice et moi, nus et frissonnants près de cette fenêtre ouverte et regagnons, jambes tremblantes, la chaude sécurité de notre lit. La fraîcheur de la nuit, bien sûr. Mais aussi, mais surtout, le choc différé de ce que nous venons de voir.

Quelle sorte de puissance seront-ils donc capables de développer, ces « mitochondres », lorsqu'ils voudront vraiment s'en donner la peine ?

Quarante-huit heures plus tard, nous réveille au milieu de la nuit, dans le même sursaut convulsif, l'impulsion irrésistible d'aller voir ailleurs si nous y sommes.

Plus facile à dire qu'à faire... Quoique brutalement arrachés au sommeil, nous n'arrivons pas à nous redresser et retombons immédiatement, sans force. L'esprit est lucide et bien disposé, mais... la chair est faible ! Très vite, s'impose une certitude :

— Drogés! On nous a drogués, hier soir!

Je réussis à sortir du lit, mais glisse et m'affaisse lamentablement, comme un sac aux trois quarts vide, sur la moquette. Mes jambes ne me portent pas. Quoi qu'ils aient pu nous refiler, la veille, dans le plat du jour, c'était costaud et à dose massive. A contretemps, la voix des mitochondries se manifeste à l'intérieur de nos têtes :

— Une substance chimique qui sape votre énergie...

C'est moins une question qu'une constatation, mais je m'entends murmurer, tout de même :

— Exact.

Et la réaction ne se fait pas attendre :

— Restez allongés. Immobiles.

Consigne d'autant plus opportune que c'est à peu près la seule chose qu'il nous soit possible de faire, pour le moment. Dans cette position, nous pouvons observer l'apparition des points brillants au-dessus de nous, leur répartition « en baleines de parapluie » tout au long de nos corps inertes. Ils pourraient exécuter la même manœuvre sans se rendre visibles, mais je suppose qu'ils ont également pénétré les mystères de « l'effet placebo ». Le temps pour eux de se brancher sur ces « méridiens » des acupuncteurs, ou tout autres « lignes de forces » existant dans notre organisme, et nous passons un assez mauvais quart d'heure à chasser de notre système les saletés qui l'inhibent... Un processus qui réclame, normalement, des heures et des heures... Je baigne dans une transpiration abondante et je peux voir, du coin de l'œil, que Béatrice n'est pas plus à l'aise, dans sa peau. Puis l'impression s'estompe, et quand sous l'aiguillon d'un « Lève-toi et marche ! » non exprimé, nous parvenons à reprendre la position verticale, c'est pour constater que le mauvais quart d'heure n'a pas duré plus de quelques minutes et qu'à part un léger vertige résiduel, nous sommes, de nouveau, en parfait état de fonctionnement.

L'étape suivante ? Enfiler nos vêtements et sortir dans le couloir, cœur battant le tam-tam, oreilles en batterie, avant même d'avoir totalement pigé ce qui nous arrive. Je réalise, en fait, à retardement, que tout ce qui vient de se passer, remise à neuf du matériel, rhabillage et sortie rapide, s'est déroulé dans le noir, en un temps record, sans un geste inutile, avec une précision absolue. Exactement comme si nous étions soudain devenus nyctalopes. Mais je serais incapable, rétrospectivement, de dire si nous distinguons les objets, dans l'obscurité, ou si nous avons agi au radar, guidés par ces mêmes mitochondries qui ont si bien orchestré nos réveils en fanfare !

A partir de là, s'offrent deux possibilités : droite et gauche. Droite vers l'escalier, gauche vers les pièces du fond. Pas un instant, nous n'envisageons l'escalier, mais disparaissions dans une des pièces du fond alors que des pas résonnent, avec une discrétion relative, sur les dalles du rez-de-chaussée. Commencent à faire grincer les marches. Je vois, par l'entrebâillement de la porte, deux des gardes prendre pied sur le palier. S'approcher sans trop de précautions pour venir stopper, côte à côte, devant la chambre que nous avons désertée. Est-ce qu'ils n'ont pas toutes les raisons de se croire tranquilles ?

Un des deux manœuvre la poignée de la porte. S'étonne, doucement, qu'elle ne soit pas bouclée de l'intérieur. L'autre doit lui sortir une grosse blague, à mi-voix, car ils se marrent tous les deux. Mais en bons professionnels, ne dégainent pas moins leurs armes avant de pénétrer dans la chambre.

Béa chuchote :

— On file ?

— Non, attends! Quand ils vont voir que nous sommes partis...

Mais bien qu'ils aient donné de la lumière, à leur entrée, rien ne se passe. Plus d'une minute s'écoule. Est-ce qu'ils ne devraient pas être déjà ressortis en gueulant au charbon? Je quitte notre planque. Travaille des pointes jusqu'à la porte restée grande ouverte.

Extraordinaire ! Dressés face à face, ils se braquent mutuellement, leurs traits crispés refusant encore de presser la détente. Je lance désespérément :

— Non ! Trop de bruit !

Mon cerveau diffusant vite fait, avant de trouver les mots pour le dire, l'image qui se matérialise, lentement, sous mes yeux : celle, assez incongrue, de ces deux types qui lèvent, pesamment, leur poing armé.

L'abattent, avec une simultanéité parfaite, sur le crâne de leur vis-à-vis. Pas heureux, c'est visible, d'avoir à faire ce qu'ils font, mais incapables de s'en empêcher. Le double choc mat os contre métal me fait douter sérieusement, après coup, d'avoir, en préconisant cette autre solution aux mitochondres, tellement favorisé les deux gardes!

Nous ne nous attardons pas à leur prodiguer les premiers (ou les derniers) secours. En plus de nos alliés invisibles, le simple bon sens nous pousse à ne pas traîner dans le secteur. Juste assez pour ramasser les calibres et, sur l'impulsion du moment, faire les poches des deux types. Bonne inspiration. Chacun d'eux a sur lui deux mille dollars en billets de cent. La prime convenue, pour notre élimination discrète ?

Nous descendons l'escalier, traversons le hall dallé du rez-de-chaussée. Une voiture attend là dehors, avec un troisième type qui sifflote en grillant une cigarette. Apparemment, cette opération « fermeture des bouches devenues inutiles et, si libérées, trop bavardes » ne devait mobiliser que des effectifs réduits. Il est vrai que si les mitochondres ne nous avaient pas réveillés...

Comment écarter le chauffeur sans risquer de déclencher l'alerte générale? Sortir carrément, l'arme au poing? Trop aléatoire s'il tente un plongeon dans la nature et décide de refaire Fort Alamo. Je charge donc Béa sur mon épaule et traverse, dans cet équipage, l'espace découvert qui nous sépare de la voiture. Dans la semi-obscurité du dehors, le type regarde approcher cette silhouette courbée sous le poids d'un corps inerte et ricane :

— Pourquoi vous les avez rhabillés ? Là où on les emmène...

Il se penche afin d'ouvrir la portière alors que Béa retombe souplement sur ses pieds, et je l'assomme d'un coup de crosse sans lui laisser le temps de se redresser. Je n'ai pas requis l'aide des mitochondres, pour ce bref épisode, et je ne le regrette pas. Il faut bien, de temps en temps, faire quelque chose soi-même, pour soi-même. Autrement, on acquiert, très vite, une mentalité d'assisté...

Encore deux mille dollars, dans la poche du chauffeur. Agréable de savoir que nous n'aurons pas au moins, durant quelques semaines, de gros problèmes d'argent. Je m'empare, en même temps, du module de commande d'ouverture automatique de la grille du parc et moins de dix minutes plus tard, nous roulons sur une route américaine à n'en plus pouvoir.

Non que ce soit une surprise. Ils nous avaient bien amusés, Ian et les autres, avec leurs bandeaux sur les yeux et leurs casques et toutes leurs précautions enfantines pour garder leur secret de Polichinelle avant de décider, finalement, qu'il serait plus sûr de nous éliminer. Le jour où, la curiosité prenant le pas sur l'indifférence, nous avions voulu savoir dans quel pays nous étions, il nous avait suffi de le demander aux mitochondres !

Donc, nous sommes aux U.S. Plus précisément, en Californie. Quelque part, nous apprennent les poteaux indicateurs, dans la vallée de San Fernando, à quelques dizaines de bornes de Los Angeles. Le microscope électronique auquel nous avons eu affaire serait-il celui de la célèbre University of California, Los Angeles? L'U.C.L.A. chère aux fabricants de T-shirts ?

Nous roulons tranquillement, dans la douce nuit californienne, et je ne peux m'empêcher, parfois, de loucher vers Béatrice qui se tient très droite, sur le siège voisin, regardant autour d'elle avec un intérêt paisible, comme si nous revenions d'un simple pique-nique. Nous sommes loin de la fille un peu effarouchée, un peu maniaque, un peu prude, que je m'étais promis de draguer, sur le ferry de Gregolimano. Je trouve, en elle, quelque chose de subtilement changé. Je la trouve superbe et je la trouve... radieuse !

— Béa...

— Oui, Eric?

— Comment peux-tu être aussi calme alors que nous avons laissé, derrière nous, trois types au crâne plus ou moins fendu... peut-être pour de bon...

— Dont l'intention était de nous supprimer, c'est bien ça ? Parce qu'ils estimaient ne plus avoir besoin de nous, et que s'ils nous relâchaient, nous risquions d'ébruiter l'histoire des mitochondres ?

— Exact. Mais à présent, nous sommes en cavale, Béa, dans une voiture volée, et si la police nous arrête, la version des... survivants de la tribu des Crânes Fêlés n'aura pas grand-chose à voir avec celle que nous offrirons pour notre défense !

Après une courte pause :

— Et malgré ça, tu ne parais avoir aucune inquiétude!

Elle hausse les épaules.

— Parce que même si c'est de l'inconscience... je n'ai aucune inquiétude !

— Aucun regret, non plus, de t'être laissée entraîner... largement par ma faute... dans cette histoire insensée ?

Elle pose sa main sur ma cuisse en tournant, vers moi, des yeux légèrement embués.

— Il m'arrive de me réveiller la nuit, Eric... terrorisée à l'idée que ces choses pourraient ne s'être jamais produites... ou cauchemar encore plus affreux... que tu pourrais les partager avec quelqu'un d'autre !

Je dois me tenir à quatre pour refréner l'allégresse qui monte en moi, bouillonnante et chaude comme un geyser, au point de me brouiller la vue. Il est évident que nous ne sommes plus tout à fait normaux, elle et moi, pour prendre dans la foulée tout ce qui se passe en nous et autour de nous. Il est évident que d'une façon ou d'une autre, nous nous sentons, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sous l'influence et la protection des mitochondries.

Ce que Béra traduit par :

— C'est eux qui nous rendent si sûrs de nous, n'est-ce pas, Eric ?

J'ouvre la bouche pour lui dire que c'est une attitude dangereuse, parce que les facultés des mitochondries ne sont pas les nôtres, qu'ils ne seront peut-être pas toujours là pour nous les prêter au moment crucial et que nous aurions tort, dans ces conditions, de nous considérer comme des êtres supérieurs, protégés en permanence par des anges gardiens à l'épée flamboyante... lorsque la voiture de police surgit de la nuit comme un météore, fonçant dans notre sillage avec ses phares multiples, son projecteur tournant et sa sirène infernale hurlant au ciel comme une banshee déchaînée, un jour de sabbat, sur la lande écossaise !

Si vite lancés à nos trousses ? Ça me paraît invraisemblable, mais en fait, ces gens-là sont chez eux. Un simple coup de fil, une diffusion radio du type et du numéro de la voiture recherchée, et voilà le travail ! Les gens de la propriété sont certainement assez protégés eux-mêmes, au top niveau, pour que les flics ne viennent pas ensuite fourrer le nez dans leurs affaires...

Apparition fantastique vrombie par la nuit, bardée de ses lumières multicolores, la voiture de police gagne rapidement sur nous. Déboîte pour nous doubler, puisque nous n'avons pas l'air de vouloir nous ranger sur le premier parking latéral. Avec l'intention évidente de nous rabattre comme ils savent si bien le faire, sur le bas-côté de la route.

Ils s'alignent à notre hauteur, le flic assis à la place du mort grimaçant et gesticulant, pistolet au poing, en vociférant des trucs pas aimables. C'est à

ce moment-là que leur voiture s'écarte, piquant à l'oblique vers la berme opposée. J'entrevois le conducteur crispé sur son volant, les yeux exorbités, le visage convulsé, la bouche ouverte sur une clameur d'épouvante. In extremis, son collègue tente de redresser. Impossible. La voiture quitte la route, bondit par-dessus la berme, décrit plusieurs tonneaux dans les terres cultivées. Je regarde en arrière et demande à Béma de continuer d'observer ce qui se passe alors que nous atteignons le premier virage et Dieu merci, le réservoir du véhicule n'explose pas, comme dans toute bonne séquence de poursuite cinématographique, c'est tellement plus spectaculaire ! Peut-être les hommes, sinon le véhicule, s'en tireront-ils avec des dégâts mineurs ? Béma triomphe, les yeux pleins d'étoiles :

— Tu vois ? *Ils* veillent sur nous ! *Ils* ne les laisseront pas nous reprendre !

Je grogne entre mes dents :

— J'en accepte la perspective, chérie... mais pas au prix d'une hécatombe ! Après tout, ce n'est pas les flics qui veulent nous éliminer. Les pauvres types ne font que se conformer aux ordres !

— Mais le résultat sera le même, s'ils nous recollent dans leurs pattes !

Logique impeccable. Impeccable, mais impossible. Sous prétexte que les mitochondries nous ont à la bonne, nous ne pouvons tout de même pas les laisser expédier la police des Etats-Unis dans les décors, chaque fois qu'une voiture-patrouille va nous prendre en chasse ! Alors ? Obtempérer ? Nous rendre aux forces de l'ordre ? Et tenter de les convaincre que les méchants sont de l'autre côté ? Du côté de ceux qui possèdent le pouvoir de les lancer sur nos traces, c'est-à-dire de leur côté ? Ils ne nous croiront jamais si nous leur contons des craques. Ils nous croiront encore moins si nous leur disons la vérité pure. Et nous nous retrouverons, inéluctablement, dans les griffes de ceux auxquels nous venons, miraculeusement, d'échapper...

Quand nous débouchons sur une route à quatre voies et qu'au bout de quelques kilomètres, ça recommence de plus belle : elles sont deux, cette fois, jaillies d'une bretelle latérale, qui nous donnent la chasse, j'articule mentalement, de toutes mes forces, et Béatrice avec moi, la description de ce que nous voudrions *les* voir faire aux monstres flamboyants accrochés à nos basques.

Les deux voitures-patrouilles rappliquent comme une paire de dragons fonçant à la curée, et Tune d'elles amorce un dépassement tandis que l'autre

nous talonne, dans le duo des sirènes hululant à pleine gomme. Béatrice halète :

— Mais qu'est-ce *qu'ils* foutent ? Qu'est-ce *qu'ils* attendent ?

Parlant des mitochondres. Et soudain, la chose arrive. Vu de ma place, même avec le peu de loisir dont je dispose, c'est presque imperceptible. Visible, pourtant. La voiture qui allait nous doubler semble piquer du nez, mais c'est parce que son arrière se décolle de la route. Elle perd immédiatement du terrain, zigzaguant un peu sans danger réel d'aller se planter dans le décor tandis que ses roues arrière s'emballent follement, tournant dans le vide à quelques centimètres de la chaussée.

Simultanément, la voiture talonneuse fait de même et toutes deux décroissent rapidement, derrière nous. Aucun véhicule n'avance, sinon sur sa lancée, lorsque ses roues motrices n'ont plus rien à se mettre sous les pneus que l'air nocturne !

Béatrice jubile avec une mauvaise foi désarmante :

— Youpie ! Je le savais, qu'on pouvait compter sur *eux* !

J'aimerais mieux la voir conserver quelques doutes. Son assurance croissante commence à m'effrayer. Je ne voudrais pas qu'elle en arrive à tenter des choses folles en se disant que les mitochondres l'en tireront toujours !

S' imagine-t-elle, par exemple, que tous nos problèmes soient résolus parce qu'ils nous ont aidés à mettre dans le vent trois voitures de la police américaine? Jusqu'où pense-t-elle que nous puissions aller, comme ça, dans ce pays allié devenu provisoirement ennemi, s'ils nous ont vraiment lâché aux fesses un avis général de recherche ?

CHAPITRE XII

Comme dans un cauchemar récurrent, deux autres voitures-patrouilles, à moins que ce ne soient les mêmes, reviennent très fort dans notre sillage. Sans que nous ayons à leur souffler de nouveau la manœuvre, les mitochondres nous en débarrassant, par la même méthode, et cette fois, l'opération ne va pas sans casse. Les deux véhicules trouvent le moyen de se heurter, par la tangente, alors qu'ils sont dressés sur leurs pattes de devant, et finissent, l'un dans le fossé, l'autre contre le rail qui sépare, à cet endroit, les voies montantes des voies descendantes. Béa, décidément vindicative, en trépigne de joie. Elle oublie qu'ils ont la radio, à bord ! Que pourrions-nous faire s'ils nous commandent un bon gros barrage routier, entre ici et Los Angeles?

A la première bretelle qui se présente, je quitte la quatre voies et m'enfile résolument dans un dédale de petites routes qui, si elles ne conduisent nulle part, ont au moins le mérite de nous écarter des sentiers un peu trop battus par la police. Nous roulons bientôt dans une de ces banlieues interchangeables riches en petites maisons à pelouses bien tondues et tricycles d'enfant oubliés pour la nuit dans l'allée centrale dont le cinéma américain nous a si souvent offert l'image. La plupart des voitures ont été rentrées, la veille, dans les garages à sortie directe sur la rue, mais il y a toujours des négligents pour laisser les leurs coucher dehors, et je finis par stopper la nôtre dans un coin discret, au fond d'une poche d'ombre épaisse. Ce serait bien le diable que les flics viennent la chercher là avant des heures...

Les quinze-vingt minutes qui suivent, nous les passons à cheminer d'un pas de promenade, tendrement serrés l'un contre l'autre, au cas où nous croiserions quelque noctambule, en faisant un arrêt-grosse bise auprès de chacune des voitures abandonnées en plein air. J'en profite pour essayer, subrepticement, la poignée de la tire, mais jusque-là, macache ! J'ai pourtant lu bien des fois, dans les polars, que parmi les conducteurs assez insoucients pour confier leur voiture à la rue, il y en a toujours un ou deux qui poussent carrément l'insouciance jusqu'à oublier leurs clefs pendues au tableau de bord. Mais après quelque douze ou quinze patins roulés par une Béa qui ne fait pas semblant, tout ce que j'ai acquis, c'est du mou dans les rotules, du dur dans une autre zone et la conviction que les auteurs de polars

sont des jean-foutres qui ne se donnent pas la peine de vérifier leurs informations à la source.

C'est alors qu'ils décident d'intervenir...

Ma main se crispe sauvagement, involontairement, sur la poignée de la portière, derrière le dos de Béatrice. Tandis que se dégage, de la serrure, une nette sensation de chaleur. J'accentue mon effort — toujours sans l'avoir prémédité — il y a un brusque déclic et quand la portière s'entrebâille, un peu de fumée en émane. Je tâte le métal, autour de la poignée. Il est chaud. Très chaud. Nous embarquons sans chercher à comprendre.

Le contact, à présent. Là encore, j'ai tellement lu que c'était simple comme bonjour d'extraire les fils de là-bas dessous afin d'établir le contact que c'est exactement ce que je fais. Strictement au pif. Et ça marche. Béa, l'œil brillant, chuchote :

— Bravo, Eric !

Mais était-ce uniquement une question de pif? Moi qui n'ai jamais pu réparer une prise de courant sans faire sauter les plombs dans tout l'immeuble, je doute sincèrement, après coup, d'avoir réussi au premier essai, tout seul comme un grand. Qui peut le plus peut le moins, et ces créatures capables de déclencher la foudre doivent *sentir* les courants électriques et les champs magnétiques induits au point de pouvoir guider la main d'un mauvais bricolo dans mon genre, non?

Nouveau, ça, d'ailleurs, dans nos relations avec *eux*. Voilà maintenant qu'ils observent, interprètent, interviennent, enfin, dans des domaines aussi purement terrestres que le circuit d'allumage d'une automobile! Je me remémore, brièvement, cette comparaison que j'ai faite, il n'y a pas si longtemps, avec un gigantesque « ordinateur bionique ». Pour un ordinateur, il n'y a pas de petites et de grandes informations. Il n'y a que des données, toutes égales, intégrées à mesure de leur entrée dans tel ou tel programme. L'ensemble des mitochondries fonctionne bien, semble-t-il, comme un ordinateur bionique autoprogrammant, à la capacité d'absorption vraisemblablement illimitée.

Pas Byzance, cette caisse que nous venons d'emprunter, mais suffisamment banale et usagée pour ne pas attirer l'attention, a priori. Une autre voiture nous frôle les moustaches, au premier carrefour, et Béa s'exclame :

— Eric ! C'est pas la...

Je lui confirme :

— C'est !

Notre propre voiture, si j'ose dire, celle qui devait nous emmener vers notre destin, et qui s'engage, devant nous, dans la bretelle ramenant à l'autoroute. Béa s'étrangle :

— Ça, alors !

Et je hausse les épaules.

— Nous cherchions bien à piquer une tire ? Apparemment, nous n'étions pas les seuls et nous, nous avons laissé la portière ouverte et les clefs sur le tableau de bord !

D'instinct, je me maintiens, en deçà de la vitesse autorisée, à deux ou trois véhicules de la voiture en question, dans le flot qui s'enfle, peu à peu, de la circulation du petit matin.

Là, c'est vraiment une question de pifomètre et je ne comprends quelque chose, d'ailleurs, à ma propre intuition, que lorsqu'elle se réalise ! Un barrage de police nous attend, à l'entrée de Glendale, faubourg nord de Los Angeles, une chicane sans vérification des identités qui ne ralentit guère le trafic et ne doit viser, par conséquent, que les véhicules.

Effectivement, sitôt qu'ils repèrent la voiture doublement volée, assez de bouches à feu réglementaires pour refaire Stalingrad la braquent de tous côtés et le véhicule se range en marge de la route tandis que d'autres flics entreprennent de débayer la chicane, intimant aux usagers, de la voix et du geste, l'ordre d'aller vaquer, sans plus traîner, à leurs affaires quotidiennes.

J'aperçois, au passage, les deux jeunes passagers de la voiture stoppée. Ils sont pâles comme des yaourts et ne comprennent rien à ce qui leur arrive. Comment une voiture dérobée quelques minutes plus tôt peut-elle leur valoir cet accueil enthousiaste? Avec tous ces flingues pointés sur leurs modestes personnes comme s'ils s'appelaient Bonnie and Clyde et le sergent qui décroche, là-bas, son radiotéléphone! Béatrice murmure, alors que nous pénétrons dans L.A. :

— Tu comprends ce que ça signifie ?

— Apparemment que seul, le vol de la voiture a été signalé... probablement avec l'ordre d'en retenir les occupants jusqu'à ce que... qui de droit puisse venir les récupérer... Apparemment aussi, qu'ils n'ont lancé contre nous aucun avis général de recherche !

— Pourquoi?

— Sans doute parce qu'ils auraient dû tout dire... les noms figurant sur nos papiers, notre nationalité française, etc. et qu'il y aurait toujours eu quelqu'un, parmi les fonctionnaires français en poste à Los Angeles... pour demander des explications et rendre l'affaire un peu trop officielle !

Je secoue la tête, sourcils noués.

— Apparemment, enfin, que si nous ne traînons pas trop, nous avons une chance de quitter le pays, par un des premiers vols réguliers, avant qu'ils ne perdent les pédales au point de le diffuser... ce fameux avis général de recherche !

Quelques précautions élémentaires, tout de même, avant de courir cette chance... Abandonner la voiture, d'abord, sur un parking du centre-ville. Il leur faudra un bout de temps, même après sa découverte, pour faire le rapprochement entre l'endroit où elle a été volée, et celui où ces infortunés délinquants juvéniles ont piqué l'autre tire... Transformer notre apparence, ensuite, dans une certaine mesure, mais à L.A. où tant d'acteurs de second plan font modifier la leur, chaque jour, afin d'affronter la régie des studios avec des caractéristiques plus conformes aux rôles en cours de casting, rien de plus facile que se faire coiffer et teinter différemment, dans l'un des innombrables salons disponibles. Lunettes par là-dessus, et surtout, transformation radicale de la *silhouette* de notre couple. Je ne suis pas petit, mais une paire de ces «souliers échasses» à quatre cent cinquante dollars, fabriqués par les bottiers hollywoodiens pour les personnages en quête de hauteur, font de moi quelqu'un de beaucoup plus proche du double mètre. Pendant que Béatrice, qui est de taille moyenne, en perd un maximum dans des sortes de ballerines extra-plates. Important, l'allure *collective* d'un couple ! Rien de mieux pour tromper les observateurs éventuels que de leur offrir un grand et une petite alors qu'ils attendent un couple raisonnablement assorti.

C'est dans cet équipage, avec une garde-robe entièrement renouvelée et la valise au poing, que nous nous présentons à l'aéroport. Animation moyenne, en cette saison. Prochain vol pour New York dans une heure et des poussières. Deux places payées cash, (aux frais de la princesse). Je repère, du coin de l'œil, trois ou quatre types qui se baladent de long en large avec des airs de peigner la girafe, mais qui ne perdent pas une miette de ce qui se passe alentour et se réfèrent discrètement, de loin en loin, à des photos ou à des fiches signalétiques sorties de leur poche. Pas un n'accorde un second

regard à cette paire hétéroclite composée d'un escogriffe en tweed à carreaux et d'une nana beaucoup plus petite qui n'arrête pas de jacasser, le nez levé, l'expression revêche, comme si son sport favori était d'engueuler ce malheureux garçon, en permanence. Bref, l'image parfaite de la petite emmerdeuse et du pauvre grand qui n'aura pas trop de sa vie pour regretter de n'avoir pas dit non, le jour de son mariage !

Moment de suspense, en revanche, à la vérification des passeports. Le préposé — noir — met si longtemps à étudier les nôtres que je commence à me demander s'il sait lire ou s'il n'a pas, sous son comptoir, une liste sur laquelle figurent nos deux noms. Lorsqu'il relève la tête pour nous comparer, l'œil soupçonneux, aux photos noir et blanc de nos passeports, j'enlève mes lunettes et précise, avec un sourire :

— Oui, j'ai changé de coiffure...

— ... et il avait quelques années de moins, là-dessus! Pas encore besoin de binocles! Moi, les miennes, c'est uniquement pour le soleil...

Les sourcils du gars remontent de trois centimètres et son léger hochement de tête, alors qu'il referme les passeports et me les rend, exprime, mieux que toute parole :

— Allez-y, vieux ! Vous êtes assez puni comme ça !

En route vers la salle d'attente du vol de New York, je glisse à Béatrice :

— Géniale ! Tu as été géniale !

Elle hausse les épaules, violemment, et repart de plus belle, dressée sur ses ergots :

— Et ce n'est rien à côté de ce que vous auriez entendu, tous les deux, s'il avait remarqué, pardessus son comptoir, que tu paraissais plus grand que la taille mentionnée sur ton passeport... Oui, Monsieur est coquet ! Monsieur porte des souliers élévateurs ! Pour avoir l'air encore plus bel homme ! Si ça n'est pas l'indice d'un complexe d'infériorité, ça, Monsieur l'Agent, hein, qu'est-ce que c'est?

«Plus fort que moi, quand je me retourne pour jeter un dernier coup d'œil par-dessus mon épaule, le noir parle à son collègue — blanc — et tous deux nous suivent du regard, le visage figé dans une grimace de profonde commisération, en secouant doucement la tête.

Le vol New York-Paris s'est passé sans plus d'incidents, sans plus de difficultés que le vol L.A. New York.

Nous trouvons à Orly, sans trop de peine, un chauffeur de taxi qui accepte les dollars et c'est à mi-chemin de la porte d'Italie que le poids conjugué de nos incertitudes nous tombe sur le dos comme une tonne de briques. Jusque-là, c'était simple. Nous étions en cavale devant des gens qui, n'ayant plus besoin de nous, jugeaient plus expédient de nous faire disparaître. Notre retour en France, hélas, pose plus de problèmes qu'il n'en résout. Une fois rentrés à Paris, qu'allons-nous faire?

Pour commencer, où irons-nous? Plus précisément : où serons-nous en sécurité ? A notre ou à nos anciens domiciles? En admettant qu'ils aient cessé d'être sous surveillance, est-ce que les gardiens n'ont pas reçu, des autorités, la consigne impérative d'appeler un certain numéro, si jamais nous remontrons le bout du nez dans le secteur? Peut-être même ont-ils reçu, de plusieurs « autorités », plusieurs numéros? Chacun avec mise en demeure à peine voilée de l'appeler en priorité ou gare la casse? Donc, pas de réemménagement dans nos anciennes crèches, mais alors ?

Les flics? Je nous entends d'ici leur raconter que nous sommes menacés par des agents américains désireux de garder pour eux les secrets des mitochondres. Kekcékça, les mitochondres? Des extraterrestres mono et macrocellulaires? Ben voyons! Nous, on est les mousquetaires du roi et si vous croyez qu'on a le temps de rigoler entre nos macros à nous et nos dealers et nos agresseurs de vieilles dames et nos terroristes !

Donc, pas de flics, pas d'autorités à la « compétence » toujours douteuse... Nos ressources financières? Pas de problème dans l'immédiat, grâce aux six mille dollars déjà écornés de deux voyages L.A. Paris, mais ils ne dureront pas toujours, surtout avec le dollar revenu de son record olympique de dix francs à six cinquante et des...! Quant à resolliciter prématurément nos anciens postes, dans nos anciennes boîtes... monter revoir plus haut à la rubrique «gardiens». Nos employeurs, eux aussi, ont certainement reçu des consignes.

Et nos deux noms rapprochés, accouplés, pour ainsi dire, sur la liste de vol du Boeing qui vient de se poser? N'est-il pas possible qu'à l'aéroport également, des consignes aient été données... Du coup, je me retourne pour jeter un œil par la lunette arrière, mais avec la circulation qui règne sur l'autoroute du sud, à cette heure, va savoir si nous sommes suivis! Béatrice note mon sursaut et je lui adresse un petit signe rassurant. Qui ne me rassure pas du tout moi-même. Plus j'y réfléchis, moins je pense que nous allons

pouvoir nous débrouiller tout seuls, mais si nous devons rétablir le contact avec ces « autorités » parallèles, que ce soit, du moins, sur notre propre initiative...

Nous descendons, sous l'étiquette de «Monsieur et Madame», au Sofitel proche des péripys, et je songe, trop tard, que le chauffeur de taxi... mais non, casse-cou ! Il ne faut tout de même pas que ça tourne à la psychose de l'homme traqué et quoi de mieux, pour se perdre dans la foule, que ces immenses caravansérails au confort anonyme ?

Cette nuit-là, dans l'obscurité relaxée de la chambre, nous avons, avec eux, une longue « conférence ». Ils « parlent ». Ils nous « disent » :

— Leur décision de vous éliminer, aux Etats-Unis, était logique... Nous avons tout fait pour leur laisser croire que la communication, entre eux et nous, était désormais totale et définitive...

— Mais pourquoi ?

— Vous nous aviez dit que les choses, dans ce cas-là, se passeraient probablement ainsi, et nous tenions à le vérifier.

— Pourquoi?

— Chaque expérience nouvelle que nous faisons nous en apprend un peu plus sur les méandres de la mentalité humaine et l'attitude globale de l'humanité, si nous nous révélons un jour à l'ensemble du monde.

Je tente, nous tentons désespérément, Béatrice et moi, de les persuader que les faits et gestes de quelques-uns, surtout placés par leurs fonctions dans des positions très particulières, ne sauraient être représentatifs de l'humanité tout entière et ce « champ vibratoire » chargé de leur affection (?), de leur estime (?) ou quel que soit le «sentiment» qu'ils nous portent déferle sur nous, chaleureux comme une onde, une vague infiniment douce et bienfaisante. Mais ils répondent :

— Ne commettez pas la même erreur que ces êtres à courte vue qui ne regardent pas plus loin que la limite étroite de leurs petits intérêts égocentriques... N'oubliez pas que nous sommes nombreux, des millions qui font simultanément, sur toute la surface de la Terre, des millions d'expériences, petites et grandes, lesquelles nous apportent des millions de faits, petits et grands, que nous emmagasinons et classons dans notre mémoire collective...

De nouveau cette notion « d'ordinateur bionique » occupé à remplir ses banques de données avant de traiter le programme en cours.

— Le temps, cette dimension tellement importante, à vos yeux, ne signifie rien pour nous. L'éternité nous appartient. Nous ne tirerons aucune conclusion, de quelque nature que ce soit, avant de tout savoir, absolument tout sur votre *forme de vie*...

De nouveau cette notion à la fois individuelle et collective que représente si bien, en ce qui les concerne, ce fameux pluriel-singulier intraduisible : « nous-je ». Il(s) enchaîne(nt) :

— ... avec laquelle nous nous sentons, parfois, d'étranges affinités, mais qui presque toujours nous paraît peu cohérente... tellement lucide et tellement aveugle... tellement évoluée, matériellement, et tellement primitive, intellectuellement... douée de tant d'intelligence et l'utilisant si mal... Capable de tout, dans le bien comme dans le mal, y compris de s'autodétruire...

A-t-il réellement transmis « dans le bien comme dans le mal » ? N'était-ce pas plutôt « dans l'amour comme dans la haine » ? « Dans le constructif comme dans le destructeur ? » Ou plus généralement encore « dans le positif comme dans le négatif » ? « Dans l'organisé comme dans le chaotique ? » Il est évident que nos cerveaux humains ne peuvent nous fournir que des interprétations humaines de leurs messages, et « dans le bien comme dans le mal » me fait, après coup, l'effet d'une traduction par trop subjective et anthropomorphe. Pourquoi les mitochondries partageraient-ils avec nous cette notion du bien et du mal ? Pourquoi serait-il toujours possible, entre eux et nous, de trouver des équivalences ?

Il(s) conclu(en)t :

— Nous allons interrompre, pendant quelque temps, nos communications directes... ne serait-ce que pour frustrer tous les pauvres fous qui partout dans le monde, échafaudent de grands projets autour des pouvoirs dont nous leur avons fait la démonstration.

Nous ne sommes, Béatrice et moi, qu'une seule « clameur » désolée :

— Vous n'allez pas les interrompre avec nous ? Et la réponse nous parvient, sereine :

— *Surtout* avec vous... Nous avons besoin de réfléchir... De recueillir et traiter jusqu'au bout les informations nécessaires... Nous avons besoin de méditer longuement sur votre forme de vie comme sur la nôtre dont nous ignorons la genèse... Et nos communications avec vous deux ont été si

sincères, si parfaitement éclairantes qu'elles risqueraient de fausser notre jugement... Mais nous reviendrons...

La gorge atrocement serrée, nous ne pouvons prononcer une syllabe tandis que redevenus lumineux pour la circonstance, les mitochondres issus de nos corps allongés côte à côte remontent lentement ces lignes de force « en baleines de parapluie » à destination d'un point de convergence où ils disparaissent. Est-ce un effet de notre imagination, de nos émotions exacerbées, ou bien ont-ils diffusé, en s'évanouissant, un champ modulé qui implante en nous la notion précise d'un « au revoir » plus bouleversant que celui des géos sur leurs skis nautiques, avec leurs torches flambant dans la nuit, au départ de Gregolimano ? Un de ces «au revoir» auxquels on ne croit pas, qui vous laissent, au creux de l'estomac, comme un grand vide, une immense sensation de perte...

Noooooooooon!

Avons-nous hurlé, interminablement? Ou bien tout s'est-il passé, comme le reste, à l'intérieur de nos têtes ?

Nous sentons bien qu'il est inutile de les rappeler. Que la cassure est irrémédiable, au moins pour un temps, et quelle sorte de temps puisqu'ils ont dit que le temps ne comptait pas pour eux ; alors à quel laps de notre temps humain pensaient-ils en déclarant qu'ils ne communiqueraient plus avec nous pendant quelque temps? L'éternité leur appartient, ils l'ont dit, mais pas à nous, nom de Dieu! Nous sommes des êtres à courte vie et ça, l'ont-ils compris, le comprendront-ils assez clairement pour revenir, comme ils l'ont promis, avant que les nôtres ne soient révolues ?

Sont-ils, seront-ils réellement ailleurs? Ou bien toujours là, autour de nous, présents mais inaccessibles, jusqu'à ce qu'ils décident de reprendre, avec nous, les relations interrompues? Qu'allons-nous devenir sans eux, sans ces drôles d'anges gardiens avec qui nous vivions en parfaite symbiose ? Ne sont-ils venus dans nos vies que pour nous livrer, pieds et poings liés, à ces gens aux intérêts contradictoires et aux méthodes convergentes, incapables de voir dans cette arrivée miraculeuse d'une *forme de vie* extraterrestre intelligente autre chose que la perspective d'accéder à des pouvoirs supérieurs aptes à leur permettre de dominer le reste du monde ?

Pour l'instant, les chiens ont perdu nos traces, mais ils les retrouveront. Ils ont pour eux les moyens et les effectifs. Et la patience. La logique des mitochondres n'est pas la nôtre. Ils n'ont pas compris qu'en coupant les

ponts avec l'ensemble des Terriens, c'est nous qu'ils jetaient aux fauves... puisque nous redevenions, du même coup, ceux qui avaient avec *eux* des communications privilégiées.

Et nous n'aurons même plus, pour impressionner nos auditoires, la pauvre faculté de fracasser les miroirs à distance!

Nous serons seuls, désespérément seuls face à la meute. Seuls et n'y a-t-il pas, dans notre désespoir, le regret d'avoir perdu cette connivence avec les mitochondres qui faisait un peu, de nous deux, des « surêtres » ?

Trop de problèmes sans solution, trop de questions sans réponse... et... non, pas la peine d'appeler Einstein pour tenter de les résoudre ! Même lui ne pourrait nous sortir, actuellement, du pétrin dans lequel nous laisse la disparition, provisoire ou définitive, des mitochondres...

FIN

OceanofPDF.com